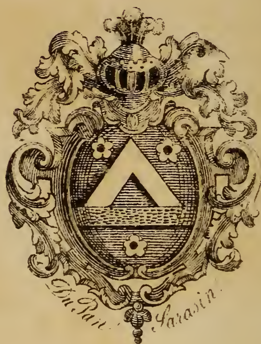

Du Pan Sarasin


THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

LES REINES

DE

LA RAMPE

Imprimerie de L. Toinon et Cie, à Saint-Germain.

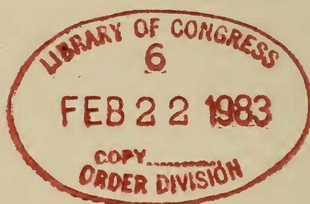
L. DE MONTCHAMP ET CH. MOSONT

LES REINES

DE

LA RAMPE

PARIS
LIBRAIRIE DE COURNOL
20, RUE DE SEINE, 20
1863


LIBRARY OF CONGRESS
6
FEB 22 1983
COPY
ORDER DIVISION

LA CHAMPMESLÉ

1641-1698



LA CHAMPMESLÉ

I

Marie Desmares, connue sous le nom de la Champmeslé, ouvre la galerie des comédiennes célèbres. — Si, avant elle, quelques actrices, la Béjart, Mlle de Brie, Mlle Beauval conquirent une certaine réputation au théâtre, ce fut une vogue peu durable, et leurs noms ne sont guère connus aujourd'hui que parce qu'ils se rattachent à l'histoire de Molière dont elles interprétèrent les rôles.

Parler à si longue distance de personnes qui ont

brillé au théâtre, c'est entreprendre la tâche d'un historien plutôt que celle d'un appréciateur et d'un critique.

Il faut s'en rapporter exclusivement aux récits des contemporains ; rien en effet n'existe plus d'elles ; le seul mérite que l'on puisse chercher chez celui qui décrit leur existence, c'est la réunion du plus grand nombre de renseignements et la conciliation des diverses contradictions qui ont pu s'élever sur le jugement porté à l'égard de chacune d'elles. — Là gît l'intérêt; en présentant les appréciations de chacun, on peut parvenir à se former une idée à peu près juste des différents talents.

Marie Desmares était la petite fille d'un président au parlement de Normandie, dont le fils s'était vu déshérité pour avoir contracté une union que n'approuvait point le magistrat. — Elle naquit à Rouen en 1641 : Venir au monde dans la patrie de Corneille est de bon augure pour une actrice.

L'indigence où se trouvait réduite sa famille força cette enfant à chercher des ressources dans le théâtre : elle débuta dans sa ville natale, — Charles Chevillet, sieur de Champmeslé, tenait les premiers rôles et écrivait des pièces ; il fut même un des bons auteurs de second ordre de son temps. — Nous reparlerons plus

tard de lui à propos de sa collaboration avec la Fontaine. — Il vit Marie Desmares, s'en éprit et l'épousa.

L'ambition les conduisit à Paris où ils débutèrent en 1669 sur un théâtre que possédait alors le Marais. — Le mari excellait dans l'emploi des rois; la femme, dont les talents ne se développèrent que plus tard, n'y fut reçue qu'à la considération des services de Champmeslé lui-même. — Les leçons d'un homme de goût, bon connaisseur, de l'acteur Laroque, mirent à profit les dispositions de l'actrice, et bientôt le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, rival de celui du Marais, s'attacha les deux époux, qui réussirent complétement.

Ce fut à la rentrée de Pâques, en 1670, qu'ils y jouèrent pour la première fois. — La Champmeslé y conquit les plus brillants suffrages dans le rôle d'Hermione, et une actrice, qui jusque-là s'était fait remarquer sur la même scène, rendit le plus grand hommage au jeu de la nouvelle venue, en s'écriant, après la représentation :

— Il n'y a plus de des Œillets !

« On ignore, dit un biographe, pour quelle raison la Champmeslé quitta l'hôtel de Bourgogne à la rentrée de 1679, pour passer avec son mari dans la troupe de Guénégaud. Il est vrai, qu'indépendamment de leurs parts entières, une pension de mille livres leur fut as-

surée par contrat particulier; mais cet avantage médiocre qu'ils auraient obtenu de même des camarades dont ils se séparaient, ne peut seul les avoir déterminés. Au reste, ils ne devaient pas rester longtemps éloignés les uns des autres : les deux troupes furent réunies en 1680, et M[lle] Champmeslé se trouva toujours la première actrice du théâtre reconstitué sur de nouvelles bases. »

Parmi les rôles qu'elle créa pendant cette période, il faut citer le rôle de Vénus, dans les *Amours de Vénus et d'Adonis;* celui de Bérénice; celui d'Ariane, de Monime, dans *Mithridate*, d'*Iphigénie en Aulide*, et enfin en 1677, celui de Phèdre.

On le voit, la carrière théâtrale de la Champmeslé est intimement liée aux chefs-d'œuvre de Racine; la passion du grand tragique et de la tragédienne est restée célèbre; elle ne saurait être révoquée en doute, bien que Louis Racine, dans les mémoires qu'il a publiés sur la vie de son père, soit venu en démentir les détails, poussé par un sentiment que l'on doit respecter, mais dans les limites de la vérité historique. — Il ne paraîtra pas sans intérêt au lecteur de connaître les différentes assertions avancées de part et d'autre à cet égard; nous allons mettre sous ses yeux, avec impartialité, toutes les pièces de ce vieux procès.

II

La Champmeslé, ainsi qu'il est dit plus haut, débuta à l'hôtel de Bourgogne dans *Andromaque*, par Hermione. — Les plus grandes actrices se sont essayées dans ce rôle qui offre tant de difficultés. — Elles seraient toutes levées, a dit Clairon, si ce personnage avait trente ans ; il serait facile alors de donner à sa politique, sa coquetterie, son amour et sa vengeance toute l'étendue, toutes les tournures dont ces différentes façons d'être sont susceptibles ; mais Hermione ne doit avoir que vingt ans environ ; à cet âge on peut laisser apercevoir ce qu'on doit être un jour, mais on n'est pas encore tout ce qu'on peut être. — Les idées compliquées et suivies, les réflexions profondes, les connaissances que l'expérience peut seule donner s'arrangent difficilement avec les grâces, la timidité, les préjugés de l'éducation, l'inexpérience, l'air et la voix d'une fille de vingt ans. — Créé d'original par Mlle des

Œillets, ce personnage avait réussi; il est facile de croire dès lors que Racine, lorsqu'une nouvelle actrice allait interpréter ce rôle, fut désireux de juger par ses propres yeux de la manière dont il était rendu.

Ce ne fut donc pas sans émotion que le poëte assista à cette représentation; l'impression produite par l'audition des deux premiers actes fut médiocre et le laissa froid; mais l'actrice se surpassa dans les deux derniers, et reçut après le spectacle, dans sa loge, les louanges et les remercîments de Racine, qui voyait son œuvre grandir encore par le succès de son interprète.

Les voilà donc en présence! ils sont jeunes tous deux : le poëte passe pour un des plus beaux hommes de son temps, la Champmeslé n'est pas jolie, mais l'amabilité de son caractère, les grâces de sa personne séduisent au premier abord.

Resteront-ils indifférents l'un à l'autre?

Racine, qui se pique d'être maître en fait de déclamation, donne à l'actrice des leçons qui le rendent assidu auprès d'elle; — d'un côté le célibat, d'un autre une profession qui rend généralement la vertu facile. — Ils s'aimèrent, la chose est indiscutable, corroborée qu'elle est par le témoignage de nombre des contemporains; — nous ne citerons que celui de Mme de Sévigné,

non cependant sans l'avoir fait préalablement précéder de son appréciation sur l'actrice, dégagée cette fois de toute allusion aux liaisons dont il s'agit.

« La Champmeslé, dit-elle, est quelque chose de si extraordinaire, qu'en votre vie vous n'avez rien vu de pareil. C'est la comédienne que l'on cherche et non pas la comédie. J'ai vu *Ariane* pour la seule actrice ; cette comédie est fade : les comédiens sont maudits ; mais quand la Champmeslé arrive, on entend un murmure ; tout le monde est ravi, et l'on pleure de son désespoir. »

Plus tard, le marquis de Sévigné devenant l'amant de la Champmeslé, laquelle devient ainsi sa belle-fille, elle écrit à propos de *Bajazet :*

« La pièce de Racine m'a paru belle, nous y avons été ; ma *belle-fille* m'a paru la plus miraculeusement bonne comédienne que j'aie jamais vue ; elle surpasse la des Œillets de cent mille piques ; et moi, qu'on croit assez bonne pour le théâtre, je ne suis pas digne d'allumer les chandelles quand elle paraît. Elle est laide de près, et je ne m'étonne pas que mon fils ait été suffoqué par sa présence ; mais quand elle dit des vers, elle est adorable. — Je voudrais que vous fussiez venue avec moi après dîner, vous ne vous seriez point ennuyée ; vous auriez peut-être pleuré une petite larme,

puisque j'en ai pleuré plus de vingt; vous auriez admiré votre *belle-sœur.* »

Voilà le premier jugement porté par Mme de Sévigné sur *Bajazet;* il est favorable si l'on se reporte à son fameux mot que le café passera comme Racine; — elle en préjugeait d'abord beaucoup mieux avant de l'avoir vue :

« Cette pièce, dit-on, est autant au-dessus de Corneille que Corneille est au-dessus de Boyer. Voilà ce qui s'appelle louer.

Du bruit de *Bajazet*, mon âme importunée,

fait que je veux aller à la comédie; nous en jugerons par nos yeux et nos oreilles. »

Et d'une!

Après cette première contradiction, en vient une autre beaucoup plus flagrante :

« Je vous envoie *Bajazet;* je voudrais aussi vous envoyer la Champmeslé pour réchauffer la pièce... Il y a des choses agréables, rien de parfaitement beau, rien qui enlève, point de ces tirades de Corneille qui font frissonner. Ma fille, gardons-nous bien de lui comparer Racine. Sentons-en la différence. Jamais il n'ira plus

loin qu'*Andromaque... Il fait des comédies pour la Champmeslé* et non pas pour les siècles à venir; si jamais il cesse d'être amoureux, ce ne sera pas la même chose. »

Si les opinions de Mme de Sévigné varient sur le talent du poëte, ses expressions consacrent uniformément les relations de Racine et de la Champmeslé.

Louis Racine bat en brèche tous les récits, mais avec plus ou moins de bonheur; sa piété filiale l'entraîne trop loin : quelque respect qu'il eût pour la mémoire de son père, peut-être eût-il mieux agi en ne réveillant pas ces accusations de faiblesse portées justement contre lui, mais naturelles et certes bien excusables si l'on considère la position réciproque de l'acteur et de l'auteur.

S'il a pu facilement réfuter le bruit qui donnait à l'auteur d'*Athalie* un enfant naturel de la Champmeslé, qui était mariée, il est moins heureux dans son factum écrit pour anéantir un fait acquis à l'histoire.

Nous le citons textuellement :

« Ce prétendu fils naturel n'a jamais existé et même, selon toutes les apparences, mon père n'a jamais eu pour la Champmeslé cette passion qu'on a conjecturée de ses assiduités auprès d'elle, sur lesquelles je garderais le silence, si je n'étais obligé d'en dire la véritable raison. — Cette femme n'était point née actrice. La

nature ne lui avait donné que la beauté, la voix et la mémoire ; du reste, elle avait si peu d'esprit, qu'il fallait lui faire entendre les vers qu'elle avait à dire, et lui en donner le ton. Tout le monde sait le talent que mon père avait pour la déclamation, dont il donna le vrai goût aux comédiens capables de le prendre. Ceux qui s'imaginent que la déclamation qu'il avait introduite sur le théâtre était enflée et chantante sont, je crois, dans l'erreur. Ils en jugent par la Duclos, élève de la Champmeslé, et ne font pas attention que la Champmeslé, quand elle eut perdu son maître ne fut plus la même, et que, venue sur l'âge, elle poussait de grands éclats de voix qui donnèrent un faux goût aux comédiens. Lorsque Baron, après vingt ans de retraite, eut la faiblesse de remonter sur le théâtre, il ne jouait plus avec la même vivacité qu'autrefois, au rapport de ceux qui l'avaient vu dans sa jeunesse ; c'était le vieux Baron ; cependant il répétait encore tous les mêmes tons que mon père lui avait appris. Comme il avait formé Baron, il avait formé la Champmeslé, mais avec beaucoup plus de peine. Il lui faisait comprendre les vers qu'elle avait à dire, lui montrait les gestes et lui dictait les tons, que même il notait. L'écolière, fidèle à ces leçons, quoique actrice par art, sur le théâtre, paraissait inspirée par la nature, et, comme par cette raison, elle jouait beaucoup mieux

dans les pièces de son maître que dans les autres, on disait qu'elles étaient faites pour elle, et on en concluait l'amour de l'auteur pour l'actrice. »

Afin de disculper son père d'une erreur de jeunesse bien pardonnable, l'auteur du *Poëme de la religion* se montre bien sévère, bien injuste même pour une actrice qui, somme toute, fut pour beaucoup alors dans le succès des tragédies de Racine ; ce qu'il dit de son manque complet d'esprit et de son peu d'intelligence ne saurait être accepté sans conteste et n'est d'ailleurs corroboré par le témoignage d'aucun contemporain ; il n'est pas plus constant que le talent tragique de la Champmeslé se soit altéré, après la séparation des deux amants, au point de la rendre mauvaise, comme il veut bien le prétendre.

Sans parler de son jugement sur Baron, à son retour à la scène, sans relever l'inexactitude de l'assertion par laquelle il fait cet acteur élève de Racine, il semble également qu'il s'est appesanti avec une complaisance trop exclusive sur le *talent que son père avait pour la déclamation ;* certes ce ne fut pas ce dernier qui forma la diction des comédiens de son époque, les avis de Molière dans l'*Impromptu de Versailles* y avaient aidé plus puissamment que les propres conseils du tragique.

En résumé, il n'a rien prouvé et encore moins a-t-il

détruit l'opinion, généralement acceptée, que les sentiments que Racine portait à la Champmeslé ont influé grandement sur ses productions théâtrales.

III

Les deux dernières créations de la Champmeslé, au théâtre de l'hôtel de Bourgogne, avant la réunion des deux troupes furent, en 1674, *Iphigénie*, et trois ans plus tard, *Phèdre,* jouée pour la première fois en 1677.

Boileau a immortalisé par ces vers si connus de l'*Art poétique* le succès qu'elle obtint dans la première de ces tragédies :

> Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
> Ne coûta tant de pleurs à la Grèce assemblée,
> Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé
> En a fait, sous son nom, verser la Champmeslé.

On sait que lorsque parut *Phèdre*, une cabale organisée sur une vaste échelle, opposant à cette tragédie

celle du même nom, composée par Pradon, devait la faire tomber sous le poids de la comparaison. Il n'en fut rien ; après des appréhensions fondées et justifiées par les premières représentations d'une chute véritable, le chef-d'œuvre que la postérité a consacré est resté victorieux de l'œuvre informe prônée par ses ennemis.

La grande actrice ne contribua pas peu à ce triomphe, et c'est ici que l'on peut se former une idée de la réputation dont elle jouissait parmi ses camarades comme parmi les auteurs eux-mêmes.

La pièce de Pradon, dit Garnier, eut seize représentations. Il eut beaucoup de peine à trouver une actrice qui voulût se charger du rôle de Phèdre, les comédiennes de l'hôtel Guénégaud redoutant un rôle où elles auraient semblé lutter avec la célèbre Champmeslé. La première et la seconde actrice ayant refusé le rôle, il fallut se jeter sur une troisième, et Pradon ne manqua pas d'accuser Racine de ce malheur. Il s'en plaignit même hautement dans sa préface et dans ses *Nouvelles remarques sur Boileau* :

« Ces messieurs, dit-il, voyant qu'ils ne pouvaient plus apporter d'obstacles à ma *Phèdre*, du côté de la cour, par des bassesses honteuses, indignes du caractère qu'ils doivent avoir, empêchèrent les meilleures actrices d'y jouer. »

Les plaintes de l'auteur tombé se ressentent de sa chute; mais quel éloge pour la tragédienne qui a eu la gloire de créer le rôle le plus beau, au jugement de Voltaire, qu'on ait jamais mis sur le théâtre dans aucune langue?

Dans *Mithridate*, la Champmeslé jouant le rôle de Monime, avait excité un véritable enthousiasme surtout dans la cinquième scène du troisième acte. Le roi veut lui faire épouser Xipharès qu'elle aime en secret, et est persuadé de l'amour de Monime pour Pharnace.

Voici le dénoûment de la scène:

MONIME.

En quelle extrémité, seigneur, suis-je réduite?
Mais enfin je vous crois, et je ne puis penser
Qu'à feindre plus longtemps vous puissiez vous forcer.
Les dieux me sont témoins qu'à vous plaire, bornée,
Mon âme, à tout son sort, s'était abandonnée.
Mais si quelque faiblesse avait pu m'alarmer,
Si de tous mes efforts mon cœur a dû s'armer,
Ne croyez point, seigneur, qu'auteur de mes alarmes,
Pharnace m'ait coûté jamais les moindres larmes.
Ce fils victorieux que vous favorisez,
Cette vivante image, en qui vous vous plaisez,
Cet ennemi de Rome et cet autre vous-même,
Enfin ce Xipharès que vous voulez que j'aime...

MITHRIDATE.

Vous l'aimez?

MONIME.

Si le sort ne m'eût donnée à vous,
Mon bonheur dépendait de l'avoir pour époux.
Avant que votre amour m'eût envoyé ce gage,
Nous nous aimions... seigneur, vous changez de visage.

Ces mots si simples « vous changez de visage » étaient prononcés par la Champmeslé avec un tel accent que jamais depuis, peut-être, aucune comédienne n'y produisit un plus prodigieux effet.

Racine, après les chances diverses de sa Phèdre, avait quitté le théâtre, renonçant en même temps à l'actrice, interprète de ses œuvres.

De la douce et suave poésie, la Champmeslé descendit à des versifications incolores, plus ou moins tragiques, qui lui permirent de conserver sa réputation, mais sans y rien ajouter. — Elle créa, en 1681, Zaïde dans la tragédie de la Chapelle ; en 1688, Fulvie dans le *Régulus* de Pradon ; en 1691, Talestris dans *Tiridate;* en 1694, *Médée*, et en 1695, *Judith* de l'abbé Boyer.

Tout le monde a lu l'épigramme suivante :

A sa *Judith*, Boyer, par aventure,
Était assis près d'un riche caissier;
Bien aise était, car le bon financier
S'attendrissait et pleurait sans mesure.
— Bon gré je vous sais, lui fit le vieux rimeur :
Le beau vous touche, et ne seriez d'humeur
A vous saisir pour une baliverne !
Lors le richard, en larmoyant lui dit :
— Je pleure, hélas! pour ce pauvre Holopherne,
Si méchamment mis à mort par Judith.

On rapporte encore, à propos de cette pièce, un mot, également attribué à Racine. — Fort applaudie à sa première apparition, la tragédie fut sifflée à outrance à la rentrée : la Champmeslé qui jouait le personnage de Judith, étonnée de cette musique, nouvelle pour ses oreilles, s'avança sur la scène et dit de sang-froid :

— Messieurs, nous sommes surpris que vous receviez aujourd'hui si mal une pièce que vous avez applaudie pendant le carême.

— Les sifflets étaient alors aux sermons de l'abbé Boileau, répondit une voix du parterre.

Si, comme tout porte à le croire, le mot est bien réellement de Racine, on ne saurait le faire correspondre à l'époque même des représentations de *Judith;* — le poëte, tout entier à sa famille et à la dévotion, et

d'ailleurs ami de l'abbé Boileau, restait étranger à tous les bruits de coulisse, mais il est permis de croire que le plaisant ne fit que répéter une épigramme déjà connue auparavant.

C'est par une tragédie de Lagrange-Chancel que la Champmeslé termina sa carrière théâtrale. — De la poésie de Racine descendre à la versification de l'auteur d'*Oreste et Pylade. — Habent sua fata!...*

Quel fut l'effet de cette décadence? — La mort de la tragédienne?

La malveillance des critiques du Lundi de l'époque aurait pu propager ce bruit si la Faculté n'avait constaté que la maladie en fût la cause réelle.

En effet, dans les premiers jours de 1698, et pendant les représentations d'*Oreste et Pylade*, la Champmeslé se plaignit d'une indisposition et se retira dans sa maison d'Auteuil. — Elle n'en devait sortir que pour aller au cimetière.

Le 16 mai 1698, Racine écrivait à son fils aîné :

« M. de Rost m'apprit avant-hier que la Champmeslé était à l'extrémité, de quoi il me parut très-affligé : mais ce qui est le plus affligeant c'est de quoi il ne se soucie guère apparemment ; je veux dire l'obstination avec laquelle cette pauvre femme refuse de renoncer à la comédie, ayant déclaré, à ce qu'on m'a dit, qu'elle

trouvait très-glorieux de mourir comédienne. — Il faut espérer que quand elle verra la mort de plus près, elle changera de langage, comme font d'ordinaire la plupart de ces gens qui font tant les fiers quand ils se portent bien. »

Racine ignorait en écrivant cette lettre que la Champmeslé était morte la veille dans sa maison d'Auteuil.

Ce fut effectivement le 15 mai 1698, qu'elle mourut après avoir fait abjuration entre les mains du curé de Saint-Sulpice. — Elle ne s'était décidée qu'à la dernière extrémité à cet acte suprême ; rompre avec le passé est difficile pour les gens qui font métier de la comédie, mais l'appréhension de la mort triompha de sa résistance.

IV

Charles Chevillet, sieur de Champmeslé, était un type curieux. — Bonne figure rabelaisienne, il vient parader dans les entr'actes de cette pièce tantôt lugubre, tantôt

grotesque qui s'appelle l'existence conjugale et qui se joue encore tous les jours, mais avec variantes.

Il débute par vendre des rubans sur le Pont-au-Change ; il fait ensuite marchandise de mauvaises élucubrations en vers ou en prose qu'il débite lui-même aux badauds de province. — Dans une de ses excursions départementales, messire le Hasard, qui joue un des principaux rôles dans la comédie humaine, le met en présence de Marie Desmares ; Charles Chevillet s'éprend des charmes de l'actrice, l'épouse et continue son train de paisible philosophie.

Le sieur de Champmeslé fut peut-être mauvais mercier, médiocre acteur et pire auteur, mais à coup sûr il se montra digne de l'épithète ordinaire par laquelle les veuves inconsolables consacrent leurs regrets : il fut bon époux.

Pourquoi non ? — Sa vie fut une longue chanson bachique, et ce que le vulgaire nomme *infidélités* le touchait peu.— Le brave garçon fermait les yeux sur les excursions cythéréennes de sa femme avec un à-propos et un stoïcisme imperturbables. — Et elles furent nombreuses, ces excursions, si l'on en croit la tradition.

Le premier, — dit la chronique sans toutefois l'affirmer, — le premier, Racine, fit battre le cœur de Marie et l'ouvrit à l'amour ; — vint ensuite M. de Sévigné

dont le plus grand mérite peut-être aux yeux de l'actrice fatiguée du poëte, était de ne point composer de tragédies. — Racine pleure, mais Chevillet, qui se rend l'éditeur responsable de l'un ou de l'autre, boit et reste impassible.

M. de Clermont-Tonnerre *déracine* à son tour l'actrice, — le XVIIe siècle a eu aussi ses jeux de mots! — qu'importe à l'époux : ce sont des détails de cœur et non de ménage !

A Clermont-Tonnerre succède la Fare; c'est un de plus, voilà tout !

Que fait Chevillet, lui?

Il boit et ne s'inquiète du départ de ses *amis*, — nom charmant dont il gratifiait les commensaux de sa maison, — qu'en pensant à la qualité du vin que lui servira le successeur. — Tant pis si la comparaison lui est défavorable.

Marie meurt, il continue à boire, et quatre ans après :

« Ayant entendu le matin la messe, ayant bu le soir comme au meilleur temps, » il s'en va, à son tour, disant que l'ami de l'homme, ce n'est pas la femme, mais le vin, et, fredonnant pour oraison dernière à ses confrères du tripot comique :

« Adieu paniers, vendanges sont faites. »

Dors en paix, mari philosophe !

Racine, de Sévigné, Clermont-Tonnerre, Lafare, ils ne sont bien que quatre, et pourtant la trop fameuse épigramme, dont la pointe appartient, dit-on, au poëte tragique et que Boileau voulait répudier en entier, attribue six partenaires à la Champmeslé :

De six amants contents et non jaloux,
Qui tour à tour servaient madame Claude,
Le moins volage était Jean, son époux.
Un jour pourtant, d'humeur un peu trop chaude,
Serrait de près sa servante aux yeux doux,
Lorsqu'un des six lui dit : Que faites-vous?
Le jeu n'est sûr avec cette ribaude :
Ah! voulez-vous, Jean, Jean, nous gâter tous?

Le cinquième serait peut-être Fontenelle qui par orgueil se posait en courtisan de la déesse du jour :

— M. Racine, lui dit-elle un jour, m'a dit tant de mal de vous que j'ai fini par vous aimer ; d'ailleurs votre esprit universel parlait pour vous. — Venez donc me voir.

Fontenelle se rend à l'invitation. — Qui rencontre-t-il ?

Le mari !

— Ma femme n'y est pas; elle répète son rôle avec cet animal de la Fontaine.

La Fontaine! — serait-ce lui le dernier guerrier de la phalange amoureuse?

Qui sait, après tout? — Joyeux compère du mari, il visait aux faveurs de la dame; et, s'il les a réellement obtenues, combien n'en a-t-elle pas été récompensée par cette magnifique dédicace du conte *Belphégor*, qui est un lien immortel entre le poëte et l'actrice :

A MADEMOISELLE DE CHAMPMESLÉ

De votre nom j'orne le frontispice
Des derniers vers que ma muse a polis.
Puisse le tout, ô charmante Philis,
Aller si loin, que notre los franchisse
La nuit des tems! Nous la saurons dompter,
Moi, par écrire, et vous, par réciter.
Nos noms unis perceront l'ombre noire,
Vous régnerez longtemps dans la mémoire,
Après avoir régné jusques ici
Dans les esprits, dans les cœurs même aussi.
Qui ne connaît l'inimitable actrice
Représentant ou Phèdre, ou Bérénice,
Chimène en pleurs, ou Camille en fureur?
Est-il quelqu'un que votre voix n'enchante?
S'en trouve-t-il une autre plus touchante,

Une autre enfin allant si droit au cœur?
N'attendez pas que je fasse l'éloge
De ce qu'en vous on trouve de parfait;
Comme il n'est point de grâce qu'on n'y loge,
Ce serait trop, je n'aurais jamais fait.
De mes Philis vous seriez la première,
Vous auriez eu mon âme tout entière,
Si de mes vœux j'eusse plus présumé,
Mais en aimant, qui ne veut être aimé?
Par des transports n'espérant pas vous plaire,
Je me suis dit seulement votre ami,
De ceux qui sont amants plus qu'à demi:
Et plût au sort que j'eusse pu mieux faire?

Non content de la louer en vers, la Fontaine, quand la force des choses l'éloignait d'elle, lui consacrait de délicieuses pages de prose, qui nous le montrent toujours le même, enjoué, bonhomme, spirituellement ironique, enfin « une bonne bête, » comme on disait de lui.

Une chose étonne, qui, peut-être, est un indice de jalousie marquée : dans ses lettres il parle de tout, excepté du mari.

Que lui avait donc fait Charles de Champmeslé, son collaborateur dans le *Florentin* et *Je vous prends sans vert?* — C'était son plus assidu compagnon de *beuverie*, mais c'était le mari.

Voici une lettre que la Fontaine écrivait à son idole, un jour de voyage, à Château-Thierry, sans doute :

« Comme vous êtes la meilleure amie du monde, aussi bien que la plus agréable, et que vous prenez beaucoup de part à ce qui regarde vos amis, il est à propos de vous mander ce que font ceux qui ne vous ont pas suivie. Ils boivent, depuis le matin jusqu'au soir, de l'eau, du vin, de la limonade et rafraîchissements légers à qui est privé de vous voir. La chaleur et votre absence nous jettent tous en d'insupportables langueurs. Quant à vous, mademoiselle, je n'ai pas besoin que l'on me mande ce que vous faites, je le vois d'ici. Vous plaisez depuis le matin jusqu'au soir et accumulez cœurs sur cœurs. Tout sera bientôt au roi de France et à mademoiselle de Champmeslé. Mais que font vos courtisans? Car, pour ceux du roi, je ne m'en mets pas autrement en peine. — Charmez-vous l'ennui, le malheur au jeu et toutes les autres disgrâces de M. de la Fare ? — Et M. de Tonnerre rapporte-t-il au logis quelque petit gain ? — Il ne saurait plus en faire de grands après l'acquisition de vos bonnes grâces. Tout le reste n'est qu'un surcroît de peu d'importance, et quiconque vous a gagnée, ne se doit que médiocrement réjouir de toutes les autres fortunes. Mandez-moi s'il n'a point entièrement oublié le plus fidèle de tous ses

serviteurs, et si vous croyez qu'à son retour il continuera à m'honorer de ses niches et de ses brocards. »

N'est-ce pas là un chef-d'œuvre, et peut-on peindre plus de choses en aussi peu de mots ?

Tout ce qui approche de la déesse a droit à l'admiration de l'adorateur. — Aussi s'inquiète-t-il de chacun, et pour toute faveur, il demande que l'on continue à l'honorer de niches et de brocards. — Quel rival désintéressé !

Quelle bonhomie ! diront quelques-uns. — C'était plutôt une habile flatterie pour rester dans les bonnes grâces de la maîtresse de maison à laquelle il sacrifiait un peu sa bienfaitrice, Mme de la Sablière.

En dehors du théâtre, la Champmeslé obtenait donc de grands triomphes d'amour-propre. — Elle n'était cependant ni belle, ni spirituelle.

La beauté, elle la remplaçait par beaucoup d'expression dans la physionomie, par une grâce prestigieuse, qui se répandait tout autour de sa personne.

Elle savait aussi suppléer à l'esprit par un grand usage du monde, une naïveté, fruit de l'étude, et une grande douceur de conversation.

D'une éducation bornée, elle limitait ses entretiens aux choses dont elle pouvait parler.

Un jour, cependant, elle manqua de prudence :

D'où avez-vous donc tiré *Athalie?* demandait-elle à Racine ?

— De l'Ancien Testament, répondit le poëte.

— De l'Ancien Testament? répliqua l'actrice étonnée. — Eh ! mais, n'avais-je pas ouï-dire qu'il y en avait eu un nouveau ?

L'amour qui soutenait Racine, dans les leçons de déclamation qu'il donnait à la Champmeslé, aurait dû lui inspirer la pensée de réparer son défaut d'instruction.

Terminons, en nous répétant, par le mot de Mme de Sévigné :

— *Ma belle-fille* est laide de près ; mais quand elle dit des vers, elle est adorable.

Le public et la postérité ont corroboré l'éloge fait de l'actrice ; — Racine, de Sévigné, Clermont-Tonnerre, la Fare, et d'autres illustres contemporains, ont paru ne pas accepter entièrement le jugement porté sur la femme.

ADRIENNE LECOUVREUR

1690-1730

ADRIENNE LECOUVREUR

I

Les plus grands titres d'Adrienne Lecouvreur à l'admiration de la postérité, sont la révolution qu'elle produisit, ainsi que Baron, dans la manière de *dire* la tragédie, déclamée et chantée jusque-là, — et l'art avec lequel elle sut exprimer les sentiments de l'amour ; c'est en aimant qu'elle avait étudié les diverses nuances de cette passion. — La première, parmi les actrices, elle se laissa guider par la nature et la vérité ; de là, les causes de ses succès.

Née en 1690, dans une petite ville de la Champagne

à Fisme, elle était fille d'un pauvre diable, chapelier de profession, fort mal dans ses affaires, et qui, douze ans après la naissance d'Adrienne, voyant son dernier chapeau devenir la proie de ses créanciers, vint chercher fortune à Paris. Le hasard, — un fataliste dirait une bonne étoile, — le fit transplanter ses pénates et son industrie dans le faubourg Saint-Germain, non loin de la Comédie française. Notre actrice, que la nature avait si richement dotée du côté de l'intelligence, qui, sans rien apprendre, savait tout, conquit par sa gentillesse les bonnes grâces du voisinage, et eut souvent ainsi l'occasion de franchir le seuil du sanctuaire comique et tragique. Elle vit jouer les chefs-d'œuvre du répertoire et voulut à son tour les interpréter.

Elle se mit à étudier le rôle de Pauline, dans *Polyeucte ;* plusieurs jeunes gens se réunirent à elle pour la seconder ; elle avait alors quinze ans seulement ; un brave épicier de la rue Féron mit à leur disposition une salle, — peut-être son arrière-boutique qui eut l'insigne honneur d'entendre et de répercuter les premières notes de la grande tragédienne. La présidente Lejay, instruite par l'enthousiasme de plusieurs de ses amis, de l'existence d'une actrice prodige de quinze ans, fit construire dans la cour de son hôtel, rue Garancière, un théâtre plus digne de son talent.

L'effet produit fut merveilleux et excita la jalousie des comédiens ordinaires du roi, plus empressés de défendre leurs priviléges que de se maintenir à la hauteur de leur réputation; le lieutenant de police arrêta les représentations qui reprirent bientôt dans l'enclos du Temple, pour cesser peu de temps après, à la suite de dissentiments survenus dans la petite troupe.

De tels débuts eussent découragé l'impuissance, mais Adrienne possédait le feu sacré, et elle profita si bien des leçons d'un acteur médiocre, mais bon professeur, — du comédien Legrand, — que les directeurs des théâtres de province la recherchèrent avec empressement. Les grandes villes de l'Alsace et de la Lorraine l'applaudirent tour à tour, sa réputation grandit ; et les comédiens français qui, quelques années auparavant, avaient usé de la force pour imposer silence à l'enfant, réclamèrent le concours de l'actrice, devenue déjà illustre, et Adrienne reçut l'ordre de revenir à Paris où elle débuta, le 14 mai 1717, dans le rôle de Monime. — Un mois après, elle faisait partie de la société pour les emplois comiques et tragiques.

Tout faisait pressentir une comédienne appelée à surpasser ses rivales, mais le dernier mot de son éducation théâtrale n'était pas dit; après les leçons du comédien Legrand, les conseils de Dumarsais aidèrent

au développement de ses précieuses qualités naturelles. — Un contemporain nous fournit les détails suivants sur la première entrevue de l'actrice et du grammairien-philosophe, dont l'amitié ne se départit point depuis.

« Jamais début sur aucun théâtre ne fut peut-être plus brillant que celui d'Adrienne Lecouvreur. Un seul homme, tapi dans un coin de loge, et pour qui cet engouement général n'était pas contagieux, se bornait de temps en temps à dire à demi voix : *Bon, cela!* Et cet homme ayant été remarqué, l'actrice, à qui l'on fit part de cette espèce de phénomène, voulant savoir qui il était, et ayant appris que c'était le grammairien-philosophe Dumarsais, l'invita, par un billet très-poli, à lui faire l'honneur de venir dîner chez elle en tête-à-tête. Dumarsais, quoique bien accueilli en arrivant chez elle, débuta par la prier, avant de se mettre à table, de vouloir bien avoir la complaisance de lui réciter une tirade de l'un des rôles qu'elle aimait le mieux; à quoi l'actrice ayant consenti, fut bien surprise de n'entendre de la part de Dumarsais que deux ou trois *Bon, cela!* et, quoique un peu humiliée, ne persista pas, avec moins de politesse, à lui demander le mot de cette singulière énigme.

« — Volontiers, mademoiselle; attendu que, si l'expli-

» cation vous déplaisait, je vous épargnerais l'ennui de
» dîner avec un homme qui aurait eu le malheur de
» vous déplaire. — Parlez, je vous en prie ; votre ré-
» putation m'est connue, et votre physionomie m'est
» caution que je ne peux que gagner beaucoup à vous
» entendre. — Eh bien, mademoiselle, apprenez donc,
» puisque vous l'ordonnez, que jamais actrice, à mon
» gré, n'annonça de plus grands talents que les vôtres
» et que, pour effacer probablement toutes celles qui
» vous ont précédée, j'ose vous garantir qu'il ne s'agit
» de votre part que de donner aux mots la vraie valeur
» nécessaire à ce qu'ils doivent exprimer, surtout dans
» votre bouche. — Ah ! monsieur, s'écria cette très-
» estimable actrice, quelle obligation ne vous aurais-je
» pas, si vous aviez assez d'indulgence pour me mettre
» en état de me corriger de ce défaut ! et quel maître
» est plus en état que vous de me rendre ce très-im-
» portant service ? »

C'est à cette école que Lecouvreur apprit l'art si difficile d'exprimer sans emphase les nobles sentiments de parler au cœur et à l'esprit sans étourdir les oreilles ; les plus simples récits avaient dans sa bouche un charme inexprimable, parce qu'elle donnait à chaque vers son sens propre et ne sacrifiait jamais au faux goût de ses camarades de théâtre.

Nous avons dit que Dumarsais, de professeur était devenu un ami de l'actrice, et elle profitait autant de ses conseils dans la vie privée que de ses leçons de diction.

Un jour, qu'il dînait en tête-à-tête avec elle, le domestique d'Adrienne Lecouvreur vint remettre à l'actrice une lettre sur laquelle elle jeta un coup d'œil rapide; puis, l'offrant toute ouverte à son hôte :

— Lisez ceci, mon ami, lui dit-elle, et dites-moi bien franchement ce qu'en ma place vous répondriez?

Un seigneur priait instamment l'actrice, nouvellement reçue à la Comédie-Française, de vouloir bien accepter de lui cinq cents louis d'or, pour aider aux frais de sa garde-robe.

Dumarsais lui rendit froidement la lettre sans prononcer un mot.

— Vous me devez plus de franchise! s'écria la comédienne. Encore une fois, parlez! que feriez-vous, mon ami, si vous étiez moi et que vous, bienfaiteur, m'envoyiez les cinq cents louis?

— Si vous ne l'aimez pas, gardez-les.

— En ce cas, mon cher philosophe, je les garde!

II

Adrienne Lecouvreur était d'une taille peu élevée ; une tête charmante couvrait des épaules bien placées ; sa bouche ravissante semblait toujours s'ouvrir à un sourire empreint d'une certaine mélancolie ; ses yeux bleus respiraient la flamme ; tous les traits de son visage exprimaient les différentes passions de l'âme, et son maintien noble et assuré était empreint d'une grâce ravissante et d'une grandeur imposante. — Elle apportait dans sa parure ce goût, cette recherche qui a fait dire d'elle, par comparaison avec ses camarades de théâtre : — C'est une reine parmi les comédiens.

« Elle n'avait pas, dit Lemazurier, elle n'avait pas beaucoup de tons dans la voix, mais possédait l'art de les varier à l'infini, de leur donner les plus touchantes inflexions et d'y joindre toujours l'expression la plus pathétique ; elle ne laissait rien à désirer. Son organe était libre, sa prononciation nette, et sa déclamation,

qui parut d'abord *originale et particulière*, était puisée dans les entrailles de la nature et de la vérité. Elle n'eût point excité de surprise aussi vive si les comédiens qui la précédèrent n'avaient tous, à l'exception de Floridor et de Baron, adopté une fausse route qui les avait conduits à une déclamation exagérée et chantante. Jamais actrice ne connut mieux que Mlle Lecouvreur l'art si difficile d'écouter au théâtre; sa pantomime dans les scènes muettes était d'une expression si grande, que tous les discours de l'acteur qui parlait se peignaient sur son visage. Son intelligence parfaite lui découvrait d'abord les moyens d'arriver au cœur et de le frapper vivement. Elle animait les vers faibles, et les plus beaux recevaient de nouveaux agréments en passant par sa bouche. Consommée dans l'art de se pénétrer elle-même pour exprimer les grandes passions et de les faire sentir dans toute leur force, le feu de son action animait tous les spectateurs, et l'on peut dire que jamais actrice ne fit répandre autant de larmes, ne porta plus loin la terreur tragique avant que Mlle Duclos parût sur la scène. Peut-être même cette dernière actrice ne l'emporta-t-elle sur Mlle Lecouvreur que dans une seule partie des sentiments que la tragédie peut exprimer, l'enthousiasme de l'amour maternel qui la rendait toujours sublime; mais, en revanche, Mlle Le-

couvreur peignait mieux l'amour outragé, malheureux, trahi, et surtout la noblesse et la fierté romaines. »

La tragédienne ne conquit pas d'assaut la première place ; le public ne rompt point sans difficulté des habitudes prises, et si ses débuts réunirent la pluralité des suffrages, il faut bien avouer que les partisans de Mlle Duclos et les amateurs de la *Mélopée*, de ce chant monotone en usage jusqu'alors, ne sacrifièrent point sans protester à la nouvelle idole, dont le débit sapait les fondements de l'ancienne déclamation. Plusieurs auteurs même ne comprirent pas sur-le-champ la supériorité de Lecouvreur, ce qui explique comment l'actrice eut longtemps sa rivale pour chef d'emploi et trouva ainsi peu de créations importantes. Dès 1722, cependant, la victoire restait à la première, et elle était célébrée dans des vers assez mauvais, mais qui sont un juste éloge d'Adrienne Lecouvreur et peignent la situation générale du théâtre à ce moment :

Enfin le vrai triomphe et la fureur tragique
Font place, sur la scène, au tendre, au pathétique;
C'est vous qui des douceurs de la simplicité
Nous avez fait connaître et sentir la beauté;
C'est vous qui, méprisant le prestige vulgaire,
Avez su vous former un nouvel art de plaire ;

Vous dont les sons flatteurs, ignorés jusqu'alors,
Des passions du cœur expriment les transports,
Avant que vous vinssiez, par mainte réussite,
D'un heureux naturel nous montrer le mérite,
Tel était, de Paris, le fol entêtement,
Qu'on donnait tout à l'art, et rien au sentiment.
Et le théâtre, en proie à des déclamatrices,
N'offrait aux spectateurs que de froides actrices.

Après le rôle de Monime, ses débuts avaient compris ceux d'Électre et de Bérénice; un de ses triomphes fut encore *la Phèdre*, de Racine. Parmi ses créations tragiques, il faut placer en 1720, Artémise, dans la tragédie de Voltaire ; en 1721, Antigone, des *Machabées*; Zarès, dans *Esther*; Nitètes, dans une pièce de Danchet; en 1723, Constance dans *Inès de Castro*; en 1724, Marianne, dans la tragédie de Voltaire; en 1726, Éricie, dans *Pyrrhus*.

La plupart des biographes ont répété qu'Adrienne Lecouvreur, si noble, si passionnée, si admirable dans la tragédie, était peu supportable dans les rôles comiques que comportait également son emploi; quelques-uns même ont avancé qu'elle échoua complétement dans la Célimène, du *Misanthrope*. Ont-ils voulu formuler un reproche et rabaisser le talent de l'actrice, ce serait un tort : l'histoire du théâtre n'offre pas d'exemple

des deux éléments comiques et tragiques réunis au même degré chez la même femme, l'un exclut presque l'autre ; mais il y aurait injustice à dénigrer ses talents dans ce dernier genre, et à la juger sans entendre les deux parties. Or, tout en reconnaissant que la puissance de son jeu ne se prêtait pas essentiellement aux allures de la comédie, il nous serait difficile d'admettre que son esprit si fin et si délicat, que son intelligence, que son goût si raffiné et sa connaissance de la scène lui eussent permis d'être foncièrement mauvaise dans quelque rôle que ce pût être. Ne voit-on pas d'ailleurs Voltaire retirer à une actrice aimée du public le rôle d'Hortense, dans l'*Indiscret,* pour le lui donner ; Lamotte, lui confier celui d'Angélique, du *Talisman;* l'abbé Pellegrin, celui d'Amarillis, du *Pastor Fido;* Marivaux, celui de la Marquise, de *la Surprise de l'Amour;* et Piron, celui d'Angélique, de *l'École des Pères?* Il n'y a en outre qu'une voix pour dire qu'elle s'acquitta avec le plus grand succès du rôle d'Hortense, dans le *Florentin.*

A défaut de reproches fondés, on essaye de jeter sur elle un de ces ridicules futiles qui servent d'armes aux petits esprits. Adrienne voulut un jour jouer Agathe, dans *les Folies Amoureuses;* un grand empêchement s'y opposait : elle ne savait pas pincer de la guitare. —

Aujourd'hui, pour détruire cet inconvénient, on supprimerait l'air de guitare. — Un musicien s'offrit pour accompagner l'ariette pendant que l'actrice touchait à vide; elle rompit souvent la mesure et l'illusion ne se produisit pas. Que prouve ce récit? Rien, sinon que Lecouvreur n'était pas musicienne. Elle n'avait jamais prétendu posséder ce talent bien inutile pour interpréter la prose de Marivaux.

III

La vie privée d'Adrienne Lecouvreur ne peut certainement pas être offerte en exemple par une mère à sa fille; cependant, pour son époque, elle montra une sorte de qualité qui passerait à la rigueur pour une vertu : elle eut de la discrétion dans ses faiblesses. Vers ce temps, chaque comédienne était doublée d'une courtisane, et celle-ci l'emportait souvent sur la première; frappées alors par la réprobation qui s'attachait à leur métier, la plupart elles se vengeaient des sar-

casmes, en se jetant dans tout le dévergondage des passions. Adrienne Lecouvreur, elle, entourée de tous les hommages et y répondant souvent, ne faisait point parade de ses conquêtes; elle aimait réellement, plusieurs à la fois peut-être, mais avec cette naïveté qui fait pardonner la faute.

Trois amants surtout prirent la plus grande partie de son existence: Voltaire, milord Peterborough et Maurice de Saxe; le premier pour sa gloire, le dernier pour sa personne, et le second, avouons-le, pour son or; celui-ci réclamait toujours beaucoup d'amour et beaucoup d'esprit, elle payait en bonne débitrice sa dette, mais rien au delà.

Voltaire lui adressa une épître qui assure l'immortalité à la comédienne:

L'heureux talent dont vous charmez la France
Avait en vous brillé dès votre enfance;
Il fut, dès lors, dangereux de vous voir,
Et vous plaisiez, même sans le savoir.
Sur le théâtre, heureusement conduite,
Parmi les vœux de cent cœurs empressés,
Vous récitiez, par la nature instruite,
C'était beaucoup, ce n'était point assez :
Il vous fallut encore un plus grand maître.
Permettez-moi de vous faire connaître

Que c'est ce dieu de qui l'art enchanteur
Vous a donné votre gloire suprême;
Le tendre Amour me l'a conté lui-même.
On me dira que l'Amour est menteur.
Hélas! je sais qu'il faut qu'on s'en défie,
Qui, mieux que moi, connaît sa perfidie?
Qui souffre plus de sa déloyauté?
Je ne croirai cet enfant de ma vie,
Mais cette fois, il a dit vérité.
Ce même Amour, Vénus et Melpomène,
Loin de Paris, faisaient voyage un jour.
Ces dieux charmans vinrent dans un séjour
Où vos attraits éclataient sur la scène;
Chacun des trois, avec étonnement,
Vit cette grâce et simple et naturelle
Qui faisait lors votre unique ornement.
« Ah! dirent-ils, cette jeune mortelle
Mérite bien que, sans retardement,
Nous répandions tous nos trésors sur elle. »
Ce qu'un Dieu veut se fait dans le moment.
Tout aussitôt la tragique déesse
Vous inspira le goût, le sentiment,
Le pathétique et la délicatesse.
« Moi, dit Vénus, je lui fais un présent
Plus précieux, et c'est le don de plaire,
Elle accroîtra l'empire de Cythère;
A son aspect, tout cœur sera troublé,
Tous les esprits viendront lui rendre hommage.
— Moi, dit l'Amour, je ferai davantage :
Je veux qu'elle aime. » A peine eut-il parlé,

Que, dans l'instant, vous devîntes parfaite,
Sans aucun soin, sans étude, sans fard.
Des passions vous fûtes l'interprète.
Oh! de l'Amour adorable sujette,
N'oubliez pas le secret de votre art.

Mais ce qui lui assigne un des premiers rangs parmi les héroïnes amoureuses, est sans contredit sa liaison avec le duc Maurice de Saxe. Elle vécut et, dit-on, mourut de cette passion.

L'Hercule saxon avait trouvé dans l'actrice une âme digne de la sienne ; à défaut de fidélité constamment et religieusement gardée, elle lui donna de ces preuves de dévouement qui sont rares dans les annales de la galanterie.

Lorsque le duc voulut défendre la Courlande contre une formidable puissance voisine, la Russie, il se trouva, après quelques combats, hors d'état de suffire aux dépenses de la guerre; nouveau Léonidas, il résista avec une poignée de braves compagnons contre les innombrables légions de la Reine du Nord. Héroïque et vaine résistance! Le ministère français ne voulut ou ne put le seconder dans son entreprise.

« Adrienne Lecouvreur avait bien quelques amants, mais en supposant qu'ils eussent voulu faire le voyage de Courlande, cela n'aurait offert au comte Maurice

qu'un faible corps auxiliaire, l'excellente actrice ne possédait pas non plus de gros trésors, mais elle voulait à toute force secourir celui qu'elle appelait son *dieu Mars*. Elle mit donc en gage sa vaisselle, ses bijoux, et, joignant leur produit au peu d'argent qu'elle possédait, elle fit passer au souverain de la Courlande une somme de quarante mille livres qui lui servit du moins à revenir commodément en France, après avoir défendu pied à pied son État envahi. Maurice arriva à Paris dans les premiers jours de janvier 1728 ; il est inutile de dire que sa reconnaissance envers Mlle Lecouvreur s'est montrée fort expansive.

— Adrienne, je vous rendrai votre argent, lui dit-il souvent dans les intervalles de son témoignage de gratitude.

— Bon ! bon ! se hâte toujours de répondre la célèbre actrice, cela ne presse pas. Je suis contente de la manière dont vous me servez l'intérêt [1].

Le passage de cette citation où il est fait une allusion piquante aux aumônes d'amour dont Adrienne ne se montrait point parcimonieuse, rappelle une aventure qui témoigne que le héros des champs de bataille sait, comme le plus simple amant, employer des stratagèmes

[1] Chroniques de *l'OEil-de-Bœuf*.

pour découvrir les infidélités dont il se croit victime. Sortant un soir, après un chaleureux échange de protestations, de l'appartement de sa maîtresse, il se sentit poussé par le démon de la jalousie, et se connaissant un rival favorisé, résolut de le surprendre. Forcer la chambre sans certitude de trahison, l'eût rendu ridicule; mais comment se convaincre de l'infidélité de la femme? L'esprit vient en guerroyant. Ayant vu plusieurs maris malheureux s'arracher les cheveux de désespoir, il suivit leur exemple mais dans des bornes plus restreintes ; il en prit un seul des siens, et le fixa avec de la cire sur la porte du temple. Une heure après, il est de retour, l'obstacle a été brisé; plus de doute, il a éprouvé un échec; où est l'ennemi? dans quels retranchements s'est-il retiré? Maurice ne le sut que trop tôt pour sa tranquillité; mais, grâce aux talents d'Adrienne, ce qui pouvait justement motiver une brouille resserra encore la chaîne, et le comte trouva les raisons données pour l'apparition d'un tiers fort plausibles.

D'ailleurs le vainqueur de Fontenoy, le Lovelace guerrier ne pouvait exiger ce qu'il était incapable lui-même d'accorder, une constance fût-elle de courte durée. Cette légèreté dans ses affections l'empêcha de parvenir au but de son ambition, à une couronne. Une princesse, qui plus tard s'assit sur le trône de toutes

les Russies, éprise de passion pour lui, hésita à lui donner avec la main un immense royaume, dans la eule appréhension de se voir abondonnée pour d'autres femmes.

Ses infidélités, s'il faut en croire la chronique, furent plus funestes encore à la comédienne. Sa mort donna lieu à des récits assez peu vraisemblables, qu'il faut pourtant rappeler ici. Entre autres rivales que Maurice de Saxe donnait à Adrienne Lecouvreur, venait en première ligne la duchesse de Bouillon, laquelle, remplie de l'orgueil de son rang, exigeait une rupture entière avec l'actrice. La reconnaissance qui eût dû retenir le héros, céda, paraît-il, à ce nouvel amour. On jouait *Phèdre* au Théâtre-Français : dans une des loges les plus apparentes, se prélassait la duchesse victorieuse de la comédienne ; cette dernière l'aperçut, et, ne pouvant modérer les élans de sa jalousie et de sa haine, se tourna de son côté et l'apostropha de ces vers fameux de son rôle :

Je sais mes perfidies,
Œnone, et ne suis point de ces femmes hardies
Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.

L'injure était sanglante ; le public, que la rumeur avait mis au courant de ces détails domestiques, applaudit

avec fureur. A un long intervalle, on ne saurait juger l'effet produit alors dans la salle, mais nous pouvons nous en faire une idée en nous rappelant le triomphe de Rachel dans cette scène mise au théâtre par Scribe et Legouvé.

« La duchesse frémit de rage et résolut dès ce moment la perte de sa rivale. Peu de temps après, un petit abbé, ministre de ses vengeances, offrit à Mlle Lecouvreur un présent de confitures et autres douceurs qui, suivant l'expression de l'auteur à qui nous empruntons cette anecdote, fit passer à la pauvre Phèdre le goût des vanités de ce monde [1]. Faut-il ajouter foi à cette version, assez vraisemblable du reste? D'après d'autres auteurs, elle se trouva subitement indisposée et mourut d'une hémorragie d'entrailles, le 20 mars 1730, après trois jours seulement de souffrances.

Enfin, selon l'original auteur de la *Galerie du* XVIIIe *siècle,* « elle mourut tout prosaïquement d'une forte dose d'ipécacuana, que lui administra un médecin qui ne croyait pas qu'on pût mourir avec un remède si harmonieux. Elle mourut dans les bras de Voltaire, mais bien loin de lui, car elle avait les yeux fixés sur

[1] Lemazurier.

un buste de Maurice de Saxe, et lui débitait à tort et à travers des tirades tragiques. » Quoi qu'il soit de ces différentes versions, elle avait à peine quarante ans quand le théâtre déplora sa perte.

Par son testament, elle laissait une somme importante aux pauvres de son église, et pourtant le curé de Saint-Sulpice lui refusait les honneurs d'une sépulture chrétienne. Elle fut enterrée, ou plutôt jetée clandestinement, à minuit, dans un chantier, au coin de la rue de Grenelle et de celle de Bourgogne!

Voltaire, faisant allusion à la pompe des funérailles d'une comédienne anglaise, morte la même année, s'éleva avec force contre cette contradiction.

Tandis que le divin Molière,
Bien plus digne d'un tel honneur,
Obtient à peine la faveur
D'un misérable cimetière,
Et que l'aimable Lecouvreur,
A qui j'ai fermé la paupière,
Ne put trouver un enterreur,
Et que monsieur de Laubinière
Porta, la nuit, par charité,
Ce corps autrefois si vanté,
Dans un vieux fiacre empaqueté,
Vers le bord de notre rivière.
Que mon cœur en a palpité!

Plus tard, le même, dans *Candide*, faisait allusion, sous une forme modeste, à cette profanation d'un fanatisme intolérant, dans le passage où le héros du conte demande de quelle manière sont traitées les reines de théâtre dans le pays qu'il visite :

« Il faut distinguer, dit l'abbé : en province, on les mène au cabaret ; à Paris, on les respecte quand elles sont belles, et on les jette à la voirie quand elles sont mortes. — Des reines à la voirie ! dit Candide. — Oui, vraiment, dit Martin, monsieur l'abbé a raison ; j'étais à Paris quand Mlle Monime passa, comme on dit, de cette vie à l'autre ; on lui refusa ce que ces gens-ci appellent les honneurs de la sépulture, c'est-à-dire de pourrir avec tous les gueux du quartier dans un vilain cimetière. Elle fut enterrée toute seule de sa bande au coin de la rue de Bourgogne, ce qui dut lui faire une peine extrême, car elle pensait très-noblement. — Cela est bien impoli, dit Candide. — Que voulez-vous, dit Martin ; ces gens-ci sont ainsi faits. Imaginez toutes les contradictions, toutes les incompatibilités possibles, vous les verrez dans le gouvernement, dans les tribunaux, dans les églises, dans les spectales de cette drôle de nation. »

Le ricanement satirique du vieillard de Ferney perce à travers ce développement de la destinée des fem-

mes de théâtre et ce tableau de la nation. Les contradictions continuelles qui apparaissent dans notre histoire lui inspiraient ces traits ironiques, mais comme ils frappaient juste à propos d'Adrienne Lecouvreur !

Charmante et délicieuse figure de ce dix-huitième siècle! Comme elle devait paraître resplendissante quand le public la vit parée des diamants et des perles qu'elle avait vendus pour acheter des armes à l'homme qu'elle adorait! « Quel triomphe et quel éclat, dit Jules Janin, sur ce front dépouillé! Comme elle écrasait, de cette gloire présente et à venir, les toilettes, les écrins, les petites intrigues et les passions avides de ses rivales! »

L'esprit d'Adrienne Lecouvreur était fin et délicat; elle avait puisé dans des lectures faites avec choix et dans l'usage du monde la connaissance du cœur humain. Du recueil des lettres qu'elle écrivit à diverses époques, qu'il nous soit permis d'en extraire une écrite deux ans avant sa mort, et que l'on peut citer comme un modèle de sensibilité et de jugement.

5 mai 1728.

« Vous connaissez la vie dissipée de Paris et les » devoirs indispensables de mon état. Je passe mes

» jours à faire les trois quarts au moins de ce qui me
» déplaît; des connaissances nouvelles, mais qu'il
» m'est impossible d'éviter, tant que je serai liée
» où je suis, m'empêchent de cultiver les anciennes
» ou de m'occuper chez moi selon mon gré. C'est une
» mode établie de dîner ou de souper chez moi,
» parce que quelques duchesses m'ont fait cet honneur.
» Il est des personnes dont les bontés me charment et
» me suffiraient, mais auxquelles je ne puis me livrer,
» parce que je suis au public et qu'il faut absolument
» ou répondre à toutes celles qui ont envie de me
» connaître, ou passer pour impertinente. Quelque
» soin que j'y apporte, je ne laisse pas de méconten-
» ter; si ma pauvre santé, qui est faible comme vous
» savez, me fait refuser ou manquer à une partie de
» dames que je n'aurais jamais vues, qui ne se sou-
» cient de moi que par curiosité, ou, si j'ose le dire,
» par air, car il en entre en tout. — Vraiment, dit
» l'une, elle fait la merveilleuse ! — Une autre ajoute :
— C'est que nous ne sommes pas titrées ! — Si je
» suis sérieuse, car on ne peut être fort gaie au milieu
» de beaucoup de gens qu'on ne connaît pas : — C'est
» donc là cette fille qui a tant d'esprit ? dit quelqu'un
» de la compagnie. — Ne voyez-vous pas qu'elle nous
» dédaigne, dit une autre, et qu'il faut savoir du grec

» pour lui plaire! Elle va chez M. de Lambert!

» Je ne sais pourquoi je vous fais tout ce détail, car » j'ai bien d'autres choses à vous dire; mais c'est que » je suis encore toute remplie de nouveaux propos de » cette espèce, et plus occupée que jamais du désir de » devenir libre et de n'avoir plus de cour à faire qu'à » ceux qui auront réellement de la bonté pour moi, » et qui satisferont et mon cœur et mon esprit. Ma » vanité ne trouve point que le grand nombre dédom- » mage du mérite réel des personnes. Je ne me soucie » point de briller; j'ai plus de plaisir cent fois à ne » rien dire, mais à entendre de bonnes choses, à me » trouver dans une société douce, de gens sages et » vertueux, qu'à être étourdie de toutes les louanges » fades que l'on me prodigue à tort et à travers. Ce » n'est pas que je manque de reconnaissance ni d'en- » vie de plaire, mais je trouve que l'approbation des » sots n'est flatteuse que comme générale et qu'elle » devient à charge quand il la faut acheter par des » complaisances particulières et réitérées. »

Dans le temps, si favorable à la tragédie, où elle vivait, il était facile de prédire les triomphes qu'obtint la grande actrice. Toutes les cordes de la passion ré- sonnaient en elle, et le public subissait avec bonheur

l'influence de cette élégante simplicité et de ces attraits naturels qui faisaient d'elle leur idole de chaque soir. S'abandonnant corps et âme à l'inspiration du moment, c'était un de ces rares talents qui s'imposent en dépit même de leurs défauts.

Lecouvreur aima toute sa vie, et à diverses reprises; deux filles naquirent de ces unions, et la descendance de l'illustre tragédienne revit encore dans la personne de plusieurs de nos contemporains. Dans les moments d'abandon ou de jalousie, elle jetait un regard de douleur sur le passé, et un jour qu'elle passait devant une communauté où elle avait reçu la première éducation, elle se mit à pleurer.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda Marivaux qui l'accompagnait.

— Je pleure, répondit-elle, d'avoir si mal mis en pratique les principes qui m'ont été enseignés dans cette sainte maison.

Il est beaucoup pardonné aux Madeleines repentantes!

CLAIRON

1723-1803

CLAIRON

I

Les Mémoires que mademoiselle Clairon a laissés sur son existence privée et sa carrière théâtrale sont une source où tous ses biographes ont puisé à pleines mains mille détails dont la plupart ont semblé vouloir s'attribuer la paternité.

A notre tour, nous demanderons à ces curieuses révélations nombre de renseignements ; — mais, — plus scrupuleux, — nous rendrons à son auteur ce qui lui revient, en citant textuellement les passages où la co-

médienne parle d'elle-même, juge ses propres actes, se distribue, — avec une ingénuité souvent trompeuse, il est vrai, — l'éloge ou le blâme; — et, nous aimons à le croire, — on nous saura gré de procéder ainsi.

Claire-Josèphe-Hippolyte Léris Clairon de la Tude naquit en 1723, à Saint-Wanon de Condé, — près Condé, — dans la Flandre.

L'épisode de sa naissance, — raconté par la tragédienne, — trouve naturellement ici sa place :

« L'usage de la petite ville dans laquelle je suis née était de se rassembler, en temps de carnaval, chez les plus riches bourgeois pour y passer le jour en danses et en festins. — Loin de désapprouver ce plaisir, le curé le doublait en le partageant et se travestissait comme les autres. — Un de ces jours de fête, ma mère, grosse seulement de sept mois, me mit au monde entre deux et trois heures de l'après-midi. — J'étais si chétive, si faible, qu'on crut que très-peu de moments achèveraient ma carrière. — Ma grand'mère, femme d'une piété vraiment remarquable, voulut qu'on me portât sur-le-champ même à l'église, recevoir au moins mon passeport pour le ciel. — Mon grand-père et la sage-femme me conduisirent à la paroisse; — elle était fermée; — le bedeau même n'y était pas, et ce fut inutilement aussi qu'on fut au presbytère.

» Une voisine dit que tout le monde était à l'assemblée chez M.... on m'y porta. — Le curé, habillé en Arlequin, et son vicaire en Gille, trouvèrent mon danger si pressant, qu'ils jugèrent n'avoir pas un moment à perdre. — On prit promptement sur le buffet tout ce qui pouvait être nécessaire; on fit taire un moment le violon, on dit les paroles requises, et l'on me ramena à la maison. »

Voilà, certes, une excentrique entrée dans le monde et un présage pour l'avenir. L'enfance de Clairon ne fut point entourée de douceurs et de caresses; sa mère voulait l'assujettir à des travaux manuels que la petite fille repoussait avec horreur; de là de mauvais traitements auxquels elle dut « l'âme la plus compatissante et la plus décidée. »

Le voisinage de Mlle Dangeville, soubrette du Théâtre-Français, dont elle voyait la fenêtre de la chambre où elle était souvent recluse des journées entières, décida de sa passion pour le théâtre.

Elle voulut connaître quelle était cette personne, et elle obtint, à force de prières, d'aller l'applaudir; — on jouait le *comte d'Essex* et les *Folies amoureuses.*

« Pendant le spectacle et le reste de la soirée, dit-elle, on ne put ni me faire manger ni me faire articuler une parole. — Toute concentrée en moi-même, je ne

voyais, n'entendais rien autour de moi. — «*Allez vous coucher*, *grosse bête!*» furent les seuls mots qui me frappèrent, et j'y courus; mais, au lieu de chercher à dormir, je ne m'occupai que du soin de retrouver, de dire, de faire tout ce que j'avais vu; et l'on fut confondu, le lendemain, de m'entendre répéter plus de cent vers de la tragédie et les deux tiers de la petite pièce. Cette prodigieuse mémoire étonna moins encore que la façon dont j'avais saisi le jeu de chaque acteur. Je grasseyais comme Granval; je bredouillais et faisais le saut de Crispin comme Poisson; je faisais l'impossible pour attraper l'air fin de M[lle] Dangeville et l'air roide et froid de M[lle] Balicourt; enfin on me regarda comme un prodige. Mais ma mère, en fronçant le sourcil, dit qu'elle aimerait mieux que je susse faire une robe ou une chemise que toutes ces sottises-là. Ce propos me mit hors de moi-même. Je me voyais soutenue; j'osai dire que je n'apprendrais jamais rien, et que je voulais jouer la comédie. — Les injures et les soufflets me forcèrent à me taire; et m'empêcher d'expirer sous les coups, fut tout ce que les spectateurs purent faire.»

Devant une vocation si décidée et si nettement exprimée, que pouvait l'insistance et la volonté d'une mère dont le pouvoir ne reposait pas sur l'affection!

Il fallut en passer par où voulut la tragédienne en

herbe, et, le 8 janvier 1736, à l'âge de treize ans, elle débutait à la Comédie-Italienne.

Clairon fut ensuite engagée dans la troupe de Rouen, où elle devait jouer, chanter ou danser : l'emploi pouvait, on le voit, devenir fatigant; mais que lui importait? son rêve était réalisé : elle jouait la comédie!

Quels furent ses succès dans cette ville? — Ils durent être sans importance, puisqu'elle n'en parle pas; seulement elle nous donne sur son séjour dans la capitale de la Normandie des détails intimes que nous reproduisons, un peu en rougissant, il faut l'avouer, mais curieux et très-ordinaires dans cette vie nomade et aventureuse qui est le début de tous les comédiens.

« Une de mes camarades vint loger dans la même maison que nous; elle sut gagner ma mère et l'engager à la prendre en pension; elle obtint que, de temps à autre, on vînt souper avec nous, et la compagnie devint de jour en jour plus nombreuse. Ma mère substitua des plaisirs à sa rigidité : on en parlait, on s'en moqua. — Je grandissais : on put, on dut croire que j'avais ma part au gâteau. Un jeune homme qui me suivait plus qu'une autre et qui, je l'avoue, ne me déplaisait pas, passa pour être mon amant : — avec la même franchise, je conviendrai que j'ignore ce qui l'empêcha de l'être. Abandonnée entièrement à moi-même, sans aucun prin-

cipe sur le bien et sur le mal, *il aurait pu facilement faire de moi ce qu'il aurait voulu, et c'est bien par hasard que je suis sortie de cette ville, au bout de trois ans, aussi pure que j'y étais entrée.* »

Est-il besoin de commentaires ?

Elle se rendit donc au Hâvre, avec la troupe de Lanoue, parée encore de toute sa vertu, s'il faut l'en croire, mais non sans avoir eu vivement à la défendre contre un certain *Gaillard* dont nous parlerons plus loin. — Elle alla ensuite à Lille, de là à Gand, ensuite à Dunkerque, où elle reçut l'ordre de venir à Paris, chanter à l'Opéra.

II

Clairon ne put rester plus longtemps à ce théâtre où son passage fut cependant assez heureux; elle y doublait Mlle Lemaure, et il est généralement attesté que dans plusieurs rôles et surtout dans celui de Vénus (de l'opéra d'Hésione) elle fut applaudie par toutes les parties du public.

Ambitieuse, elle visait plus haut; — son instinct la

poussait vers un genre qui convenait davantage à sa nature et à ses premiers essais. — On l'admit bientôt, sur ses sollicitations, à débuter à la Comédie-Française; mais lorsqu'il s'agit du choix de ses rôles, il s'éleva entre les sociétaires et elle certaines difficultés : — on avait prétendu l'engager pour doubler Mlle Dangeville dans les soubrettes, et Clairon avait son idée fixe : elle voulait jouer la tragédie et rien que la tragédie. — Ce n'était pas l'affaire de messieurs les comédiens ; mais comme la nouvelle venue était jolie et s'était déjà créé de nombreux et influents protecteurs à la cour, il fallait compter avec elle.

— Choisissez, lui dit-on, entre Constance dans *Inès*, et Aricie de *Phèdre.*

— Point du tout, répondit la débutante ; — Je sais le rôle de Phèdre et je veux jouer Phèdre.

A cette proposition si nettement formulée, un éclat de rire homérique retentit sous les voûtes du foyer tragique. — On criait à l'absurde, à l'impossible. Jouer *Phèdre*, le triomphe de la Dumesnil, allons donc !

Clairon cependant dévorait ses larmes, mais persistait énergiquement dans ses prétentions.

— Le public ne vous laissera pas seulement achever le premier acte, dit l'un des comédiens.

— Messieurs, répondit Clairon avec un accent majes-

tueux qu'elle mettait jusque dans ses conversations intimes, messieurs, vous me voulez ou vous ne me voulez pas ; j'ai le droit de choisir. Je jouerai Phèdre ou je ne jouerai pas ?

Il fallut se soumettre.

Le *Mercure de France* rendit ainsi compte de la représentation :

« Le 19 de ce mois (septembre 1743), les comédiens ont remis au théâtre la tragédie de *Phèdre* de Racine, dans laquelle Mlle Clairon, nouvelle actrice, a débuté pour la première fois. Elle a joué le principal rôle avec un applaudissement général. C'est une jeune personne qui a beaucoup d'intelligence et qui exprime avec une très-belle voix les sentiments dont elle a l'art de se pénétrer. On peut dire que la nature lui a prodigué les plus heureux talents, pour remplir tous les caractères convenables à sa jeunesse, aux agréments de sa personne et de sa voix. »

Ce ne fut donc pas une chute ainsi qu'on la lui présidait, mais un succès qui de prime abord fit craindre à Mlle Dumesnil une rivale sérieuse.

Ses débuts continuèrent ainsi :

Le 22 septembre, elle joua Dorine dans *Tartuffe* et le rôle de la *Nouveauté* ;

Le 28, elle interpréta Zénobie ;

Le 29, Cléanthe dans *Démocrite.*

Le 5 octobre, on l'applaudit dans Céliante du *Philosophe marié*;

Le 14 du même mois, dans *Ariane*; et enfin le 26, dans l'*Electre* de Crébillon.

Son admission fut définitivement prononcée dans le courant du mois de novembre suivant; — il ne faudrait pas conclure de cette rapide réception que Clairon eût été aussi parfaitement heureuse dans les rôles dont la nomenclature précède. — Non : la cause en doit être attribuée plutôt à la célébrité qui s'attachait à son nom, grâce à une publication qu'il est impossible de taire ici : *Histoire de mademoiselle Cronel Clairon, dite Frétillon, actrice de la comédie de Rouen, écrite par elle-même.*

Tel était le titre de ce livre, qui eut alors plus de dix éditions.

On y représentait l'actrice comme une vile prostituée, remplissant la vieille capitale de ses intrigues scandaleuses; — en somme, ce n'était qu'un dégoûtant libelle et, qui plus est, un tissu de mensonges fruit de l'imagination de ce Gaillard dont il est question plus haut, et qui se vengeait ainsi du dédain que Clairon avait fait de ses hommages dans la circonstance que raconte l'actrice dans ses Mémoires.

Cet individu, dont Clairon ne conteste pas l'esprit, avait la manie des vers et cherchait partout à souper ; — on le reçut dans la petite société qui se réunissait chez la mère de l'actrice à Rouen :

« J'avais, dit celle-ci, j'avais tous les jours, ou mon petit couplet de chanson, ou mon quatrain, dans lesquels Vénus et Vesta n'étaient rien en comparaison de moi : mais tout en louant mes charmes et ma vertu, il lui passa dans la tête de jouir des uns et de chasser l'autre. — Connaissant bien les êtres de la maison, sachant un jour que ma mère devait sortir pour affaires, il obtint d'une vieille servante que nous avions de le laisser pénétrer jusqu'à ma chambre. — Il n'était que neuf heures du matin, j'étais encore couchée ; j'étudiais. Il faisait chaud ; nul ne m'avertit de réparer mon désordre, je n'avais pas encore quinze ans. Il voulut me prendre dans ses bras, mais j'eus le bonheur de m'échapper. Mes cris firent entrer la servante et une voisine qui logeait sur le même carré que moi. — Nous prîmes alors le balai, les pelles, et nous chassâmes ce malheureux. — Ma mère rentrée, il fut décidé que nous rendrions plainte ; il fut réprimandé par le magistrat, chansonné par la ville et chassé pour jamais de chez nous ! »

Voilà l'histoire ; — elle n'est pas plus honorable pour

l'homme qui en fut le triste héros que pour l'écrivain qui, à défaut d'autre satisfaction, en tira cette jouissance de répandre dans l'Europe entière un roman sans goût et sans intérêt, mais qui entretint la curiosité sur Clairon pendant des années.

Aujourd'hui que le portrait photographique d'une femme, pour peu qu'il ne soit pas gazé, fait une réputation, faut-il s'étonner qu'en 1743, tout le monde courût voir au théâtre une actrice que l'on avait pour ainsi dire déshabillée en public?

III

Toutefois, si le talent ne se fût pas joint à cette renommée décolletée, Clairon, après quelques essais, aurait dû abandonner la carrière du théâtre dans laquelle la beauté et le scandale peuvent faire un bruit éphémère, mais qui réclame d'autres qualités pour consacrer une réputation.

Or, Clairon était douée dès ses débuts d'un instinct

dramatique fort rare, et plus peut-être qu'aucune de ses pareilles, elle demanda au travail les secrets les plus cachés de l'art. — Tout ce qui se peut acquérir par l'étude, l'expression du dédain, de l'indignation, l'orgueil abaissé ou triomphant, devint l'apanage de Clairon, que l'on peut comparer à une belle statue taillée dans le marbre; mais comme le marbre, elle était le plus souvent insensible : elle ne savait ni aimer au théâtre ni pleurer, et c'est par là seulement que sa rivale, Mlle Dumesnil, pouvait l'emporter sur elle : — elle est magnifiquement personnifiée dans ces vers de Dorat :

Ses pas sont mesurés, ses yeux remplis d'audace ;
Et tous ses mouvements déployés avec grâce;
Accents, gestes, silence, elle a tout combiné ;
Le spectateur admire et n'est point entraîné.
De sa sublime émule [1] elle n'a point la flamme,
Mais à force d'esprit, elle en impose à l'âme.
Quel auguste maintien! Quelle noble fierté!
Tout, jusqu'à l'art chez elle a de la vérité!

Jamais peut-être, dans aucun de ses rôles, elle ne se laissa emporter par la passion du moment; elle en

[1] Mlle Dumesnil.

embrassait également chacune des parties : chaque vers, chaque syllabe était notée dans son esprit : elle connaissait les endroits où produire de l'effet, et toujours maîtresse d'elle-même, elle le produisait infailliblement.

La critique verra peut-être un défaut dans cette uniformité de gestes, de maintien, de physionomie, mais cette uniformité même empêchait l'exagération dans son débit, et nous ne sachions pas que le public formule jamais des reproches contre un jeu qui se maintient toujours dans les limites les plus voisines de la perfection. — Une température douce, même ordinaire, convient mieux à la plupart des tempéraments qu'un air saturé de vapeurs qui passe sans transition de la glace à la tempête.

Il serait difficile aujourd'hui de donner la liste entière des pièces qu'interpréta Clairon ; l'énumération de ces rôles, dont la plupart ne revivent pas au théâtre, n'offrirait d'ailleurs que peu d'intérêt ; — nous reproduirons seulement les principaux.

Dans le répertoire des grands tragiques il faut citer, avec Phèdre, les rôles d'Hermione, de Monime, de Pauline dans *Polyeucte*, de Roxane dans *Bajazet*, de Cornélie dans la *Mort de Pompée* ; — parmi ses créations, en suivant l'ordre chronologique :

1748, Arétie dans *Denis le tyran*, de Marmontel;

1750, Electre dans l'*Oreste* de Voltaire;

1754, Cassandre dans les *Troyennes*, de Châteaubrun;

1755, Idamé, dans l'*Orphelin de la Chine*;

1757, *Iphigénie en Tauride*, de Guymond de la Touche;

1758, *Astarbé*;

1760, Le rôle principal de *Tancrède et Caliste*;

1761, *Zulimé*;

1762, *Zaruckma et Zelmire*, de Dubelloy;

1763, *Blanche*, du même et l'*Héroïne de Guetcard*, de Saurin;

1764, *Olympie*;

Et 1765, Aliener, dans le *Siége de Calais,* rôle qui termina sa carrière, nous dirons dans quelles circonstances.

On conçoit que dans tant d'œuvres, les unes médiocres, les autres plus remarquables, — mais presque toutes connues aujourd'hui seulement par la lecture, les chances furent diverses et rejaillirent sur les interprètes. — Elle les joua toutes sinon avec le même bonheur, du moins avec la même conscience, le même respect de l'art et de son talent. — Elle en sauva plusieurs d'une chute méritée, et aucune n'eut de succès sans qu'elle y contribuât pour une bonne part.

Dans le journal de Bachaumont, à la date du 30 janvier 1762, on trouve cette appréciation fine et remplie de justesse sur le talent de notre actrice :

« Mlle Clairon est toujours l'héroïne ; elle n'est point annoncée qu'il n'y ait chambrée complète ; dès qu'elle paraît, elle est applaudie à tout rompre. Ses enthousiastes n'ont jamais vu ni ne verront jamais rien de pareil. C'est l'ouvrage le plus fini de l'art. — Mais c'est de l'art, disent quelques critiques. — Ils se rappellent qu'elle a été longtemps mauvaise, qu'elle a lutté six ans contre le public, que son organe bruyant assourdissait les oreilles, sans émouvoir le cœur. A force de tâter, elle s'est fait enfin un jeu à elle. Les glapissements de sa voix sont devenus les accents de la passion ; son enflure s'est élevée au sublime ; cette actrice a, de tout temps, eu l'attitude théâtrale : beaucoup de mollesse dans sa démarche, dans ses gestes de mains, dans ses coups de tête. Quoique d'une stature médiocre, elle a toujours paru sur la scène au-dessus de la taille ordinaire. »

Il résulte de cet article, qu'au début, Clairon avait beaucoup de défauts qu'elle parvint, à force de travail, à corriger.

Le public lui faisait un mérite de sa diction bruyante, pleine d'emphase, qu'elle conserva pendant les pre-

mières années jusqu'à un voyage qu'elle fit à Bordeaux, et dont elle rapporta une manière toute contraire, laquelle fut bientôt acceptée par les plus difficiles de ses admirateurs. — La même transformation se produisit dans son jeu.

Une remarque que l'on s'étonne de ne pas rencontrer dans le jugement de Bachaumont, — peut-être parce qu'il ne prisait pas cette innovation, — c'est l'introduction de la vérité dans les costumes au théâtre. Avant, cette vérité, si nécessaire à l'illusion, était inobservée : les actrices tragiques s'affublaient de grands paniers, de robes de cour ; des plumes flottaient sur leur tête ; elles se surchargeaient de franges, d'agréments et de rubans multicolores.

Clairon, tout en prêchant cette réforme, apportait de grandes restrictions dans son exécution : selon elle, le costume exactement suivi n'est pas praticable ; il serait indécent et mesquin. Les draperies d'après l'antique dessinent et découvrent trop le nu ; elles ne conviennent qu'à des statues et des tableaux ; mais, en suppléant à ce qui leur manque, il en faut conserver les coupes, en indiquer au moins les intentions et suivre, autant qu'il est possible, le luxe ou la simplicité des temps et des lieux.

Le temps a fait justice de ces restrictions ; toutefois,

il faut reconnaître que, eu égard à l'époque, la demi-révolution qu'elle effectua dans le choix des vêtements, mérite tous les éloges.

IV

On a vu que la dernière création de Clairon fut dans le *Siége de Calais.* — Depuis vingt-deux ans elle occupait une des premières places dans le premier théâtre du monde ; elle était dans toute la plénitude de son talent, et rien, ni dans son âge ni dans ses actes, ne faisait présager une brusque et irrévocable décision. — L'aventure de Dubois y donna lieu ; — quoiqu'elle ait été cent fois racontée, elle est ici nécessaire.

Enthousiaste de sa profession, criant bien haut qu'il n'y avait rien de si beau ni de si méritoire dans les arts que de bien jouer la tragédie, elle se révoltait à la pensée que des préjugés invétérés s'attachaient aux comédiens et s'opposaient à leur réhabilitation.

— Excommuniés ! Des gens protégés par l'État, applaudis par le public !

Cette pensée la mettait hors d'elle-même, et tous ses efforts tendaient à faire cesser cette contradiction inexplicable à ses yeux.

Sous son inspiration, un avocat médiocre publia un livre des *Libertés de la France contre le pouvoir arbitraire de l'excommunication; ouvrage dont on est spécialement redevable aux sentiments généreux et supérieurs de Mlle Clairon.*

Cette tentative n'aboutit à rien qu'à la lacération de cet écrit par la main du bourreau et à l'exclusion de son auteur du tableau des avocats.

La fierté altière de la tragédienne supporta difficilement cet affront; — profondément irritée contre les censures ecclésiastiques qui frappaient les comédiens, elle recommandait à ses camarades d'éviter tout ce qui pouvait prêter des armes contre eux. — Sur ces entrefaites arriva cette affaire que les annales du théâtre ont appelée la Journée du *Siége de Calais.*

Un acteur, du nom de Dubois, s'était fait guérir d'une maladie que l'on ne nomme point, par un chirurgien, qui, après la cure, réclama le salaire; — le client guérit, et, trouvant la note des visites un peu trop lourde, s'offrit, — après plusieurs échappatoires et un procès entamé, — à affirmer, sous le serment, qu'il s'était acquitté; un camarade, d'une *complaisance facile,* s'of-

frit également à porter témoignage et à jurer que le payement s'était effectué en sa présence.

L'avocat du chirurgien lança alors un mémoire déclarant non-recevable en justice leur serment : « Attendu que les comédiens exerçaient une profession infâme et flétrie par les lois. »

Grande rumeur parmi les sociétaires qui se voient ainsi refuser jusqu'à l'exercice de leurs droits de citoyens ordinaires ! — Toutefois, pour assoupir l'affaire, ils payent la dette de leurs propres deniers, et, dans leur indignation, réclament des gentilshommes de la Chambre le renvoi immédiat des deux acteurs indignes.

L'expulsion du premier s'effectua sans peine, mais la fille de Dubois avait eu les bonnes grâces du duc de Richelieu ; cet important personnage s'opposa de toute son influence à la radiation du père de sa maîtresse d'occasion.

« Cela, dit Andrieux dans sa notice sur Mlle Clairon, cela se passait pendant la clôture de la semaine sainte, en avril 1765. Le *Siége de Calais*, tragédie de Dubelloy, était dans sa nouveauté ; elle avait eu un succès prodigieux à la fin de l'année théâtrale, et l'on devait rouvrir le théâtre le lundi de Quasimodo, 15 avril, par une représentation de cette pièce. »

La pièce est annoncée pour le soir ; — Dubois avait

créé le rôle de Mauny; sachant qu'il devait y paraître, — car le secret de la protection du duc de Richelieu n'était pas divulgué, — plusieurs de ses camarades, entre autres Lekain, Brizard, Molé, Dauberval, disparaissent au moment où la foule envahissait le théâtre; — Clairon les suit.

Cependant, après une heure d'attente, les spectateurs perdent patience; — suit un tumulte effroyable :

— Le *Siége de Calais!* le *Siége de Calais!*

On s'en prend aux acteurs; — c'est en vain que l'un d'eux se présente en orateur et dit du ton le plus humble :

— Il nous est impossible ce soir de jouer cette pièce.

— Nous sommes au désespoir...

— Point de désespoir. — *Calais! Calais!*

Préville, l'artiste adoré, se présente à son tour; — il annonce qu'on va représenter le *Joueur*.

— Point de *Joueur!* répète le public exaspéré. — Les comédiens sont des insolents! Au cachot les insolents! Au cachot la Clairon! A l'hôpital la Frétillon!

Les rebelles persistant dans leur refus de se joindre à Dubois, les mêmes scènes se renouvellent les jours suivants, et redoublent de violence : « Coquins, marauds, gueux, » étaient les épithètes qu'on prodiguait aux comédiens. — Un homme sage arrête un des illustres

courroucés au milieu de ses nobles exclamations, et, lui montrant dans le foyer le buste de Molière, il lui dit :

— Voilà un de ces *gueux*, qui a été et qui sera longtemps plus envié à la France que ne pourra vraisemblement jamais l'être aucun premier gentilhomme de la Chambre.

Le scandale prenait les proportions d'une émeute, force fut à l'autorité de donner satisfaction au public. — Les acteurs furent conduits au Fort-l'Évêque, et Clairon dut les y joindre.

Si l'on en croit une version fort accréditée d'ailleurs, elle se serait rendue dans cette prison en compagnie de l'intendante Berthier de Sauvigny qui, pendant le trajet, l'aurait tenue sur ses genoux, un exempt de police qui avait ordre de garder à vue la délinquante ayant pris l'autre côté de la voiture.

Après cinq jours d'une douce incarcération, puisqu'elle avait la faculté de recevoir ses amis et ses amants, Clairon garda ensuite pendant trois semaines les arrêts dans son propre appartement.

A l'occasion de son emprisonnement, rapportons un mot mis dans la bouche d'un exempt de police, mais qu'il faut restituer à son véritable auteur, Sophie Arnould. — Quand on se présenta chez Clairon pour l'arrêter, celle-ci ne fit aucune résistance :

— Je me soumets à la force, dit-elle ; mais mon honneur est intact, et le roi lui-même n'y peut rien.

— Vous avez raison, aurait répondu le gendarme de l'époque, où il n'y a rien, le roi perd ses droits !

Mot aussi spirituel que méchant et qui souvent depuis a reçu de justes applications.

Le seul côté resté sensible chez Clairon — l'amour-propre— était frappé ; aussi, malgré toutes les avances qu'on lui prodigua de toutes parts, comme le fils de Pelée, elle se retira sous sa tente.

Pendant vingt-deux ans elle s'était fait applaudir au théâtre ; — elle avait à peine atteint sa quarante-troisième année, et l'avenir lui réservait encore de nombreuses et chaleureuses ovations ; — elle sacrifia tout à son ressentiment, quoique la passion de la scène survécût tout entière à sa dignité blessée. — Aussi saisit-elle avec fureur toutes les occasions qui s'offrirent à elle de reprendre le diadème, chaque fois que les circonstances purent le lui permettre, sans qu'il en coûtât rien à son amour-propre.

Au mois d'août de la même année 1765, elle fit le voyage de Ferney et se fit entendre chez Voltaire dans la plupart de ses rôles. — De retour à Paris, elle parut encore sur plusieurs théâtres de société, chez Mme du Deffant, chez Mlle Guimard, et, en 1772, elle donne chez

elle, en l'honneur du génie du XVIIIe siècle, cette fête dont il fut longtemps parlé, et pour laquelle elle rassembla tout ce qu'il y avait à Paris d'illustrations dans le monde, les arts et les lettres.

Le buste du grand homme placé au milieu de son salon, elle récita, costumée en Melpomène, une ode de la façon de Marmontel et couronna de lauriers la tête de ce vieux roi, selon l'expression d'Arsène Houssaye.

En souvenir de cette apothéose la tragédienne reçut la pièce de vers suivante :

Le talent, l'esprit, le génie,
Chez Clairon sont très-assidus,
Car chacun aime sa patrie;
Chez elle ils se sont tous rendus
Pour célébrer certaine orgie
Dont je suis encore tout confus.
Les plus beaux moments de ma vie
Sont donc ceux que je n'ai point vus !
Vous avez orné mon image
Des lauriers qui croissent chez vous;
Ma gloire, en dépit des jaloux,
Fut dans tous les temps votre ouvrage.

Après cette fête, Clairon dit son dernier adieu au théâtre.

Pour la suivre dans le reste de son existence, il faut avoir recours encore à ses Mémoires, car en quittant la scène où elle avait tant brillé, les hommages se retirèrent de la déesse éclipsée.

V

Le théâtre avait enrichi Clairon ; — un état voisin de l'opulence lui permettait de tenir maison et de se livrer à ses goûts de luxe. — Dévorée par la fièvre du travail, elle demanda à l'étude de la botanique l'oubli de ses gloires tragiques. — Dans la banqueroute publique que détermina l'abbé Terrai, elle perdit le tiers de sa fortune et bientôt après, pour sauver l'honneur de son amant, le comte de Valbelle, elle vendit tout ce qu'elle possédait.

Ce fut alors que ne pouvant plus, à raison de la modicité de ses ressources, continuer son train de vie habituel, elle se décida à s'expatrier. — D'après son récit « elle n'avait plus un lit pour se coucher ; » mais

il reste constant que sa fortune, si ébréchée qu'elle eût été par les événements, lui assurait encore un revenu fixe de près de 14,000 livres. Avec cette somme et des goûts moins fastueux, il lui eût été facile de vivre en France, mais, — après la royauté de la scène, — elle ne savait rester dans l'infériorité de l'existence vulgaire.

Ce désir de briller, qui la tourmenta jusqu'à ses derniers moments, joint peut-être à une affection réelle, la décida à accepter les offres brillantes d'un petit prince d'Allemagne, le margrave d'Anspach, qui lui donnait son cœur et son palais.

Son départ fut salué par un entre-filet, satirique de Bachaumont; — il écrivait à la date du 6 février 1773 :

« Mlle Clairon, ne pouvant vivre ici avec 14,000 livres de revenu, se dispose à passer en Allemagne et à aller jouer la comédie chez un margrave. Les étrangers vont être à même de juger les talents vieillis de cette émérite de Cythère. »

Ensuite, de Clairon il n'est plus question presque en France.

Que fait-elle à Anspach ?

Elle arrive à la cour du prince, âgée de près de cinquante ans. — Il faut croire que les sentiments du margrave pour elle n'étaient réellement que ceux de

l'amitié. — Cette amitié servit bien, — quoi qu'on ait dit, — le petit souverain :

« Elle ne lui donna que de sages avis relativement à l'administration de ses États; — elle conseilla et dirigea des fondations utiles; — elle fit faire une très-belle fontaine publique, construire un hospice qui a été nommé l'hospice Clairon. »

Mais on ne pouvait voir sans envie une étrangère tenir là-bas les rênes du gouvernement : — il n'est si petite cour qui n'ait son Narcisse, et on ne lui pardonna pas ses cinq laquais, son valet de chambre et son maître d'hôtel.

Abreuvée d'ennuis, elle revint en France au commencement de la Révolution.

Triste retour des destinées! — La femme qui avait vu autour d'elle toute une cour d'adorateurs, — l'actrice dont le premier peintre de l'époque avait fait un portrait si remarquable que le roi Louis XV se trouvait seul digne de mettre un cadre à ce tableau; — l'amante qui, déchue de la splendeur, refusait mille louis de ce même portrait pour en faire hommage à son amant, Clairon, de retour à Paris, vit les derniers débris de sa fortune dissipés et fut réduite à se livrer aux soins vulgaires du ménage.

« Elles finissent presque toujours ainsi, a dit

Arsène Houssaye, ces bohémiennes charmantes qui n'ont d'éclat qu'au matin de la vie. — La fortune n'est venue à elles que dans le riant cortége : dès que les amours s'en vont, la fortune monte sur la roue. »

Clairon supporta avec orgueil cette pauvreté.

— Je ne suis pas pauvre, disait-elle, je suis philosophe !

Et elle raccommodait elle-même ses robes et préparait la maigre pitance qui l'empêchait de mourir de faim.

Dans cette nuit qui se préparait pour elle, il y eut pourtant encore une grande lumière et Clairon redevint reine encore une fois. Accueillie par de modestes bourgeois, elle put se livrer sans réserve à ses Mémoires. — Elle consentait à en livrer parfois des fragments, mais en présence d'un petit cercle intime ; — assise, elle se contentait de lire, mais quand les passages demandaient la déclamation, elle se levait et, prenant une attitude imposante, un ton solennel, cette petite vieille, — septuagénaire, — se changeait tout à coup en une princesse ou en une reine pleine d'énergie et de dignité.

L'auteur des *Souvenirs d'un demi-siècle* fait précéder une conversation remarquable de Clairon avec Chénier, de ces lignes qui la peignent à cette époque.

« Sa taille était à peine courbée ; ses cheveux blancs relevés à la grecque, découvraient un front presque

exempt de rides, sur lequel s'était tant de fois réfléchie la majesté de Rodogune, de Phèdre ou de Mérope. — Le sourcil de Clairon se dessinait en courbe d'ébène légèrement taché de blanc, au-dessus d'un œil toujours plein de feu et d'expression ; sur ses lèvres errait un sourire bienveillant, et sa bouche pouvait s'ouvrir sans faire regretter de la voir ouverte. — Le costume de la pensionnaire du Théâtre-Français était, comme sa personne, un produit de la première moitié du siècle ; il y avait là quelque recherche de l'imitation antique, et le tout se drapait en plis étudiés autour de l'ancienne actrice. »

Le nom de Clairon présente toujours à l'esprit une idée de majesté étudiée qui souvent prête au ridicule ; on la retrouve la même jusque dans ses écrits, jusque dans son testament.

Pendant sa retraite, elle avait formé deux élèves qui se sont fait justement remarquer : Larive et Mlle Raucour ; l'Hermione de 1750, s'exagérant son influence et sa réputation, léguait son buste et sa médaille à la nation, avec le désir que le ministre de l'Intérieur les proposât comme prix aux élèves du Conservatoire : — Nous en extrayons de ce qu'on est convenu d'appeler les *dernières volontés* ce passage qui est explicite à cet égard :

« Je n'attribue qu'à l'indulgence de ma nation l'espèce de célébrité dont j'ai joui. Je la réclame en ce moment pour qu'elle daigne accepter le don que je lui fais de mon buste en marbre, exécuté par l'aimable et savant ciseau de Lemoine, et la médaille d'or que des protecteurs et des amis respectables ont fait frapper pour moi. Le ministre qui préside aux arts, en accordant un prix à mes études, peut en faire un objet d'émulation pour d'autres. »

Cet orgueil invétéré est excusable en quelque point si l'on veut bien se rappeler par quelles adulations fut célébré le talent de l'actrice. — La plus grande fut peut-être celle du médaillon.

Le fameux Garrik, qui avait deviné l'immense talent de Clairon, fit faire un dessin, représentant l'actrice avec les attributs de la tragédie; un bras appuyé sur les œuvres des génies dont elle fut l'interprète : Corneille, Racine, Voltaire, Crébillon ;—Melpomène, à côté la couronne. Au frontispice on lisait :

J'ai prédit que Clairon illustrerait la scène,
Et mon espoir n'a point été déçu;
Elle a couronné Melpomène,
Melpomène lui rend ce qu'elle en a reçu.

Les admirateurs de Clairon instituèrent à ce propos

l'ordre du médaillon et s'honorèrent de porter, pendu à leur cou, une médaille représentant ce portrait.

La médaille, hélas ! eut un revers sanglant pour la femme.

Après une violente guerre entre un acteur et l'actrice, le premier composa le sixain suivant :

Pour la fameuse Frétillon
On a frappé, dit-on, un médaillon.
Mais à quelque prix qu'on le donne,
Fût-ce pour douze sols, fût-ce même pour un,
Il ne sera jamais aussi commun
Que le fut jadis sa personne.

Nous avons été sobre en fait d'anecdotes sur Clairon ; mais, outre que la plupart en sont connues, elles n'auraient rien ajouté à l'appréciation que doit faire le lecteur de l'actrice, d'après cette étude.

Dans son travail sur Clairon, Andrieux dit que la publication des Mémoires a renouvelé contre elle de vieilles inimitiés. — On a trouvé qu'en se donnant à elle-même trop d'éloges, elle ne louait pas assez, elle traitait même quelquefois trop sévèrement les acteurs ses contemporains, après sa retraite, et dans le temps où elle a écrit. — Et il ajoute :

« Il est assez simple que mademoiselle Clairon eût

bonne opinion de son talent : vingt ans de succès la justifient à cet égard. — Eh ! comment réussirait-on dans les arts, comment ferait-on les études, les travaux nécessaires, comment supporterait-on les dégoûts, comment vaincrait-on les obstacles si l'on n'était soutenu par l'idée flatteuse qu'on vaut quelque chose, et qu'un peu de gloire récompense vos efforts et vos peines ? — Comment l'amour-propre, l'orgueil même ne serait-il pas excusable dans une profession où l'on ne vit que d'applaudissements et d'éloges ? »

Ces paroles sont vraies et ces réflexions fort justes ; aussi n'y ajouterons-nous rien, si ce n'est que chez Clairon, la femme a nui beaucoup à l'actrice.

Ses nombreux amants la faisaient jalouser non pas seulement de ses rivales de la scène, mais des femmes du plus haut monde, et ce sont là griefs que l'on ne se pardonne pas. Mais Clairon a fait toujours preuve d'une volonté au travail qui excuse bien des fautes. — Et si on lui reproche dans ses écrits d'avoir trop mis en avant le *moi*, il est telle page de morale élevée qui rachète ces écarts de vanité.

Pour la postérité, Clairon est une grande actrice : cela suffit.

Elle mourut à Paris, le 31 janvier 1803.

DUMESNIL

1713-1803

DUMESNIL

I

« Mademoiselle Dumesnil n'était ni belle ni jolie ; sa physionomie, sa taille, son ensemble, quoique sans aucune défectuosité de la nature, n'offraient aux yeux qu'une bourgeoise sans grâce, sans élégance, et souvent au niveau de la dernière classe du peuple ; cependant sa tête était bien placée, son œil était expressif, imposant et terrible même quand elle le voulait.

» Sa voix, sans flexibilité, n'était jamais touchante ; mais elle était forte, sonore, suffisant aux grands éclats de l'emportement.

» Sa prononciation était pure, rien n'arrêtait la volubilité de son débit.

» Ses gestes étaient souvent trop forts pour une femme ; ils n'avaient ni rondeur, ni moelleux ; mais ils étaient au moins peu fréquents.

» Pleine de chaleur, de pathétique, rien ne fut jamais plus entraînant, plus touchant qu'elle dans le désordre et le désespoir d'une mère. Le sentiment de la nature la rendait presque toujours sublime. L'amour, la politique, le simple intérêt de grandeur ne trouvaient en elle qu'une intelligence médiocre ; mais jeune encore, jaouse, ambitieuse, on devait tout espérer de son émulation et de ses études[1]. »

A ce portrait peu flatté de la personne de l'actrice, aux réticences pleines de contradictions sur son talent, on reconnaît facilement le jugement d'une femme confiante dans sa beauté et une rivale qui voudrait paraître juste; c'est en effet une émule de Dumesnil qui a tracé ces lignes.

Clairon était-elle de bonne foi dans cette appréciation ? A moins de la gratifier d'un naturel mauvais ou d'une jalousie incurable, il est permis de le croire ; en effet quand elle écrivait les Mémoires où nous avons

[1] *Mémoires de Clairon*, pages 288 et suivantes.

puisé ce passage, Dumesnil retirée du théâtre, ne pouvait plus lui porter ombrage. Peut-être en trouverait-on la raison dans la nature même du talent de ces deux femmes, également grandes comédiennes, mais avec des nuances toutes différentes.

Chez la première, une vaste intelligence, un sentiment sublime de la nature, mais point de science ; chez l'autre, l'étude, la recherche continuelle des effets, l'art enfin avec toutes ses combinaisons.

Un biographe de Dumesnil l'a comparée à la Fontaine, qui, disait une femme célèbre, composait ses fables comme un poirier produit des poires ; elle serait née actrice et n'aurait rien fait pour le devenir. Cet éloge doit-il être admis sans réserve ; serait-il vrai que l'interprète de *Mérope* et de *Rodogune* n'ait eu qu'à franchir la scène pour recueillir les applaudissements et exciter l'enthousiasme du public ?

Née à Paris, en 1713, Marie-Françoise Dumesnil s'essaya d'abord sur les théâtres de Strasbourg et de Compiègne ; de là ses succès l'appelèrent à la Comédie-Française, où elle débuta sept ans après la mort d'Adrienne Lecouvreur, dans le rôle de Clytemnestre d'*Iphigénie en Aulide*. Le 6 août 1737 elle se présentait devant le public parisien, et le 8 octobre suivant, elle était reçue par acclamation dans la première société

théâtrale du monde.— Les statuts exigeaient ordinairement de plus longs essais, mais l'originalité et la grandeur du jeu de l'actrice fléchirent la rigueur des règlements et devancèrent son admission. Nous trouvons dans une comédie de Boissy, l'*Apologie du siècle*, quatre vers qui donnent une idée du succès et du retentissement de ses débuts :

Dans son brillant essai, qu'applaudit tout Paris,
Le suprême talent se développe en elle;
Et, prenant un essor dont les yeux sont surpris,
Elle ne suit personne, et promet un modèle.

Après le rôle de Clytemnestre, elle aborda celui de Phèdre qu'elle joua également à Fontainebleau et interpréta Élisabeth du comte d'Essex.

Qui aurait vu Mlle Dumesnil à la ville, n'aurait pas reconnu en elle une reine du théâtre; il ne fallait point chercher dans ses attitudes la noblesse qui sied à la tragédie, ni dans son maintien les grâces qui captivent le spectateur ; mais l'abandon, l'entraînement, le pathétique de son jeu, l'élevaient au-dessus de ses rivales et lui assignaient la première place. Froide dans certaines parties, négligeant de rendre les sentiments ordinaires, une fois que la passion l'emportait, elle était transfigurée ; sa voix prenait des éclats terribles ; ses yeux lançaient la foudre ; la rapidité, l'ardeur, le désordre

quelquefois de son débit atteignaient à la sublimité.

Ce qu'on a le plus reproché à Mlle Dumesnil, est l'inégalité de son jeu et de son récit : plus elle était élevée, plus on craignait sa chute : « Pressée d'arriver aux grandes situations, aux effets importants d'un rôle, elle en débitait souvent avec trop de rapidité les morceaux moins intéressants ; en un mot, elle paraissait *déblayer* des détails qui peut-être lui semblaient inutiles ou du moins languissants, quoiqu'ils concourussent à l'effet général. » C'était là sans doute un défaut ; mais ces brusques contrastes, quand ils ne sont point prodigués, sont un des grands effets de l'art; et combien l'actrice ne les rachetait-elle pas par son énergie, par ses traits lumineux, par ses éclairs admirables ! Sa familiarité parfois voisine de la trivialité, était sur le point d'appeler le sourire, quand, tout à coup, la terreur, la pitié, sous l'influence de son talent, envahissait tous les spectateurs.

Quel triomphe elle obtint un jour dans le rôle de Cléopâtre de la tragédie de *Rodogune !* elle venait de réciter les imprécations du cinquième acte, ce magnifique pendant de celles de *Camille* :

Règne; de crime en crime enfin te voilà roi;
Je t'ai défait d'un père et d'un frère et de moi.

Puisse le ciel tous deux vous prendre pour victimes,
Et laisser choir sur vous les peines de mes crimes!
Ne puissiez-vous trouver dedans votre union
Qu'horreur, que jalousie et que confusion!
Et, pour vous souhaiter tous les malheurs ensemble,
Puisse naître de vous un fils qui me ressemble!

A peine achevait-elle, qu'elle se sentit frappée d'un coup de poing dans le dos, et un vieux militaire, placé dans la coulisse, lui cria avec indignation :

— Va-t'en, chienne, à tous les diables!

L'apostrophe peut sembler peu polie, mais l'amour-propre de l'actrice en fut plus vivement flatté que de l'enthousiasme du public et des éloges qui lui furent jamais prodigués.

Les Fastes de la Comédie-Française, publiés en 1821, racontent un trait curieux qui prouve, avec le talent de l'actrice, la sensation qu'elle pouvait produire sur la scène, même sans le secours du costume :

« Mlle Clairon mit beaucoup d'apparat pour faire débuter son protégé Larive ; plusieurs grands personnages et beaucoup de dames s'étaient rendus au théâtre pour l'entendre dans le rôle du comte d'Essex qu'on devait répéter. Mlle Clairon avait fait la parure la plus brillante et la plus recherchée. Mlle Dumesnil se présenta en simple déshabillé, plus propre qu'élégant. On

lui fit observer combien ce négligé contrastait avec le riche costume de sa rivale; elle répliqua qu'elle n'avait pas cru devoir se parer pour faire répéter un de ses camarades. Mlle Clairon qui saisissait toutes les occasions pour essayer de jeter du ridicule sur la grande actrice qui lui ravissait le premier rang, fut la première à plaisanter et à rire du *casaquin* qui déguisait Élisabeth en bourgeoise de la rue Saint-Denis ; et l'on n'aura pas de peine à croire que cet exemple fut imité par toutes les femmes attachées au théâtre. Mlle Dumesnil commence son rôle ; bientôt on ne voit plus son habit si contraire à la majesté du costume d'une reine d'Angleterre, elle captive l'attention, on frémit, les applaudissements éclatent, et les rieurs, Mlle Clairon elle-même, ne peuvent s'empêcher de l'applaudir avec transport. »

La création d'un rôle est un événement capital dans la carrière d'un artiste ; les personnages qu'il est appelé à produire sur la scène, après des émules, donnent lieu à des comparaisons plus ou moins favorables, mais qui ne sauraient offrir une idée exacte de l'entière originalité de son talent.

En effet, soit de vue, soit de tradition, les rôles déjà interprétés laissent, soit des modèles à suivre, soit des écueils à éviter, et empêchent, en quelque sorte, la liberté d'initiative dans l'exécution. Dans une création,

au contraire, la latitude la plus vaste est donnée à l'imagination, et dans des occasions semblables, les comédiens, sachant que tout l'édifice de leur réputation est en jeu, concentrent toutes leurs forces.

Entre autres rôles, Voltaire avait confié à Mlle Dumesnil celui de Mérope, dans cette belle tragédie qui est restée son chef-d'œuvre dramatique. Parvenu au faîte de la gloire littéraire, il avait le droit de se montrer exigeant et difficile pour le choix de ses interprètes, et il usait largement de cette prérogative d'homme *arrivé*. Ce n'était pas seulement un ensemble de qualités brillantes et solides, mais la perfection même qu'il réclamait de leur part.

Aux répétitions de son œuvre, il se plaignait de la froideur de l'actrice, de la faiblesse avec laquelle elle lançait ses invectives à la face de Poliphonte :

— Mais, dit alors la tragédienne, pour atteindre aux effets que vous désirez, il faudrait avoir le diable au corps !

— Le diable au corps ! répondit Voltaire, c'est là précisément l'élément essentiel de réussite dans les arts, sans cela on ne saurait y exceller.

L'actrice, il faut le croire, parvint à acquérir cette qualité indispensable ; elle joua ce rôle avec une autorité de talent et une nouveauté de moyens qui en firent son plus beau triomphe. On raconte qu'elle y fit preuve

d'une audace que son talent seul peut faire pardonner. Dans l'ancienne interprétation de la tragédie, tous les mouvements étaient soumis à des règles ; s'en écarter, c'était exciter les murmures des enthousiastes. Un acteur eût cru déroger à la dignité tragique en marchant sur la scène autrement qu'à pas comptés. Un héros, une princesse, courir sur le théâtre : profanation ! « La surprise fut donc extrême lorsque, dans la scène fameuse où Mérope laisse échapper le secret de la naissance d'Égysthe, pour arrêter le bras du tyran prêt à le frapper, on vit Mlle Dumesnil traverser le théâtre avec rapidité pour se porter au-devant du coup mortel. L'égarement que la douleur portait dans tous ses sens, l'expression déchirante de la tendresse maternelle qui se peignait dans tous ses traits, rendaient cet emportement si naturel qu'il fut adopté sur-le-champ par les applaudissements universels du public. »

L'enthousiasme fut universel.

Pas un blâme ne vint se joindre aux éloges peut-être exagérés de la critique ; quand l'ouvrage fut livré au public, Fontenelle lança cette fine et malicieuse épigramme : — « Les représentations de *Mérope* ont fait beaucoup d'honneur à M. de Voltaire et d'impression à Mlle Dumesnil. » — D'autre part, l'auteur lui-même, en parlant de sa pièce, disait avec une modestie fort suspecte : — « Je doute qu'elle réussisse autant à la lec-

ture qu'à la représentation. Ce n'est pas moi qui ai fait la pièce, c'est Mlle Dumesnil ; que dites-vous d'une actrice qui fait pleurer trois actes de suite ? » — Clairon garda rancune à Voltaire de ce témoignage trog louangeur, dont il aurait pu se dispenser et qui faisait ombre à sa propre réputation.

Le parti de Clairon était fort et audacieux, comme son chef, et le mot d'ordre était toujours : — Dumesnil sous le boisseau ! Aussi, par son influence sur les hauts personnages et, par contre, sur les auteurs ou poëtes qui dépendaient des grands personnages, Clairon parvint souvent à faire laisser à l'écart sa rivale. Le nombre des créations de cette dernière est donc assez restreint, mais elles portent toutes le cachet du talent. Citons entre autres œuvres qui ne furent pas heureuses, *Médus*, *Édouard III, Bajazet Ier*, *les Héraclides, Chosroès*, *les Chérusques, Adélaïde de Hongrie,* et parmi celles qui réussirent davantage, *Zulime*, en 1740 ; *Sémiramis,* en 1748 ; *Clytemnestre,* dans *Oreste*, en 1750 ; *Hécube* dans *les Troyennes*, en 1754 ; *Marguerite d'Anjou,* dans *Warvick*, en 1763 ; *Starira,* dans *Olympie*, en 1764.

Les *Héraclides,* de Marmontel, furent représentés le 24 mai 1752. La tragédie tomba à plat. Aujourd'hui, quand pareil accident arrive, l'auteur s'en console en se récriant sur le mauvais goût du public et fait contre

fortune bon cœur. S'il a du talent, il se prépare une revanche ; s'il croit à la bonté de son ouvrage, il en appelle du spectateur au lecteur, avec une préface bien sentie.

Mais jamais de nos jours — que nous sachions — on ne s'est pris publiquement à un acteur, et moins encore à une actrice de cet échec si ordinaire, hélas !

Marmontel agit autrement. Écoutons-le raconter sa mésaventure qu'il lui plaît d'attribuer uniquement à cette habitude qui a fait dire à Sophie Arnould, en parlant de Dumesnil, qu'elle ne jouait pas *Iphigénie en Aulide*, mais *Iphigénie en champagne*.

« Mlle Dumesnil aimait le vin. Elle avait coutume » d'en boire un gobelet dans les entr'actes, mais assez » trempé d'eau pour ne pas l'enivrer. Malheureuse- » ment, ce jour-là, son laquais le lui versa pur à son » insu. Dans le premier acte, elle venait d'être sublime » et applaudie avec transport. Toute bouillante en- » core, elle avala ce vin et il lui porta à la tête. Dans » cet état d'*ivresse* et d'étourdissement, elle joua le » reste de son rôle ou plutôt elle le balbutia d'un air » si égaré, si hors de sens, que le pathétique en » devint risible, et l'on sait que lorsque le parterre » commence à prendre le sérieux en raillerie, rien ne » le touche plus et, en froid parodiste, il ne cherche

» qu'à s'égayer. Comme on ne savait pas dans le public
» ce qui était arrivé dans la coulisse, on ne manqua
» point d'attribuer au rôle l'extravagance de l'actrice,
» et le bruit public de Paris fut que le ton de ma
» pièce était d'une familiarité si folle et si plaisante
» qu'on en avait ri aux éclats. Quoique Mlle Dumesnil
» ne *m'aimât* point, comme elle s'attribuait au moins
» une partie de ma disgrâce, elle crut devoir faire ses
» efforts pour la réparer. On redonna, malgré moi, la
» pièce; elle fut jouée par Mlles Dumesnil et Clairon
» aussi bien qu'il était possible; le peu de monde qui
» la voyait répandait de *douces larmes;* mais la pré-
» vention contraire, une fois établie, le coup était
» porté. Elle ne se releva point; et, à la sixième re-
» présentation, je voulus qu'on l'interrompît. »

Tel est textuellement le factum; s'il prouvait quelque chose, ce serait que le public d'alors ne brillait point par son goût, s'il applaudissait une tragédie insupportable comme les *Héraclides;* il prouve encore que, comparés à leurs prédécesseurs, nos poëtes contemporains peuvent être offerts comme des exemples de modestie; les *douces larmes* de la fin surtout sont un chef-d'œuvre de sensibilité, et M. Marmontel montra beaucoup de désintéressement en retirant, à la sixième représentation, une pièce qu'il n'avait consenti qu'à

son corps défendant à donner une seconde fois. E tout cela parce que l'actrice buvait de l'eau rougie Quel parti un auteur tombé ne tire-t-il pas des moindres incidents!

De l'eau rougie! S'il faut en croire Bachaumont, Marmontel, en se rendant coupable d'une mauvaise action, aurait atténué encore la vérité. Le piquant auteur des *Mémoirés* dit crûment : « Mlle Dumesnil boit comme un cocher; son laquais, lorsqu'elle joue, est toujours dans la coulisse, la bouteille à la main, pour l'abreuver. » Voilà des échantillons de la galanterie du XVIIIe siècle.

Mlle Dumesnil ne brillait pas seulement dans le genre tragique; elle avait le sentiment de la comédie, et en rendait les nuances avec le même talent. La bonhomie qu'elle apportait dans ses relations intimes ajoutait alors aux charmes et au naturel de son jeu. « Le rôle de la gouvernante qu'elle établit, en 1747, suffirait seul à la réputation d'une autre actrice, et l'on n'oubliera jamais comment elle jouait celui de Léonide dans *Ésope à la Cour*, et surtout l'inflexion touchante de sa voix dans ce vers si simple :

J'ai loué cet habit pour paraître un peu brave.

Ses accents pénétraient le cœur et faisaient verser de

douces larmes, bien plus certainement que dans les *Héraclides*[1]. Elle eut également du succès dans Mme Vanderk, du *Philosophe sans le savoir*, et Mme de Fonrose, de *la Bergère des Alpes*.

Après trente-neuf ans de travaux continuels et d'une carrière éprouvée par toutes les misères d'une rivalité tracassière, Mlle Dumesnil se retira du théâtre. A en croire plusieurs contemporains, entre autres La Harpe, son talent, vers la fin, avait décliné considérablement.

Sémiramis n'est plus que l'ombre d'elle-même, s'écriait-il. Eh! sans doute, pas plus que le commun des mortels, les acteurs ne sont à l'abri des ravages du temps. Bien plus, les travaux, les fatigues de ce métier brisent l'homme avant l'âge. Que ne demandez-vous encore, avec le talent, la jeunesse dans la personne? Non! la tragédienne n'était pas morte pour l'art en 1763, après sa splendide création de *Marguerite d'Anjou*: le rôle de Cléfé. dans *Guillaume Tell*, joué en 1767, la fameuse représentation de *Sémiramis à la Cour*, en sont autant de preuves; cette représentation compte dans son existence. Une cabale de Clairon l'avait empêchée de paraître devant le roi dans une circonstance

[1] Lemazurier.

solennelle; Mme du Barry, qui protégeait spécialement Dumesnil, lui fournit le moyen de se dédommager de cette humiliation.

On se rappelle les vers sanglants qui souffletèrent alors la jalouse Clairon :

De la cour tu voulais en vain
Expulser, ô Clairon, ton illustre rivale :
Dumesnil paraît, et soudain
D'elle à toi l'on voit l'intervalle.
Renonce, crois-nous, au dessein
De surpasser cette héroïne;
Ton triomphe le plus certain
Est d'avoir, en débauche, égalé Messaline.

L'actrice avait vieilli, il est vrai; mais de là à mériter les reproches de la Harpe, il y a loin. Et ne serait-ce pas encore un triomphe, d'avoir arraché à ce dénigreur de gloire la pièce suivante, alors qu'elle brillait sur la scène depuis vingt-six ans? C'était après la représentation de *Warwick :*

Eh bien! de tes talents le triomphe est durable,
Et le temps n'a point effacé
Ce caractère inaltérable
Qu'en toi la nature a placé.
L'art ne t'a point prêté son secours et ses charmes;
Souvent il satisfait l'esprit,

Mais avec toi l'on pleure, avec toi l'on frémit.
Ton désordre effrayant, tes fureurs, tes alarmes
Et tes yeux répandant de douces larmes,
Ces yeux qui de ton âme expriment les combats,
L'involontaire oubli de l'art et de toi-même,
Voilà la science suprême
Que tu n'as point acquise et qu'on n'imite pas.
D'un organe imposant la noblesse orgueilleuse,
Avec précision, des gestes mesurés,
D'un débit cadencé la pompe harmonieuse,
Des silences frappants, des repos préparés,
Sans doute avec raison peuvent être admirés.
J'estime une adroite imposture,
J'en vois avec plaisir le charme harmonieux,
Et j'admets, après la nature,
L'art qui la remplace le mieux.
Mais je ne vois qu'en toi disparaître l'actrice;
Je te crois Clytemnestre et je déteste Ulysse.
Tu me fais partager ta profonde douleur,
Tu fais gémir mon âme et palpiter mon cœur.
Poursuis, et règne encor sur la scène ennoblie :
Elle assure à ton nom un éclat éternel.
Il n'est rien de sublime, il n'est rien d'immortel
Que la nature et le génie.

Sa dernière création fut, en février 1775, dans une comédie héroïque, en vers de dix syllabes, dans *Albert Ier*, d'un certain Leblanc. — A la clôture de 1776, elle se retira définitivement du théâtre.

Elle n'aurait pas attendu ce moment, si ses ressources pécuniaires lui eussent assuré une tranquillité même modeste pour ses vieux jours. — Mais, tout entière à son art, elle ne thésaurisait pas ; gratifiée d'une pension de mille livres, par Louis XV, en 1761, et d'une autre, d'égale somme, en 1773, elle quitta la scène avec les 1,500 livres, chiffre réglementaire de la retraite des comédiens. Louis XVI lui assura la même somme viagère, ce qui lui donnait, non pas la richesse, — mais une aisance en rapport avec ses goûts.

Elle eût vécu heureuse ainsi, et eût encore trouvé moyen de faire des heureux autour d'elle. Mais la Révolution supprimant une à une toutes ses pensions, — sa seule ressource — elle se vit réduite aux privations, si dures pour la vieillesse, qui appelle alors la mort comme remède suprême. — Elle put y résister pourtant, et, quand le pouvoir consulaire, succédant aux factions, se rappela les services passés, l'illustration vivante encore par le souvenir, Mlle Dumesnil put accepter et remercier ce gouvernement.

Retirée à Boulogne-sur-Mer, elle aimait à s'entonrer de personnes qui aspiraient à la scène ; elle les encourageait, leur apprenait les traditions perdues ; elle revivait en elles.

Elle mourut dans cette ville en 1803, quelque temps

après sa rivale Clairon. Elle avait près de quatre-vingt-onze ans.

Nous avons été sobres d'anecdotes personnelles sur Mlle Dumesnil ; son existence, passée loin du bruit accoutumé des femmes du théâtre, y prêtait peu, et ce n'est pas une des particularités les moins honorables pour elle. En 1800, parut un volume sous le titre : *Mémoires de Marie-Françoise Dumesnil ;* c'est plutôt une réfutation des Mémoires de Mlle Clairon, et un résumé d'excellents conseils sur l'art théâtral, qu'une autobiographie.

Ses relations avec ses camarades, à l'exception de sa trop célèbre rivale, étaient d'une bonne et franche amitié. — Aussi, lors de sa représentation de retraite, le 28 février 1777, s'empressèrent-ils tous de lui prêter leur meilleur concours. — On joua *Tancrède* et les *Fausses infidélités.* — Dugazon, le gouailleur à la ville comme à la scène, Dugazon, qui riait et se moquait de tout, montra que l'affection et la reconnaissance avaient parfois une petite place dans son cœur. Aucun rôle ne lui échéait dans ces deux pièces ; il remplit l'office du garçon de théâtre qui, à la cinquième scène des *Fausses infidélités,* venait habituellement apporter la lettre que demande Dorimène. — Il se faisait petit ; le public com-

prit la délicatesse du procédé, et paya l'acteur en applaudissements.

Inégale dans son jeu, triviale parfois dans ses gestes, souvent exagérée, Mlle Dumesnil, malgré tant de négligence, de défauts même, commandait l'admiration. C'est que, au milieu de tout cela, brillaient des éclairs; c'est que son énergique simplicité embrasait les âmes.

La nature est une grande actrice, et Dumesnil était naturelle.

Garrick ne parlait de Mlle Dumesnil qu'avec un enthousiasme respectueux.

« Comment est-il possible, disait-il, qu'un être à qui la nature semble avoir refusé tout ce qui est nécessaire aux charmes de la scène, soit si parfait et si sublime? Non, ajoutait-il, la nature a tant fait pour elle, qu'elle a méprisé tous les secours d'un art étranger; ses yeux, sans être beaux, disaient tout ce que les passions voulaient leur faire dire; une voix presque voilée, mais qui se ployait avec flexibilité à l'expression vraie des grands sentiments, et qui était toujours au diapason des passions, une diction brûlante et sans étude, des transitions sublimes, un débit rapide, des gestes éloquents sans principes, et ce cri déchirant de la nature, que l'art s'efforce en vain de vouloir imiter, et qui por-

tait dans l'âme du spectateur l'effroi, l'épouvante, la douleur et l'admiration; tant de beautés réunies, disait Garrick, m'ont frappé d'étonnement et de respect! Si cette actrice, qui est l'image d'un rare phénomène, eût voulu subordonner ses gestes et sa marche aux principes froidement compassés de la danse, elle n'eût été qu'une marionnette. — Les principes d'un art étranger auraient fait grimacer la nature; ce beau désordre qui l'embellit, et que l'art s'efforce en vain d'imiter, aurait disparu ou se serait affaibli, et le public eût été privé d'une actrice célèbre, qui lui a fait éprouver tour à tour toutes les émotions vives des sentiments et des passions : Combien ses talents ont fait verser de larmes délicieuses! combien elle était chère au public!...

DUCHESNOIS

DUCHESNOIS

I

Si jamais une vocation tragique l'emporta sur l'éducation première, ce fut bien chez l'actrice dont nous allons esquisser la vie et les travaux.

En se rappelant les années de son enfance, elle disait avoir commencé sa carrière par le rôle de Cendrillon, et ce rôle elle le jouait dans sa famille.

Un maquignon du village de Saint-Saulve, proche Valenciennes, avait à gages un domestique du nom de Rafin; celui-ci vit naître, le 5 juin 1777, une fille que

l'état religieux enregistra sous le nom de Catherine-Joséphine, que ses contemporains ont applaudie et que la postérité connaît sous le nom de Mlle Duchesnois.

Dure est l'enfance des filles du peuple! Les soins du ménage, le travail manuel prennent tout leur temps; mais quand un peu de repos leur échoit, avec quelle ardeur elles en profitent pour se livrer à leur passion. Car chacune a sa passion, ses désirs, modestes comme ses ressources. Que de jolis châteaux elles bâtissent en Espagne!

La passion de Joséphine se résumait dans l'admiration du beau langage; son bonheur était d'échapper aux entretiens peu attiques de son entourage ordinaire pour entendre les discours du curé ou les leçons du magister.

Elle eut, vers sa seizième année, l'occasion de se rendre à Paris pour voir sa sœur aînée. Son premier rêve s'accomplissait; une voix qu'elle ne pouvait maîtriser, lui criait : — On t'attend là-bas ! On t'y aimera, on t'y applaudira !

Dans une soirée qui n'a jamais dû sortir de la mémoire de Mlle Duchesnois, elle alla entendre au Théâtre-Français une tragédie, *Britannicus*. Mlle Raucourt y jouait le rôle d'Agrippine. — La petite provinciale ne perdit pas un vers, pas un mot de la pièce, à ce

point que le lendemain, on fut tout étonné de lui en entendre réciter avec feu les plus belles tirades :

— Et moi aussi, dit-elle, je serai comédienne !

Ceci se passait en 1792.

Rester à Paris, suivre les leçons de quelque maître distingué, aurait été toute son ambition. La pauvreté lui faisait un devoir, une nécessité d'attendre.

Avec quelle douleur, avec quels tressaillements de regrets elle la quitta, cette belle ville qui lui avait révélé sa vocation, qui faisait miroiter à ses yeux les fleurs et les bravos!

De là, à devenir demoiselle de compagnie à Valenciennes, la chute était lourde et pénible. Il fallut se résigner. Mais au moins ne l'empêchera-t-on pas de se livrer à ses goûts? la laissera-t-on s'adonner à ses études si chères? applaudira-t-on à ses essais tragiques ?

Le hasard la favorisa.

Pendant l'hiver de 1796, une société d'amateurs se forma à Valenciennes pour donner des représentations au bénéfice des pauvres de la ville. Prêter son concours à une œuvre de charité n'est plus être comédien, n'est plus encourir les disgrâces qui s'attachent au métier. La bienfaisance purifie tout.

Les habitants s'associent à la pensée des artistes; les

soirées se suivent, plus fructueuses, à cause de la jeune Rafin, que l'on a commencé à remarquer dans Sophie, de *Robert, chef de brigands;* dans Caroline, de *Charles et Caroline*, mais que l'on va bientôt applaudir dans un rôle plus important, dans une pièce de Voltaire — rien que cela — dans *Mahomet!* Le nom de l'interprète de Palmyre se répand dans toute la cité ; il est connu de tous, mais bien plus des pauvres à qui le talent de l'actrice a donné des vêtements et du pain.

Valenciennes revendiqua toujours l'honneur d'avoir révélé Mlle Duchesnois à la France; et, lors de sa mort, la Société des arts et des lettres de cette ville consacra son souvenir par une médaille.

II

Le succès enivre les plus modestes. Les lauriers de Valenciennes ne suffisent plus à la jeune fille; elle revient une seconde fois à Paris, non plus maintenant pour applaudir Raucourt, mais pour s'y faire applaudir elle-même.

Son premier professeur fut un assez médiocre acteur de la Comédie-Française, Florence, qui tenait une école de déclamation ; elle apprit, auprès de lui, ce que peuvent enseigner tous les maîtres du monde, qui n'ont pas eux-mêmes la flamme qui féconde; — elle apprit les traditions de la partie matérielle de l'art ; à un autre, à un poëte était donné de deviner le talent de la tragédienne et de développer ses heureuses dispositions.

Ce fut dans les leçons de l'auteur du *Mérite des Femmes* que Mlle Duchesnois puisa cette exquise sensibilité de goût qui constitue un des caractères de son talent.

Legouvé, guide sûr et fidèle, devint un ami dévoué. Son talent réunissait une grande partie des illustrations de l'époque ; là, Duchesnois se vit protégée par Mme Bonaparte, Mme de Montesson, et conquit l'amitié qui ne s'est jamais altérée du général Valence et du ministre de l'intérieur, Chaptal.

Sous de tels auspices et nourrie de constantes et sérieuses études, Mlle Duchesnois se hasarda à affronter le public; elle s'était préparée à cette tentative par des représentations intimes où souvent l'amitié l'emportait sur les conseils. — La première épreuve fut assez peu favorable.

A cette époque, il était d'usage de faire paraître les

débutants au théâtre de Versailles, avant de les admettre à se présenter devant les habitués de la Comédie-Française. A cela l'on gagnait d'éviter des disparates qui eussent choqué ceux-ci.

A sa première apparition dans *Phèdre,* Mlle Duchesnois se troubla, et il fallut toute l'indulgence des spectateurs pour qu'elle atteignît le dénoûment.

Elle obtint cependant l'ordre de ses débuts à Paris; ici le public trouva une actrice plus sûre d'elle-même, habituée déjà à la scène, elle réussit.

Ses camarades ne lui pardonnèrent pas d'abord son succès. « Modestement vêtue, elle allait tous les soirs dans les coulisses chercher quelques marques de bienveillance, un regard de protection, et, loin d'en trouver, c'était à la simplicité de ses vêtements, aux traits de son visage que s'adressait le mauvais vouloir du plus grand nombre. On a même été jusqu'à tirer la langue derrière elle, en montrant avec dédain la qualité de sa petite robe d'indienne. » L'enthousiasme constant du public mit fin à cette torture, et comme le succès impose toujours, on l'adula, elle qui précédemment ne trouvait quelquefois personne pour lui donner la main, lorsque les bravos de la salle la rappelaient.

Elle termina ses débuts le 27 brumaire an XI (1802). Après la représentation, une couronne fut jetée sur la

scène et les spectateurs exigèrent que l'acteur qui l'accompagnait la lui posât sur la tête.

Quelle soirée pour l'actrice, et quel prix elle recevait de sa persévérance ! Elle arrachait à un trop célèbre critique, à Geoffroy, qui depuis... mais Georges n'avait pas encore paru, — cet aveu auquel il a donné une forme si ravissante :

« Familiarisé par l'expérience, dit-il, avec les mouvements tragiques, aguerri par l'habitude contre les émotions théâtrales, plus prompt à saisir le ridicule qu'à sentir le pathétique, je défiais les illusions de la scène, je me croyais supérieur aux faiblesses vulgaires ; plus disposé à insulter aux larmes qu'à les partager, je m'imaginais qu'il n'appartenait qu'aux jeunes filles de pleurer les malheurs des héros amoureux ; quelquefois cependant je rougissais de cette insensibilité ; je me la reprochais comme un défaut de cœur, j'en étais même la victime ; je trouvais mon supplice dans l'ennui, car que faire à une tragédie où l'on ne peut ni rire, ni pleurer, ni dormir ! — Je dois à Mlle Duchesnois l'avantage de savoir que si je n'étais pas touché ce n'était pas ma faute ; elle m'a donne meilleure opinion de moi-même ; j'ai senti que je n'avais pas le cœur dur, mais le goût difficile ; je me suis surpris avec plaisir dans un attendrissement tout à fait nouveau pour moi ; des larmes

involontaires ont rétabli l'honneur de ma sensibilité et je suis tout fier de ma défaite. Mon avis sur Mlle Duchesnois est le même que celui de Louis XV sur Lekain : elle m'a fait pleurer, moi, qui ne pleure guère. »

On trouvera dans notre étude sur la célèbre rivale de Duchesnois, Mlle Georges, des détails de cet antagonisme qui partagea longtemps en deux camps le public du Théâtre-Français.

C'était le bon temps de la tragédie. N'ayant à juger que de froids imitateurs, que de stériles plagiaires dramatiques, les Arnault, les Legouvé, les Népomucène Lemercier, morts depuis longtemps, critiques et habitués, amants exclusifs de la littérature racinienne, se passionnaient aisément pour ou contre ses interprètes.

Ils savaient leur poëte sur le bout de l'ongle; haro sur tous ceux qui le leur gâtaient, ou ne répondait pas à leur attente !

Mlle Duchesnois, se présentant avec de grandes qualités de sensibilité et de passion, devait réussir. Contre elle se dressait la beauté antique, l'organe enchanteur de Georges : elle accepta le combat, apportant dans la lutte, sinon une supériorité de talent, du moins une constance opiniâtre et une fidélité inviolable au culte du poëte dont l'interprétation lui mérita le titre de reine sensible, d'actrice de Racine.

S'il était permis de supposer que Mlle Duchesnois vienne aujourd'hui nous demander la consécration de son talent, tel que l'admirèrent nos pères, avec toutes ses nuances, mais avec cela seulement, quel accueil lui ferions-nous ? Le succès est au moins discutable.

Mais ne cherchons pas l'impossible. Constatons, avec ses admirateurs d'alors, qu'elle se montrait démon dans *Camille,* ange dans *Arnine,* qu'elle était applaudie partout.

Le départ inattendu de Mlle Georges de la Comédie-Française fut le signal du triomphe sans conteste de Duchesnois. Ce qui n'était qu'un caprice de femme, parut un aveu de la faiblesse de l'actrice, formulé par son départ pour la Russie. — Toute concurrence disparue, Duchesnois resplendit maîtresse et reine.

Aussi, comme les adorateurs de son talent, nous allions presque dire de sa personne, embouchèrent la trompette de l'éloge ! Les écrivains du premier Empire s'en donnèrent à cœur joie. Entre tant de vers que l'admiration fit éclore, qu'on nous pardonne de citer ceux-ci :

Joséphine, si chère aux beaux-arts, à l'amour,
Le plus brillant succès partout vous environne ;
Melpomène met chaque jour
Sur votre noble front sa pompeuse couronne.

Chaque rôle de l'art vous assure le prix :
Vos regards pleins de feu, votre accent plein de charmes
Excitant les transports, faisant couler les larmes,
Entraînent tous les cœurs, frappent tous les esprits ;
C'est vous que devinait Racine
Quand il retraça *Phèdre*, de sublimes vers ;
Il jugeait cette ardeur divine
Dont vous exprimeriez ses feux et ses revers.
De vos lauriers futurs il sentait le présage,
Lorsque dans ce beau style, au théâtre si cher,
De l'ardent Théramène il dépeignit la rage,
Les fureurs de Roxane et les larmes d'Esther.
Voltaire, plein de vous, créait Arménaïde,
D'Alzire imaginait la tendresse intrépide !
Il demandait l'éclat de vos sons enchanteurs
Pour les faire passer l'une et l'autre en nos cœurs.
Oui, vous reproduirez dans votre jeu sublime
Les plus fameux talents que la scène ait unis,
Les Clairons et les Dumesnils,
Et conquérez d'avance une éternelle estime.
Ah ! consulté par vous, je fus assez heureux
Pour deviner dans le silence
Ce talent dont l'Envie, aux complots ténébreux,
Voulait arrêter l'espérance.
J'en déployai le germe, en cultivai les fruits ;
Et, quoique Melpomène accordât son suffrage
Aux tragiques tableaux que ma verve a produits,
Vous êtes mon meilleur ouvrage.

L'amitié d'un professeur pour son élève est respec-

table, même lorsqu'elle se traduit par de la poésie comme celle-là.

III

Le talent de Mlle Duchesnois se soutint toujours à la même hauteur, mais sans jamais s'élever à ce sommet de la montagne sacrée où commence le génie.

Comment eût-il pu en être autrement? Avec tous les dons précieux qu'elle avait apportés à ses débuts, avec sa physionomie si pleine d'expression, avec son timbre de voix si attendrissant, elle était certaine de frapper droit au but, d'émouvoir le spectateur, de forcer les larmes. — L'actrice adulée, toujours fêtée, ressemble à l'enfant gâté qui, se sentant aimé quand même, ne cherche pas à faire plus; il n'aurait pas plus de bonbons; l'actrice n'aurait pas plus d'applaudissements.

Une grande figure, créée par un Shakspeare, à mettre sur la scène, un type grandiose à idéaliser, voilà

ce qui a manqué à Mlle Duchesnois. C'est la faute de l'époque.

Quoi qu'il en soit, à côté du grand tragédien Talma, elle tenait fièrement et énergiquement sa place. Les rois qui composaient à Erfurth, en 1808, la cour de Napoléon, l'applaudirent et la couronnèrent reine par l'art.

Sa diction fut presque toujours accompagnée d'une espèce de hoquet qu'elle ne pouvait maîtriser, surtout dans les tirades d'une certaine longueur. — Interrogée un jour à ce propos, elle répondit : — Mon amour-propre en est le premier blessé ; ce n'est pas l'effet d'une intention d'artiste, mais d'une fâcheuse disposition de santé. Si je voulais le combattre, le sang m'étoufferait, car dans mes émotions de la scène, il me remonte jusqu'à la gorge et ne me laisse pour me soulager que le moyen dont le reproche m'est d'autant plus pénible qu'il m'est impossible de l'éviter.

La première place une fois conquise à la Comédie-Française, la sociétaire ne cessa d'apporter à la compagnie un concours des plus dévoués. Elle n'imita pas plusieurs de ses devancières ou des actrices qui lui ont succédé. Elle ne se prévalut point de sa position pour émettre des prétentions exorbitantes, et exercer cette pression tyrannique qui sépare tant de hautes intelligences.

Si l'éducation première n'avait pas été chez elle, telle qu'on la désirerait chez les grands artistes, appelés à donner la vie aux grandes œuvres, elle y suppléait par des études sérieuses et un vif sentiment de l'art.

Travailleuse infatigable, nous ne voulons pas donner tous les rôles qu'elle a créés et interprétés. Citons dans l'ancien répertoire :

Phèdre;
Clytemnestre;
Hermione;
Andromaque;
Ariane;
Euryphile;
Zuléma;
Mérope;
Esther;
Camille;
Athalie;
Adélaïde Duguesclin;

Dans les pièces de poëtes dramatiques de second ordre, et d'auteurs contemporains :

Hécube, dans *Polyxène*, par Aignan;
Clytemnestre, de Lemercier;
Mlle d'Entraigues, *Mort de Henri IV;*
Lanassa, *Veuve du Malabar;*
Duchesse d'Irbon, *Comte d'Essex;*
Gertrude, *Hamlet,* de Ducis;

Andromaque, dans *Hector de Luce* de Lancival,
cette tragédie à coups de sabre;
Jeanne-d'Arc, de Davrigny;
Blanche d'Aquitaine, de Bis;
Clytemnestre, de Soumet;
Attilia, de *Régulus*, de Lucien Arnauld.

Une de ses gloires fut encore *Marie Stuart*, de Lebrun. La reine d'Écosse semblait être sortie de sa tombe, et la passion irrésistible dont elle fit preuve dans ce rôle entraînait les spectateurs.

En un mot, elle mêla son nom à toutes les œuvres marquantes du Théâtre-Français sous le premier Empire.

Doit-on s'étonner, après cela, que la réapparition de Mlle Georges lui ait causé quelque ombrage, et faut-il lui imputer à crime d'avoir repoussé avec quelque aigreur ce voisinage terrible de son ancienne rivale? Le talent chez l'artiste est comme la coquetterie chez les femmes: il n'aime pas toujours la comparaison, et pour garder un sceptre acquis par le travail, la susceptibilité met en jeu toutes les batteries de la rivalité.

Ces querelles de coulisses, qui occupent tous les contemporains, excitent à peine le sourire des générations qui leur succèdent, à moins que, comme pour les débuts de Mlle Duchesnois et de Mlle Georges, elles ne fassent date dans l'histoire du théâtre.

IV

La tragédie était l'élément de Mlle Duchesnois. Elle resta complétement à l'écart dans le mouvement novateur qui se produisit pourtant de son époque. Sa part est encore assez belle. Dans plusieurs rôles, dans *Ariane* surtout, elle parvenait à des effets que Clairon elle-même n'a pas atteints.

Lorsque, dans l'interprétation de ce personnage, elle apprend que Phèdre, sa sœur, vient d'être enlevée par Thésée, il y avait dans sa douleur, dans sa surprise, dans le regard atone qu'elle promenait sur les spectateurs, dans la façon dont elle prononçait ce seul mot : *Je tremble,* il y avait un tel talent, disons plus, un tel éclair de génie, que la foule frissonnait, et qu'un jour, le tragédien Lafont, qui tenait à ses côtés le rôle de Pirithoüs, s'écria en se rapprochant :

— Ah ! mon amie, c'est sublime !

Duchesnois est une figure à remarquer dans la galerie

des comédiennes célèbres. La chronique scandaleuse s'est tue sur son compte ; elle n'a pas excité de ces enthousiasmes effrénés dans lesquels la femme entre d'habitude pour la moitié ; elle s'est contentée de tenir avec éclat une des premières places à la Comédie-Française et de vivre tranquillement. Les seules intrigues auxquelles elle se soit mêlée, nous les avons racontées. Comment en eût-il été autrement ? Il s'agissait pour elle d'une question de vie ou de mort ; l'être le plus insouciant y regarde alors à deux fois.

Le peu de régularité de ses traits disparaissait devant l'ensemble de sa physionomie douce, respirant toutes les qualités de son âme. D'une rare générosité, elle ne bornait pas aux membres de sa famille l'action de ses bienfaits.

Pendant cette époque, qui a pris dans notre histoire le nom de *Terreur blanche*, les hommes de tous les partis éprouvèrent les effets de son humanité. Il suffisait d'être malheureux pour que les portes de sa maison fussent toutes grandes ouvertes. Elle retira chez elle la mère de Lavalette, et si l'infortuné Labédoyère y eût consenti, il eût trouvé chez elle un asile sûr et inviolable.

La tragédie ne lançait plus que des éclairs fugitifs ; le drame menaçait de forcer l'entrée du Théâtre-

Français; l'invasion de l'ennemi dans le dernier boulevard de la pureté classique, l'abandon de l'ancien répertoire, ne furent pas sans influence sur la santé de Talma. Lui mort, les grands rôles tragiques, rendus avec talent peut-être, mais manquant de cette interprétation qui naît du feu sacré, c'était autant de coups qui devaient rejaillir sur l'existence théâtrale de Duchesnois. Elle comprit le discrédit dans lequel tombaient momentanément les chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine; elle sentit la lourdeur de la tâche et ne se sentit pas de force à la supporter à elle seule.

Il fallut se retirer.

Les dernières années de la Restauration ne la virent plus que rarement, dans des occasions solennelles, ou lorsque des camarades dans l'infortune sollicitaient son concours pour des représentations à leur bénéfice.

Elle quitta définitivement la scène au commencement de 1830, et fit ses adieux au public le 24 janvier, dans son grand triomphe et son plus radieux succès, dans le rôle de Phèdre.

A la vigueur de son talent, aux beautés dont resplendissait son jeu, on n'aurait pas dit une femme accablée par les chagrins, et minée déjà par la maladie qui devait la conduire à la tombe.

Son existence ne fut plus qu'une longue souffrance.

Telle était la force des douleurs qu'elle endurait, qu'on l'entendit plusieurs fois s'écrier : *Qui donc a pu inventer cette maladie-là?* Comprenant qu'il ne lui restait rien, pas même l'allégement de ses maux, à attendre de la science humaine, elle demanda de la consolation à Dieu, et, le 7 janvier 1835, l'eminent archevêque de Paris, Mgr de Quélen, vint lui-même lni apporter les dernières consolations de la religion.

Ce fut un spectacle consolant et satisfaisant pour les amis de la tolérance, que de voir le premier prélat de la France venir s'asseoir au chevet de la femme de théâtre, et adoucir la terrible horreur de ses derniers moments.

Ses souffrances eurent enfin un terme. Le 8 janvier 1835, elle expira.

Enterrée au cimetière du Père-Lachaise, non loin de la tombe de Talma, un monument élevé par ses admirateurs et ses amis, consacre sa mémoire.

Le discours prononcé par Lafon partait du cœur ; « Chacun de nous aujourd'hui se rappelle toute la gloire de Mlle Duchesnois. Les pleurs des malheureux qu'elle a soulagés, les regrets des proscrits qu'elle a protégés, servis et secourus, attesteront ses nobles bienfaits. Elle vivra à jamais, ainsi que Talma, près de qui elle va reposer, dans le souvenir de tous ceux qui l'ont connue, applaudie et admirée. On redira tout ce que la nature

libérale lui avait prodigué de talent, et, pour en rehausser l'éclat, on redira tout le bien qu'elle a fait ; l'accent de la reconnaissance en trahira le secret. »

Le jour même de ses obsèques, le 10 janvier 1835, le *Journal des Débats* insérait l'article suivant, curieux à plus d'un titre :

« Malgré le mauvais temps, un concours nombreux de monde affluait de bonne heure à la demeure de Mlle Duchesnois. Chacun s'était empressé de venir rendre un dernier hommage à celle qui fut non-seulement une grande tragédienne, mais une femme excellente et distinguée. Le convoi s'est mis en marche à midi pour se rendre à l'église de Notre-Dame-de-Lorette. Un riche corbillard portait le cercueil sur lequel était placée une couronne de lauriers ornée de bandelettes rouges.

» Les coins du poêle étaient portés par MM. Martin (du Nord), député ; le colonel de Bricqueville, député ; le général comte de Fernig ; le général Merlin, député ; Bis, auteur dramatique; et Samson de la Comédie-Française. — La plus grande partie de MM. les Comédiens français assistait à cette cérémonie ; c'était un devoir impérieux pour eux d'y être tous. On a surtout remarqué, avec un pénible étonnement l'absence, à l'église, des actrices du théâtre où Mlle Duchesnois a si longtemps soutenu la splendeur de la scène nationale. S'il

était permis de distraire la gravité de sa pensée en présence d'un si triste événement, on aurait droit de formuler un blâme contre les membres du Théâtre-Français qui ont cru pouvoir se dispenser de rendre un dernier hommage à notre dernière tragédienne. »

Talma et Duchesnois descendus dans la tombe, on aurait pu croire à l'extinction de la tragédie en France. Elle devait renaître de ses cendres, avec Rachel, quelques années plus tard.

GEORGES WEIMER

GEORGES WEIMER

I

Le talent naît souvent ou du moins s'accroît de la rivalité; — ceci est vrai non-seulement pour la carrière militaire où elle donne lieu aux actions d'éclat, — pour la vie industrielle qui lui doit ses grandes fortunes; mais encore pour les arts et le théâtre.

D'où vient cette atonie qui plane aujourd'hui sur la littérature dramatique et son interprétation? — C'est que chacun a sa position assise, chacun son genre, son lot; on connaît les articles que tient chacun et son tarif.

Tel auteur excelle dans les scènes d'intérieur; — tel

autre dans le déploiement habile de trois cents comparses ; — celui-ci sait filer des scènes, tandis que celui-là sait faire des mots. — Ces messieurs possèdent un code dont ils observent les différents articles, et, par une sorte de traité tacite, ils respectent les limites qui servent de ligne de démarcation à leur imagination ou à leur savoir-faire.

Et, parmi les acteurs, quelle est cette sorte de concurrence qui perce à travers chaque mot, chaque appréciation de leur part ? — Elle n'est qu'apparente et constitue un antagonisme, non de talent, mais de personne. — Il est reçu que l'on doit se dénigrer mutuellement !

Pour notre part, nous n'avons pas encore rencontré de comédien qui accorde à un camarade — fût-il de lit — un mérite réel, entier et soutenu. — On concède volontiers un tic, des gestes, une pose propres, parfois une prononciation juste, mais un rôle étudié et créé convenablement en entier, jamais !

Les exemples sont donc rares, à notre époque, de comédiens — seuls vraiment dignes de ce nom — qui, loin de redouter la lutte, la désirent, l'appellent, la provoquent ! — Les applaudissements, aux yeux de ceux-ci, n'ont de mérite qu'autant qu'ils sont chèrement achetés. — Et, selon nous, c'est un des grands titres de

Mlle Georges d'avoir eu, dans le cours de son existence théâtrale, à jouer sa position, sa fortune contre une rivale et d'avoir toujours et vaillamment tenu la partie.

C'est par un duel avec Duchesnois qu'a débuté Mlle Georges; — c'est par un duel avec Rachel qu'elle a terminé victorieusement sa carrière de succès et de triomphes.

Aujourd'hui, qu'elle se repose — dans le calme et le bonheur de la famille — des luttes et des combats d'autrefois, la grande actrice doit trouver bien mesquines ces courses pour l'amusement du public où chacun a son rôle, chacun ses effets; où les acteurs ressemblent à autant d'enfants auxquels, pour une distribution de prix, le maître aurait donné quelques lignes à apprendre et à réciter. — Mais au théâtre, les spectateurs ont moins d'indulgence que les parents endimanchés pour applaudir leur progéniture. — On siffle, et les recettes baissent. — Que fait le théâtre? — Il change d'interprètes; — au lieu d'hommes, il fait venir des chevaux, des singes et des éléphants savants; — au lieu de scènes de bonne comédie, il commande à ses fournisseurs des parades de foire; — au lieu de femmes à l'instinct théâtral et nourries d'études, il engage des danseuses, pour ne pas dire pis!

Aujourd'hui qu'elle voit tout cela, Mlle Georges doit bien sourire dans la grandeur et la majesté de ses souvenirs !

II

Marguerite George Weimer est née à Bayeux en 1786. — D'aucuns la font naître à Amiens. — Que dans les siècles à venir ces deux villes se disputent l'honneur d'avoir donné le jour à la grande actrice, comme les sept cités grecques à Homère, c'est l'affaire des registres de l'état civil et religieux. — Mais ce qui est hors de doute, c'est qu'on trouverait encore à Amiens de bons bourgeois qui se rappellent avoir jeté des dragées à la petite Mimi, — ainsi nommaient-ils la future interprète de *Lucrèce Borgia* — dans le théâtre de leur ville, alors qu'elle venait, avec ses mines les plus gracieuses, les régaler du spectacle des *Deux Chasseurs*, de *la Laitière* et de *Paul et Virginie*.

Georges Weimer, son père, tenait les rênes de la direction et le bâton de chef d'orchestre, — et sa mère

les emplois de soubrette. — Leur fille pouvait-elle suivre une autre voie que celle du théâtre ? — Assurément non. — Au reste, on remarqua dans son talent la même précocité que dans sa personne, bien que d'habitude la *bête* se développe au détriment de l'intelligence. — Mais Mlle Georges a habitué trois générations à bien d'autres surprises.

Dans une tournée que fit Mlle Raucourt dans la Picardie, elle donna quelques représentations au théâtre d'Amiens. — Georges, à peine âgée de quinze ans, joua devant elle le rôle d'Élise dans *Didon.* — Raucourt émerveillée, embrassa la jeune actrice, et, usant de la faculté qu'elle tenait du ministre de choisir dans ses excursions une jeune personne en état de recevoir ses leçons, elle emmena Marguerite à Paris. — Toute la famille suivit celle qu'attendait une destinée princière et triomphante.

Assez peu encline au travail, — petit défaut qu'elle a grandement fait oublier depuis, — Georges eût souvent préféré le doux *far niente* à l'étude de la déclamation et aux leçons de son professeur. — Aussi Raucourt, qui voyait revivre en elle son étoile et sa réputation, se répandait-elle en récriminations contre cette sorte d'apathie.

— La paresseuse, disait-elle, au lieu de se préparer

à habiter un bel appartement, elle s'amuse à rester sur son grabat.

Quoi qu'il en soit, l'heure des débuts sonna, et à cette époque fatiguée des tempêtes de la Révolution et où l'on cherchait à se retremper dans les luttes pacifiques de l'esprit, un début — même ordinaire — était un événement. — Combien ne devait-il pas exciter l'opinion alors qu'il s'agissait d'une personne, élève de la Reine tragique du moment et que précédait une réputation de splendide beauté.

Un nouvel attrait — dont certains attendaient le scandale — venait encore se joindre à ceux-là et accroître l'émotion de l'attente :—Duchesnois avait paru quelques jours auparavant sur la scène et conquis les suffrages des plus difficiles amateurs de la tragédie.

A qui restera la victoire ?

Deux camps se formèrent, et, du parterre aux frises de la salle, la Comédie-Française regorgeait de spectateurs. — Qui va-t-on voir ? — Sera-ce Mlle Raucourt à dix-huit ans ? — Une fidèle copie d'un aussi beau modèle serait certainement applaudie, mais on espère davantage.

Georges paraît : — on la salue avec transport, — elle excite un enthousiasme universel.

« Sa figure réunit aux grâces françaises la régularité

et la noblesse des formes grecques. — Sa taille est celle de la sœur d'Apollon lorsqu'elle s'avance vers l'Eurotas, environnée de ses nymphes, et que sa tête s'élève au-dessus d'elles ; — toute sa personne est faite pour offrir un modèle au pinceau de Guérin. — Dans ce beau corps, il y a une âme impatiente de s'épancher ; — ce n'est pas une statue de marbre de Paros, c'est la *Galathée* de Pygmalion, pleine de chaleur et de vie et en quelque sorte oppressée par la foule des sentiments nouveaux qui s'élèvent de son sein. »

Cependant le public est revenu de sa première surprise ; — il a applaudi à la femme, il laisse parler l'actrice. — On remarque d'abord de l'embarras, de l'indécision dans la voix, mais bientôt la timidité se dissipe, la diction devient plus animée, la tragédienne est maîtresse d'elle-même. — On écoute et on applaudit !

Pourtant à ce vers :

« Vous le savez, et Calchas mille fois vous l'a dit. »

substituant au ton de la tradition une inflexion plus vraie et plus appropriée, elle est interrompue par des murmures ; sans se troubler, elle recommence jusqu'à trois fois, et ne parvient à désarmer le public qu'en lui adressant un de ces regards touchants qui rompent la

glace. — Elle est rappelée et acclamée à la fin de cette représentation qui eut lieu le 27 novembre 1802.

La victoire est-elle complète ? — Non.

Les admirateurs quand même de Duchesnois, ne pouvant refuser à sa jeune rivale ni la beauté, ni le talent, lui reprochent de n'être qu'une copie servile de Mlle Raucourt et, lors du premier début, avaient-ils raison. — Lorsque l'élève n'a rien pu demander à l'expérience, il est impossible en effet qu'il ne soit pas le reflet de son maître et que certaines imperfections de l'un ne déteignent sur l'autre.

L'intelligence de Mlle Georges imposa bientôt silence à ses détracteurs. Elle parut, pour ses seconds débuts, dans un personnage presque entièrement étranger au répertoire de son professeur, dans Aménaïde. — Force fut alors de reconnaître que les gestes et les intentions de la débutante étaient bien réellement siens. Elle joua ce rôle avec toute la fougue du talent et de la passion.

Raucourt possédait la dignité, la grandeur ; mais la vive sensibilité, l'émotion du cœur, l'abandon de l'âme lui étaient inconnus. — Mlle George fit preuve de toutes ces qualités et devint *elle-même*, ce qui est son plus grand éloge.

Que pouvaient faire les partisans des deux rivales tragiques ?

Continuer des escarmouches c'eût été s'exposer, les uns les autres, à des alternatives de succès et de rèvers qui, en fin de compte, auraient abouti à un résultat négatif, les deux tragédiennes possédant chacune des qualités propres.

Un armistice fut conclu ; — toutes deux furent reçues sociétaires et l'on régla à l'amiable les droits respectifs de l'une et de l'autre.

« Mlle Duchesnois excellait dans l'emploi des grandes princesses, Mlle Georges adopta de préférence celui des reines et rassembla tout ce que l'art et la nature lui donnèrent de ressources pour se montrer avec avantage sur le trône de Sémiramis. »

Mais la réconciliation, — si tant est qu'elle exista,— ne fut qu'apparente. L'antagonisme subsista et nous en verrons la preuve dans la suite de cette étude.

III

Le premier rôle que jouèrent en concurrence les deux émules fut celui de Didon. — Mlle Georges était l'expression personnifiée de la véritable reine de Car-

thage avec toute sa pompe et toute sa grandeur, tandis que Mlle Duchesnois offrait aux applaudissements du public la femme travaillée par toutes les violences de l'amour. — L'élévation de la taille, la noblesse du débit, la splendeur de sa personne, faisaient de la première l'idéal de la puissance et de la majesté ; — chez la seconde, l'amante, la femme apparaissait davantage.

Fait curieux ! La jeunesse se déclara pour Mlle Georges et les personnes plus graves pour Mlle Duchesnois.

La réputation de l'actrice dont nous esquissons la vie s'augmentait tous les jours : « Elle continua d'être l'honneur et l'ornement de la tragédie, — lit-on dans la *Galerie des artistes dramatiques.* — Elle vécut dans l'intimité d'Agamemnon, roi des rois, et même, assure-t-on, dans celle d'un autre roi des rois, plus puissant que l'autre, qui aimait à déposer quelquefois sa gloire aux pieds de la beauté. — Mlle Georges régna sous l'Empire : elle fut souveraine, impératrice. »

Elle ne garda pas toujours — bien volontairement — ce sceptre que tant d'autres jalousaient.

Le 12 mai 1808, un petit journal écrivait ceci :

« La seconde représentation de l'*Artaxerce* de Delrieu vient d'éprouver un assez grave échec. — Mlle Georges, qui a joué le rôle de Mandane, est partie hier secrètement de la capitale et se rend, dit-on, en Russie. — Par

une complaisance des plus louables, Mlle Bourgoin a lu le rôle qu'elle promet de savoir par cœur à la troisième soirée. — On remarque que cette fugue coïncide avec la subite disparition du danseur Duprat, et nécessairement on jase. »

On jasa tellement que la malveillance alla jusqu'à donner des détails circonstanciés sur la fuite de l'actrice et du sauteur. — Celui-ci, disait-on, était parti sous les habits de femme pendant que la tragédienne l'accompagnait déguisée en homme.

Ce ne sont point là nos affaires ; — il se trouve toujours, portée au compte de toute femme qui a conquis une place sur les planches, une foule de chroniques scandaleuses dont nous nous garderons bien de détacher les traits qui prêtent au scandale de la biographie.

Ce qui pour l'art est vrai, c'est que la Russie, vaincue par les armes du César moderne, voulait prendre une revanche de ses défaites successives en enlevant à la France l'illustre tragédienne, et celle-ci, fatiguée des ennuis d'une rivalité que le public se plaisait à aviver, accepta les offres de l'ambassadeur du czar.

Pendant trois ans elle fit les délices de Saint-Pétersbourg ; — les journaux du Nord la célébraient à l'envi, et l'enthousiasme produit par ses talents et sa beauté la fit rechercher ; — la fortune et la célébrité s'atta-

chèrent aux pas de notre Clytemnestre, et tout ce que la Russie possédait d'illustrations, — jusqu'aux princes de la famille impériale, briguait l'honneur d'être reçu par elle.

Mlle Georges était trop patriote pour prêter indéfiniment le concours de son vaste talent à une nation ennemie. — D'ailleurs le territoire russe est envahi par la grande armée qui bientôt, hélas! bat en retraite, et si l'artiste persiste à rester à Pétersbourg, il lui faudra se mêler aux acclamations qui accompagnent la déroute de nos soldats. — Elle fuit donc ce pays qui a servi de tombeau à tant d'enfants de la France et va jusqu'à Stockholm où l'accueillent Bernadotte et le roi Charles XIII. — Elle y séjourne jusqu'au mois d'août 1813.

L'empereur, après une victoire éclatante sur les alliés, a conclu un armistice, et, tenant pour quelque temps sa cour à Dresde, il y appelle les sociétaires de sa Comédie-Française pour jouer devant un parterre de rois, devant *les chambellans de l'Aigle*, comme Georges appelait ces hôtes parmi lesquels on comptait l'empereur d'Autriche, un roi, un prince royal, deux impératrices, vingt princes et nombre de ducs souverains.

Georges fait partie de la troupe; — parmi tant de têtes couronées, elle est reine aussi et partage le sceptre de la scène avec Talma.

Au mois de novembre, la société regagna Paris et un décret avait prononcé la réintégration de Mlle Georges dans tous ses droits.

IV

Quelle fut l'influence du séjour dans les régions hyperboréennes sur l'actrice et la femme ?

Si les années et le climat n'avaient pas eu de prise sur sa beauté, « son talent avait souffert de l'espèce d'inaction où il était resté dans la capitale de toutes les Russies; mais les efforts qu'elle fit pour réparer le temps perdu, en se livrant à de nouvelles études, lui rendirent bientôt tou son éclat, et les progrès qui les couronnèrent devinrent plus frappants de jour en jour. — Son débit fut plus ferme, sa diction plus variée, ses intentions plus justes, son jeu plus retenu, sa démarche plus noble, sa chaleur mieux soutenue, et on l'applaudit avec transport dans le rôle de *Mérope* qu'elle avait joué en arrivant de Saint-Pétersbourg, sans y obtenir un brillant

succès et qu'elle rejouait peu de mois après, et on l'applaudit, disons-nous, avec transport en lui entendant dire d'une manière vraiment supérieure ces deux vers :

> Tu peux, si tu le veux, m'accuser d'imposture;
> Ce n'est point aux tyrans à sentir la nature [1]. »

Elle reprend ensuite avec un égal bonheur les grands rôles du répertoire : Emilie dans *Cinna*, Jocaste d'*Œdipe*, Clytemnestre, Mérope et un de ses plus grands succès, Idamé de l'*Orphelin de la Chine*.

Mais si, à l'époque de la Restauration, bien des Français se montrèrent plus royalistes que le roi, Georges manifesta trop ouvertement ses sympathies pour l'empereur déchu. — On lui en tint rancune, et, comme pour sévir avec quelque apparence de justice, tout est bon, on saisit le premier prétexte pour lui faire expier son attachement à la cause impériale.

En 1816, l'actrice, voulant recueillir en province le fruit de ses travaux, demande et obtient un congé de deux mois. — Tombée malade à Toulouse, elle sollicite une prolongation. — Ne recevant pas de réponse, elle attend sa guérison et reste absente de Paris cinquante jours après l'expiration du congé.

[1] *Fastes de la Comédie-Française.*

On regarda ce retard comme une désobéissance, quoiqu'il ne fût que le fait d'une nécessité reconnue, d'un état de souffrance constaté par les gens de l'art. — Une décision du 14 décembre priva Mlle Georges de sa part de recettes pendant ces cinquante jours et supprima sa gratification subventionnelle. — Affectée déjà du refus que la Comédie-Française avait fait d'admettre sa sœur en qualité de pensionnaire, l'actrice donna sa démission, et, le 6 mai 1817, parut une déclaration du duc de Duras qui l'acceptait.

En dehors des humiliations de tels procédés, mademoiselle Georges éprouvait là une perte matérielle fort importante, puisque sa retraite lui faisait perdre une retenue de fonds s'élevant à plus de douze mille francs. — Mais une excursion en province et en Angleterre répara ce dommage.

Pendant son absence, un second Théâtre-Français s'était fondé; — des offres brillantes y appelèrent Georges, mais on invoqua, pour l'empêcher d'y paraître, un article des règlements portant : « que tout acteur qui a été attaché à la Comédie-Française ne pourra plus jouer sur les théâtres de Paris. » — Prétention absurde dont le temps a fait pleine justice.

Tout paraît enfin s'apaiser et elle reçoit des propositions de réintégration, mais l'actrice était trop

froissée et n'y répond que par ses débuts à l'Odéon.

Nous avons retrouvé une lettre dans laquelle l'actrice — avec la plus parfaite convenance et une modération des plus louables — explique à ses camarades les motifs qui l'ont déterminée à se séparer d'eux.

En voici le texte :

« Messieurs et chers Camarades,

» Les démarches amicales et pressantes que vous
» avez si loyalement faites pour me rappeler parmi
» vous, m'ont vivement pénétrée, vous n'en doutez
» pas, de la plus juste, de la plus vive reconnaissance.
» L'intérêt dont vous m'avez honorée, dans cette circon-
» stance si chère à mon cœur, a dû en effacer des sou-
» venirs bien douloureux.

» Réintégrée dans mes anciens droits de sociétaire,
» je ne m'occupais dans le silence et la solitude que du
» soin de reparaître devant le public, lorsque j'appris
» que des journaux, interprètes des sentiments de
» Mlle Duchesnois, annonçaient depuis quelques jours
» que, si je rentrais parmi vous, elle était détermi-
» née à demander sa retraite. Surprise d'un tel ma-
» nifeste et ne pouvant y croire, je me décidai sponta-
» nément à me présenter chez elle pour lui demander

» une explication franche et amicale, mais j'eus la dou-
» leur d'échouer dans ma démarche : je ne fus point
» reçue. Tout ce que j'ai su, c'est que son intention était
» de ne point me voir, que je pouvais lui écrire et
» qu'elle communiquerait ma lettre à ses conseils. Je
» vous avouerai, Messieurs et chers Camarades, que ce
» ton d'hostilité dramatique, joint aux injures et aux
» personnalités dont ne cessent de m'accabler pério-
» diquement certains journaux, me présage des tra-
» casseries que je dois m'épargner. Puisque Mlle Du-
» chesnois veut vous quitter si je rentre dans la
» société, vous sentez combien ma position serait fausse
» et pénible. Quoique ma rentrée ne nuise en rien à ses
» droits acquis et mérités; quoique, pour ne donner
» lieu à aucune observation, à aucune difficulté, j'aie
» volontairement renoncé à ceux qui m'étaient reconnus
» par votre arrêté sanctionné par l'autorité, je n'en se-
» rais pas moins en butte à des déclamations perfides
» et calomnieuses et je passerais dans le trouble et le
» chagrin un temps nécessaire à mon repos et à mes
» études. Songez d'ailleurs, Messieurs et chers Cama-
» rades, que la perte que vous feriez serait irréparable
» et que tous mes efforts et mes faibles talents ne dé-
» dommageraient jamais ni vous, ni le public de la re-
» traite d'une actrice aussi célèbre.

» D'après ces considérations, souffrez, Messieurs et » chers Camarades, que je sacrifie à vos intérêts et à ma » tranquillité le bonheur de rentrer dans votre société : » Qu'il me soit permis d'aller à l'Odéon où je serais déjà » depuis longtemps sans les obstacles que vous y avez » mis dans un but aussi avantageux qu'honorable pour » moi.

» Recevez, Messieurs et chers Camarades, l'assurance » de mon dévouement et l'expression de ma reconnais- » sance.

« Georges Weimer. »

Georges attira la foule à l'Odéon, ce qui n'était pas un mince mérite ; car alors, comme aujourd'hui, sauf de rares exceptions, ce théâtre formait une sorte de désert dans le décor de la vie parisienne.

Dans les commencements de son entrée à la salle d'outre-Seine, l'époque étant encore à la tragédie, Corneille, Racine et Voltaire eurent en elle une vaillante interprète. — Médée, Athalie, Roxane, Mérope furent successivement applaudies dans la grande actrice. — Puis vinrent des créations : la Pythonisse dans la tragédie de *Saül,* de Soumet ; Salomé dans les *Machabées,* de Guiraud.

Sans contester le mérite de ces œuvres, disons que

Mlle Georges entra pour la plus grande part dans le succès qu'elles obtinrent. — Le rôle de Jeanne d'Arc, de Soumet, ajouta encore à sa réputation.

Là, du moins, elle était secondée par de vaillants artistes : Ligier, Joanny, Provost, marchaient à sa suite. — Après *Jane Shoor* (de Leadière) et *le comte Julien*, elle retourne en province, puis à Amsterdam où l'appellent de brillantes propositions; — puis encore elle forme une troupe volante avec Harel, le Napoléon des directeurs qui, après bien des Austerlitz et des Wagram, eût enfin son Waterloo.

Passé maître en fait de réclame, Harel mit en œuvre toutes les ressources de circonstance pour aider à la réussite de l'entreprise; il employait même des moyens que l'on regrette de rappeler lorsqu'il s'agit d'une actrice aussi éminente que sa pensionnaire.

Comme les saltimbanques de bas étage, il embouchait les trompettes de l'annonce lorsque sa troupe arrivait dans quelque village de distinction. — Quand les grands fantoccini tambourinaient leur dernier jeu, la pancarte portait, pour les petits jours :

« **Mlle GEORGES jouera avec tous ses diamants fins.** »

Et pour les grands, on ajoutait :

« MADEMOISELLE GEORGES N'A RIEN DE FAUX! »

Triste exemple de la nécessité où les entrepreneurs de spectacle entraînent quelquefois l'art. — Et pourtant, pour un public intelligent, tant était grande la réputation de l'actrice, il eût suffi d'afficher :

Mlle Georges jouera tel rôle,

pour que la foule accourût au rendez-vous.

Cependant sur ces entrefaites, Harel avait obtenu la direction du théâtre de l'Odéon. Le 2 septembre 1829, Georges ouvrit avec lui par le rôle de Marie de Médicis, dans les *États de Blois*, d'Arnault fils. — Grand succès surpassé encore par ceux de *Christine à Fontainebleau*, d'Alexandre Dumas; d'Agrippine, de la *Fête de Néron*, — que l'Odéon nous a servie dernièrement avec mademoiselle Karoly, — de *Jeanne la Folle*, de Fontan, où, conseillée par Frédéric-Lemaître et au grand scandale des critiques, elle parut en reine déguenillée et où son entrée en scène soulevait des tonnerres d'applaudissements.

« Dans la *Maréchale d'Ancre*, tragédie en cinq actes et en prose, de M. Alf. de Vigny, jouée pour la première fois le 23 juin 1851, — dit Jules Janin, — mademoiselle Georges a compris parfaitement tout son rôle, rires et larmes, joie ou douleurs, ironie et colère,

amour maternel et passions combattues ; et, comme ce rôle tout simple, écrit en prose, sans aucun ornement oratoire, sortait des habitudes ordinaires de son talent, il y avait autant d'étonnement que d'admiration dans le succès qu'elle a obtenu. »

C'est ainsi qu'elle mêlait au répertoire ancien les pièces modernes que notre génération aimait tant à applaudir.

V

De l'Odéon, Harel passa au théâtre de la Porte-Saint-Martin, et avec lui Georges, qui pour le directeur était plus qu'une actrice gagée.

Du 3 décembre 1831 jusqu'au 26 mai 1840, époque à laquelle l'entreprise fit faillite, l'actrice se prodigua et le succès la suivit toujours, malgré la faiblesse de la plupart des œuvres qu'elle était appelée à interpréter.

La révolution littéraire qui se produisait à cette époque comptait Harel parmi ses plus dévoués et ses plus bruyants défenseurs. — Si sa vaste intelligence lui fit ouvrir les portes de son théâtre aux chefs-d'œuvre du

romantisme, il accepta — dans sa haine contre les sentiers battus — nombre de pièces aux allures excentriques, mais reflets éteints des maîtres du genre et dans lesquelles manquait le style, cette clef d'or, dit E. Plouvier, qui ouvre aux œuvres littéraires les portes du temple de l'avenir. — Heureusement pour lui, Georges était là pour le soutenir et réparer ses écarts.

Nous venons de le dire, l'actrice se prodiguait; — toujours à son poste et au premier rang, elle bravait la critique et courait au-devant du danger. — Il suffit de relater une partie de ses créations pour se demander comment une femme a pu suffire à tant de rôles dont chacun, de sa part, faisait l'objet d'études consciencieuses et approfondies.

Citons :

La Tour de Nesle,
Périnet Leclerc,
Lucrèce Borgia,
La Chambre ardente,
Marie Tudor,
La Famille Moronval,
Les Malcontents,
Le Manoir de Montlouvier,
La Guerre des Servantes,
Jeanne de Naples,
Isabeau de Bavière,

La Marquise de Brinvilliers,
Les Sept Enfants de Lara,
La Vénitienne,
L'Impératrice et la Juive,
La Nonne Sanglante.

En parlant de ces travaux multipliés, M. Ch. Maurice raconte qu'un jour se trouvant avec Harel, il lui reprochait de trop fatiguer Mlle Georges en la faisant jouer tous les jours sur un théâtre aussi vaste que celui de la Porte-Saint-Martin :

— Comme vous vous trompez, répondit le directeur, je lui laisse un jour par semaine, le dimanche... pour se mettre des sangsues.

Lucrèce Borgia et *Marie Tudor!* Quand nous sera-t-il donné d'applaudir ces deux chefs-d'œuvre ? — Dans le premier, ce géant du drame moderne, on se rappelle la scène shakspearienne de l'apparition de Lucrèce au milieu des convives, et les chants mortuaires alternant avec les chansons de l'orgie, qui la précèdent; tout cela produisait un effet terrifiant.

Et quelle grandiose interprète ! — Elle était à la hauteur de l'œuvre.

« Mlle Georges, — écrivait Victor Hugo dans sa préface, — réunit au degré le plus rare les qualités diverses et quelquefois même opposées que son rôle exige. Elle

prend superbement et en reine toutes les attitudes du personnage qu'elle représente. Mère au premier acte, femme au second, grande comédienne dans cette scène de ménage avec le duc de Ferrare, grande tragédienne pendant l'insulte, grande tragédienne pendant la vengeance, grande tragédienne pendant le châtiment ; elle passe comme elle veut et sans effort, du pathétique tendre au pathétique terrible. Elle fait applaudir et elle fait pleurer. Elle est sublime comme Hécube et touchante comme Desdemona. »

Et plus tard, après la représentation de cette *Marie Tudor* que Rachel, elle-même, n'a osé ou pu reprendre :

« Le public a retrouvé dans Marie la grande comédienne et la grande tragédienne de Lucrèce. Depuis le sourire exquis, par lequel elle ouvre le second acte, jusqu'au cri déchirant par lequel elle clôt la pièce, il n'y a pas une des nuances de son talent qu'elle ne mette admirablement en lumière dans tout le cours de son rôle. Elle crée dans la création même du poëte quelque chose qui étonne et qui ravit l'auteur lui-même. Elle caresse, elle effraie, elle attendrit, et c'est un miracle de son talent que la même femme qui vient de vous faire tant frémir, vous fasse tant pleurer. »

Le public paie de son or et de ses applaudissements

les acteurs ; le poëte paie ses interprètes par l'immortalité. — Ces quelques lignes de Victor Hugo sont le plus beau fleuron de votre couronne, ô Georges ! — Elles doivent compenser bien au delà pour vous ces sottes critiques qui vous poursuivirent lorsque vous avez tendu les bras vers le drame, que vous avez combattu corps à corps avec lui et que, en dépit d'elles-mêmes, vous êtes sortie victorieuse de l'arène.

Quel haro vous accueillit, mais en même temps quel désespoir dans le camp ennemi !

« Elle donne ses amours au drame, elle en supporte le joug ! — Melpomène, Melpomène, ton interprète préférée t'a trahie ! — La belle statue grecque est devenue une femme ordinaire, une femme réelle ; — qui la reconnaîtrait sous les travestissements de Marguerite de Bourgogne, et de la marquise de Brinvilliers? Georges est une reine proscrite que la malheur des temps a jetée dans une union indigne de sa personne et de son rang ! — O douleur, ô profanation ! »

Laissez dire ces Aristarques ! — Ils crient bien haut :

« Qu'elle remonte sur le trône dont elle est descendue ; la couronne est faite pour un front comme le sien ! »

Des couronnes, un trône, mais le drame n'en a-t-il pas, lui aussi, à donner à ses favoris ! — Certes, nous

vous admirions dans la tragédie ; mais lorsque votre merveilleux talent s'est donné au drame, le public vous a-t-il tenu rancune ?

VI

Il convient de placer ici le magnifique portrait que Théophile Gautier a tracé de Mlle Georges, en 1836.

« Georges ressemble, à s'y méprendre, à une médaille de Syracuse ou à une isis des bas-reliefs éginétiques. L'arc de ses sourcils, tracé avec une pureté et une finesse incomparables, s'étend sur deux yeux noirs pleins de flammes et d'éclairs tragiques ; le nez mince et droit, coupé d'une narine oblique et passionnément dilatée, s'unit avec son front par une ligne d'une simplicité magnifique ; la bouche est puissante, arquée à ses coins, superbement dédaigneuse, comme celle de Némésis vengeresse, qui attend l'heure de démuseler son lion aux ongles d'airain. — Cette bouche a pourtant de charmants sourires épanouis avec une grâce tout impériale, et l'on ne dirait pas quand elle

veut exprimer les passions tendres, qu'elle vient de lancer l'imprécation antique ou l'anathème moderne. Le menton, plein de force et de résolution, se relève fermement et termine par un contour majestueux ce profil qui est plutôt d'une déesse que d'une femme. — Comme toutes les belles femmes du cycle païen, Mlle Georges a le front plein, large, renflé aux tempes, mais peu élevé, assez semblable à celui de la Vénus de Milo, un front volontaire, voluptueux et puissant. — Une singularité remarquable du col de Mlle Georges, c'est qu'au lieu de s'arrondir intérieurement du côté de la nuque, il forme un contonr renflé et soutenu qui lie les épaules au fond de la tête sans aucune sinuosité, diagnostic du tempérament athlétique développé au plus haut point chez l'hercule Farnèse. — L'attache des bras a quelque chose de formidable pour la vigueur des muscles et la violence du contour. Un de leurs bracelets ferait une ceinture pour une femme de taille moyenne. Mais ils sont très-blancs, très-purs, terminés par un poignet d'une délicatesse enfantine, et des mains mignonnes frappées de fossettes, de vraies mains royales faites pour porter le sceptre et pétrir le manche du poignard d'Eschyle et d'Euripide. »

Un embonpoint qui se prononçait de plus en plus restreignit forcément le cercle des rôles qu'elle pou-

vait interpréter avec vérité. Mais il aidait aussi à l'effet dans certains de ses personnages.

Entourée, accablée de prévenances au théâtre que dirigeait Harel, elle restait toujours bonne camarade, sans jalousie; — elle avait la force du lion et sentait trop sa supériorité pour se laisser aller à cette plaie des coulisses.

Ce respect, dont la *directrice* était l'objet, prêtait quelquefois au rire. Dès qu'elle sortait de sa loge, le régisseur frappant les planches de son bâton — insigne de ses fonctions — marchait à reculons devant elle :

— Ne dirait-on pas, murmura quelqu'un, qu'il semble dire : — Si votre poids fait fléchir le plancher, je tomberai avant vous et ma perte vous sauvera.

De la part de ce régisseur, le bon Moëssard, c'était de l'encens; d'un autre, c'eût été un crime de lèse-galanterie.

Après la catastrophe de la Porte-Saint-Martin, Georges se mit avec Harel, à la tête d'une troupe dont les aventures rappellent celles du *Roman comique*. — Elle voyagea en Italie, en Allemagne, en Russie, et revint ensuite à Paris, où sa santé — trop florissante — ne lui permit plus de donner de représentations suivies.

Elle parut, à de longs intervalles, jusqu'en 1855,

dans divers théâtres, — aux Italiens, à l'Odéon, à la Porte-Saint-Martin, à la Gaîté.

Georges fut rarement sifflée, mais cet accident lui arriva dans une circonstance qu'il faut relater ici, et elle le partagea avec Rachel.

Au mois de mai 1849, Georges donna, au Théâtre-Français, sa représentation de retraite.

Les deux actrices se trouvèrent en présence pour la première et la dernière fois dans *Iphigénie*. Georges jouait Clytemnestre, et Rachel remplissait le rôle d'Ériphile.

Les vieux habitués de l'orchestre pleuraient de joie dans l'attente de cette grande fête. — Les portes s'ouvrent, le rideau se lève.

Rachel paraît et des applaudissements accueillent son entrée ; — elle parle, et l'on bat des mains.

Mais à peine Georges s'est-elle montrée, qu'une triple salve fait trembler la salle : pendant toute la scène, ce sont des transports indicibles, les bravos éclatent à chaque instant.

Piqué de ces témoignages trop réitérés, le parti de Rachel se prend d'une telle exaspération qu'au troisième acte, un violent coup de sifflet se fait entendre quand Georges reparaît.

Nous laissons la parole à Auguste Vacquerie.

A cette sortie :

« Tumulte, cris de fureur, tempête d'acclamations, grêle de bouquets. Un ami habile n'aurait pas mieux imaginé pour faire une ovation à Mlle Georges.

» Si ce maladroit sifflet n'avait produit qu'une multiplication de succès pour la regrettable actrice à qui l'on disait adieu, à merveille; — malheureusement la réplique a été plus loin. — Le parti de Mlle Georges a usé de représailles à la seconde entrée de Mlle Rachel, et Eriphile a reçu en plein cœur un coup de sifflet non moins aigu que celui de Clytemnestre.

» Quelques applaudissements ont protesté; mais la tribu de Mlle Rachel n'était pas en nombre, de sorte que Mlle Rachel a perdu un peu contenance et n'a plus joué la fin du rôle comme le commencement. Tandis que Mlle Georges, escortée par la sympathie générale, s'épanouissait de plus en plus dans l'ampleur de sa beauté et de son talent, Mlle Rachel, abandonnée, irritée, seule, se rétrécissait et disparaissait. »

Les deux actrices furent rappelées, mais Georges seule parut.

Rachel, retirée dans sa tente, — dans sa loge, — bouda et refusa de jouer le *Moineau de Lesbie,* qui devait terminer la soirée.

Après la tragédie, la comédie !

VII

Une seconde fois, Mlle Georges, qui avait été appelée aux fonctions d'inspectrice du Conservatoire, remplies avant elle par Mlle Mars, fit ses adieux solennels au public, dans *Rodogune*, qui se joua devant une salle comble au Théâtre-Français, et où elle se montra digne de sa grande réputation.

Elle se repose aujourd'hui de ses travaux et de ses triomphes, entourée des soins et de l'amitié presque filiale de son neveu, M. Tom Harel, directeur d'une petite scène du boulevard.

S'il était permis d'anticiper sur les honneurs que, — selon les probabilités, — l'on ne rendra que dans de longues années à Mlle Georges, nous proposerions l'épitaphe suivante :

« Elle a fait vivre sa gloire de la tragédie antique,
» Et sa popularité, du drame moderne.
» Les rois de l'Europe l'ont admirée,
» Les Aristarques en casquette des boulevards l'ont applaudie. »

MARS

1778-1847

MARS

I

Le nom de Mlle Mars est resté populaire au théâtre. Dernière représentante de la vraie et grande comédie, son héritage n'a encore été recueilli entièrement par aucune actrice. Tel qu'il est constitué aujourd'hui, le Théâtre-Français possède un ensemble remarquable de talents, et peu d'époques peut-être ont pu admirer une meilleure interprétation de nos chefs-d'œuvre comiques ; mais le souvenir de la grande comédienne plane à une hauteur à laquelle seul le génie dramatique, et non une aptitude plus ou moins grande, peut atteindre.

C'est qu'elle unissait aux ressources les plus étendues de l'art et de l'étude, les dons les plus précieux de la nature. Elle conserva jusqu'à la fin les faveurs enthousiastes de la foule ; pendant cinquante ans elle fut l'idole d'un public éclairé et difficile, et il n'y eut jamais de défaillance dans son talent.

Avant d'esquisser l'existence de Mlle Mars, qu'on nous permette d'extraire du *Journal des Débats* une partie du feuilleton que Jules Janin consacra à sa mémoire :

« La comédienne admirable, l'honneur de la comédie pendant près d'un demi-siècle, Mlle Mars est morte, et les critiques à venir ne manqueront pas de faire cette remarque, qu'elle est morte dans le mois qui porte son nom et que cette année-là le marronnier du 20 mars n'a pas donné ses fleurs accoutumées, que le peuple de France acceptait comme un souvenir de la glorieuse et éphémère rentrée de son Empereur ! Elle est donc morte tout à fait, cette personne illustre qui était morte une première fois, il y a bientôt sept ans, quand elle nous fit ses derniers adieux dans les deux rôles qui étaient ses deux chefs-d'œuvre. Il me semble que je la vois encore ! — Elle avait appelé à son aide tout ce qui lui restait de force, de grâce, de charme, de beauté !

Jamais son esprit n'avait été plus ingénieux ni plus

alerte, jamais son regard n'avait petillé de plus de vivacité et de malice. Elle tenait à bien mourir, elle tenait à être pleurée, elle s'attachait de toutes ses forces à ce sillon lumineux que laissait après elle cette gloire élégante ! A-t-elle été applaudie ! A-t-elle été jamais couverte de plus de lauriers ? Mais enfin l'arrêt était porté ; il a fallu descendre dans l'oubli, cette tombe anticipée des plus grands artistes.

» Pour une personne de cette popularité et de ce mérite, quitter le théâtre c'était quitter la vie. Mlle Mars aimait, à en mourir de joie, les enivrements de la foule, les applaudissements du parterre, l'enthousiasme du poëte, la résurrection solennelle des vieux chefs-d'œuvre sauvés par sa parole, les luttes ardentes des premières représentations. Quand il s'agissait d'imposer à un public rebelle quelque renommée nouvelle, que d'esprit elle avait, et, mêlée à cet esprit, quelle intelligence sûre et prompte, nette et vive ! Comédienne dans son moindre geste, dans son sourire, dans le pli de sa robe, dans la forme et dans la couleur de ses habits, dans le son de sa voix, cette voix touchante et ingénue, douce musique qui allait à l'âme, raillerie, innocence, bel esprit, moquerie pleine de verve, causerie sans fin, gracieuse façon de tout dire, profond sentiment, non-seulement des ridicules humains, mais en-

core des misères humaines, la comédienne avait quelque chose de grave et d'ingénu tout à la fois, quelque chose de sérieux et de jeune en même temps, auquel il eût été bien difficile de résister. Mais quoi ! on ne résistait pas à cet entraînement contenu dans les plus correctes limites ; au contraire, on s'abandonnait volontiers à cette force sincère, à cette passion naturelle, qui obéissait à toutes les règles du goût, du bon sens, de la grâce, du sentiment. »

L'éloge est complet : rien n'y manque ; nous n'avons reproduit ces pages jetées sur la tombe de Mlle Mars que pour intéresser le lecteur et le préparer au récit de la vie de la comédienne, récit aussi bref et aussi simple que l'énumération des triomphes et des titres de gloire e l'artiste serait longue et pompeuse.

II

Le nom de Monvel est connu et occupe une place non sans importance dans les annales dramatiques ; on acteur, il composait aussi des pièces dont l'une

entre autres, *l'Amant bourru*, est restée longtemps au répertoire; il fut professeur au Conservatoire de musique et de déclamation, et membre de la 4e classe de l'Institut.

Mais son plus bel ouvrage fut sans contredit sa fille, Mlle Mars.

Sa mère était une ancienne actrice de province, du nom de Mars-Boulet.

L'enfant, née le 19 décembre 1778, fut baptisée sous les noms de Anne-Françoise-Hippolyte. — On a tiré le canon le jour de la naissance de ma fille, disait en riant Monvel. En effet, cet événement coïncida précisément avec la venue au monde de la Dauphine, plus tard duchesse d'Angoulême, et Mlle Mars garda toujours dans son salon un meuble de Boule que la reine Marie-Antoinette avait donné à sa mère, en souvenir de ce jour.

En véritable *enfant de la balle* qu'elle était, la petite Mars fut instruite à bégayer un rôle dès l'âge de quatre ou cinq ans. Nous passerons rapidement sur les premières années de sa jeunesse. Rien d'ailleurs ne révélait en elle un de ces enfants-prodiges dont on prévoit l'avenir brillant au sortir des langes.

Mars entra sérieusement au théâtre en 1793, année féconde en événements, où se jouait sur tous les points de la France le drame sanglant de la Terreur. La salle

Feydeau fut témoin des débuts de la fille de Monvel. Elle tenait alors l'emploi des ingénues.

On se souvenait de Mars. A Versailles elle avait joué déjà en 1791, de petits rôles, tels que celui du Plaisir dans les étrennes; et au théâtre Montansier, dans le *Désespoir de Jocrisse,* elle avait interprété le rôle du petit frère de Jocrisse de manière à donner fort bien la réplique à Baptiste Cadet.

Toutefois, elle ne produisit pas grand effet au théâtre Feydeau.

Elle avait sans doute le charme, l'ingénuité de la jeunesse, mais rien encore de ces grandes qualités qu'on lui a connues plus tard. Elle n'avait pas le moindre embonpoint. Sa petite poitrine accusait à peine son sexe, et ses mains, ses bras avaient encore les rougeurs un peu désagréables de cet âge transitoire où la jeune fille n'est plus une enfant mais n'est pas tout à fait une femme.

Aussi y eut-il peu de bruit autour de ses débuts. On constata cependant le bon accueil du public; mais des critiques s'adressèrent à son air timide qui semblait, disait-on, devoir lui interdire le premier emploi.

Voici ce que disait d'elle un homme, regardé pourtant comme bon juge, Fabien Pillet, peu de temps après son entrée à la Comédie-Française.

« De beaux yeux, un doux regard, un maintien décent, une jolie figure et un organe agréable ont mérité à cette jeune actrice les applaudissements du public. Elle ne manque ni d'intelligence ni de finesse. Mais elle semble jouer continuellement avec timidité, et son air de retenue, convenable à certains rôles d'*innocentes*, paraît d'un froid glacial dans tous ceux où l'on a droit d'attendre du sentiment et de la gaieté. La faiblesse de sa complexion semble influer sur son talent et lui interdire les *premiers emplois.* »

A la Comédie-Française, elle fut patronnée par Mlle Contat qui, elle, avait deviné un talent plein d'espérance dans la frêle apparence de l'enfant.

Mlle Contat était de celles pour qui la confraternité artistique n'est pas une lettre morte. Elle ménagea à sa protégée toutes les occasions de se produire et ne manqua pas d'aider la jeune fille de ses conseils et de ses leçons.

Plaçons ici un reproche qu'on a souvent adressé à Mlle Mars. Elle n'hérita pas de la bienveillance de Mlle Contat, et, parvenue plus tard à l'apogée de la réputation, elle oublia bien des fois que les jeunes talents ont le droit de compter sur l'appui de leurs aînés dans la carrière.

Aussi la vit-on rarement tendre la main aux débu-

tantes qui venaient frapper à la porte du théâtre où elle régnait sans discussion.

Souvent même elle leur suscita des obstacles, surtout quand à leurs dons naturels elles ajoutaient des charmes dont la comparaison aurait pu lui être nuisible.

Cette histoire-là est malheureusement celle de presque tous les grands artistes. Les astres nouveaux leur font peur et ils préfèrent briller au milieu d'un entourage de médiocrités que d'accepter quelques satellites moins obscurs qui pourraient plus tard usurper leur place.

Ces jalousies mesquines étaient pourtant plus rares à cette époque que de nos jours, où tout premier sujet, à peu d'exceptions près, aspire à faire peser sur lui toute l'importance d'un ouvrage, et paraît satisfait alors seulement que ses camarades n'ont que les miettes de la part léonine que lui a faite l'auteur.

Par suite de ce système, l'art dramatique s'avilit et donne naissance à ces productions difformes, monstrueuses et sans ensemble contre lesquelles on s'élève tous les jours et dont on n'aura pas raison tant que les princes de la scène ne consentiront pas à tenir un peu moins de place au détriment de leurs camarades plus modestes.

III

Après avoir joué les ingénues, Mlle Mars put, toujours grâce à l'appui de Mlle Contat, aborder les rôles de jeunes amoureuses.

Elle occupa cet emploi en chef lors de la retraite de Mmes Mézeray et Lange, artistes assez médiocres, qui eut lieu en 1798.

Jusque-là, Mars n'avait donné que de forts simples espérances. Son organe était trop faible—cet organe qui plus tard devait devenir si admirablement harmonieux—et il y avait toujours dans son jeu une certaine gêne nuisant beaucoup à l'effet qu'elle aurait dû produire.

Ce fut seulement en 1799, six ans après ses débuts, qu'on commença à s'apercevoir des qualités précieuses dont elle était douée. Mais son premier grand succès ne date que de 1803.

A cette époque, elle eut le bonheur d'aborder le rôle du sourd-muet de l'*Abbé de l'Épée,* et elle s'en acquitta

avec un charme et une vérité qui la firent classer d'un seul coup au premier rang des comédiennes.

Elle était allée, cette année-là, prendre les eaux nécessaires à l'affermissement de sa santé; à son retour, en effet, elle se sentit assez d'énergie pour déployer toutes les ressources de son intelligence et toute la sensibilité de son âme.

Elle reparut donc dans ce rôle de Sourd-muet et y produisit un effet extraordinaire.

Son talent, encouragé, grandit vite, et elle aborda avec un égal succès tous les rôles de l'ancien répertoire.

IV

En 1809, après la retraite de Mlle Contat, Mlle Mars abandonna les ingénues, les amoureuses, pour prendre l'éventail des grandes coquettes.

Ce fut un *tolle* général chez les anciens admirateurs de la première. On ne pouvait se figurer Mlle Mars, avec ses airs ingénus, ses grâces presque enfantines, trônant sur la bergère de Célimène. — On se trompait.

Jamais pareille élégance, pareil bon goût, joints à une intelligence parfaite des caractères, ne furent déployés sur la scène.

Elle avait le secret du suprême bon ton, de ce bon ton naturel que la fréquentation du meilleur monde n'apprendrait jamais s'il n'était une qualité innée.

Ses toilettes servaient de modèles aux élégantes, qui ne parvenaient pas toujours, en les adoptant, à les *parer*, suivant une expression consacrée, comme elle savait si bien le faire.

Les deux poëtes auxquels elle servit plus spécialement d'interprète, furent Molière et Marivaux. Elle comprenait merveilleusement les grandes dames de l'un et les belles dames de l'autre ; elle parlait, marchait comme elles, elle s'incarnait dans elles.

Dans la Célimène du *Misanthrope,* on ne savait que l'admirer ; beaucoup sont venues après elles, aucune n'a pu lui succéder, elle est restée inimitable. Elle avait ce ton décidé, ces airs du grand monde, cette aisance large et noble, ce jeu simple, cette familiarité exempte de trivialité qui convient à l'emploi des grandes coquettes.

Dans *Tartuffe*, lorsqu'elle prit le rôle d'Elvire, dit un critique, elle communiqua à ce personnage une sérénité d'honnête femme qui jeta comme un voile de décence

sur une scène peu gazée par Molière, dont le génie a poussé quelquefois jusqu'à la licence la franchise comique.

Où elle obtint surtout une admiration sans égale, ce fut, dans Sylvie des *Jeux de l'Amour et du Hasard,* dans Araminte des *Fausses confidentes.* Grâce, finesse, vérité, naturel, elle réunissait tout ; ce naturel, fruit de l'art, quoi qu'on dise, Mlle Mars dépensa quinze années de sa carrière à le chercher et à l'acquérir, et ce n'est pas un de ses moindres mérites que d'avoir dégagé ces rôles de l'afféterie que l'auteur y avait attachée.

Le rôle de Suzanne dans *le Mariage de Figaro*, si difficile et si charmant, lui donna lieu de faire éclater la finesse de son sourire, ses délicatesses infinies, sa décence et en même temps sa coquetterie incomparables ; les mots les plus naïfs et les plus hardis, elle les lançait et les faisait applaudir.

Angélique de *la Gouvernante* et du *Bourru bienfaisant*, l'Ingénue de *l'Épreuve nouvelle* et des *Dehors trompeurs ;* Victorine du *Philosophe sans le savoir*, Madame de Chamaille de la *Gageure imprévue*, voilà encore autant de phases diverses de son talent.

En somme, pendant toute la dernière partie du premier Empire, ce fut plus que des applaudissements, plus que de l'admiration, ce fut une frénésie, un délire.

Elle voyait à ses pieds tout ce que la France avait de grand et de valeureux.

V

Napoléon Ier honorait Mlle Mars d'une estime particulière. A l'une des revues de la garde qu'il passait tous les dimanches, dans la cour des Tuileries, il aperçut la comédienne perdue dans la foule et spectatrice de cette parade. L'empereur sans descendre de cheval, franchit les rangs et, s'approchant d'elle, il lui dit :

— Vous nous rendez les visites que nous avons tant de plaisir à vous faire au Théâtre-Français.

Lorsque, en 1813, l'empereur appela à Dresde ses comédiens ordinaires, un accident de voiture rendit l'œil tout noir à Mlle Mars qui, obligée de se présenter devant lui, se couvrit d'un voile :

— Je connais ce petit malheur, mais ce n'est pas une raison pour nous dérober les charmes de votre visage.

Elle a toujours conservé un culte pour l'empereur, mais les circonstances dans lesquelles elle eut à le

manifester ont été diversement racontées et exagérées. Le bruit qui s'est fait surtout autour des *Violettes* qui produisirent un si grand émoi sous la Restauration, nous engage à donner ce fait tel qu'il est raconté par M. Briffault :

« Après l'Empire, les violettes, comme on le sait, furent bonapartistes. Mlle Mars qui aimait les fleurs pour leur parfum et qui ne songeait point aux susceptibilités de la politique, se montra au Champ de Mai avec une fraîche toilette ornée du séditieux symbole. Une grande dame, qui voyait avec dépit les assiduités de certain personnage auprès de la grande actrice, prit sur elle de dénoncer les violettes de Mlle Mars au duc de Duras et de transformer l'innocente manifestation de la comédienne en crime politique. Aussitôt la cour est en rumeur ; M. le duc de Duras fait venir Mlle Mars et lui adresse les plus vifs reproches. La conduite de Mlle Mars fut simple et énergique : elle se mit tout de suite à la hauteur de son rôle de conspiratrice improvisée, et elle répondit aux reproches de M. de Duras par l'offre de sa démission. Fort heureusement cette offre ne fut pas acceptée ; l'art dramatique n'eût jamais pardonné aux Bourbons la perte de Mlle Mars. L'actrice reparut donc au Théâtre-Français. Mais au théâtre, de nouvelles rancunes l'attendaient ; Mlle Mars fut sifflée, on voulut

l'obliger à crier Vive le roi! — L'esprit et le sang-froid de Mlle Mars la sauvèrent :

— J'ai déjà crié Vive le roi! répondit-elle avec ingénuité à Baptiste qui lui exprimait la volonté du parterre.

On jouait *Tartuffe*. La pièce continua sans encombre.

L'irritation politique s'apaisa ainsi. Et s'il y eut rancune de quelque côté, ce ne fut pas de celui de Louis XVIII qui, peu de temps après ces événements, lui alloua une pension de trente mille francs. — On se rappelle le mot qu'aurait prononcé Mars à propos de cette émeute du parterre :

— Il n'y a rien de commun entre les gardes du corps et Mars.

Elle s'attira à la première rentrée des Bourbons une réponse un peu verte d'une de ses camarades. Louis XVIII lui avait envoyé de superbes montants d'oreille, et tous, dans sa loge, la complimentaient sur la beauté de ce cadeau royal :

— Ce n'est pas *l'autre*, se serait écriée inconsidérément Mlle Mars, ce n'est pas *l'autre* qui me les aurait donnés!

— Je ne sais, répondit cette camarade ; mais il vous a donné assez souvent ce qu'il fallait pour en avoir de plus beaux.

VI

Voici un portrait que l'on traçait d'elle en 1821 : Mlle Mars a une figure charmante dont les traits réguliers sont d'une mobilité admirable et toujours en harmonie avec les mouvements de ses yeux qui sont très-vifs et d'une grande beauté. L'organe de cette actrice est enchanteur, par les sons moelleux et sensibles qu'elle en tire, sons parfaits qui frappent agréablement l'oreille et pénètrent jusqu'au cœur. Sa prononciation est nette et brillante, et la prose, dans sa bouche angélique, a la douceur et l'harmonie des beaux vers de Racine. La taille de Mlle Mars est accomplie, et la nature, prodigue de ses faveurs envers elle, a répandu autant d'agréments sur sa personne, que de rares qualités sur son talent.

Dans *Édouard en Écosse,* elle fit une tentative qui montra ce que le drame moderne pouvait attendre d'elle.

Lorsque, l'un des premiers, Alexandre Dumas leva

l'étendard du romantisme, elle n'hésita pas à prêter l'appui de son talent à ces conceptions nouvelles, qui renversaient l'ancien échafaudage classique. *Henri III,* joué en 1828, remporta un triomphe que l'on se rappelle encore, dans le rôle de la duchesse de Guise.

Actrice consciencieuse, enthousiaste de son art, il ne faudrait pas croire pourtant qu'elle fût un champion *quand même* des idées, des audaces, des innovations de la nouvelle école. Elle n'acceptait pas un rôle sans le discuter, sans essayer d'y faire ajouter des effets, ou de faire alléger des passages dont elle sentait que le public pourrait se choquer.

Ainsi, lorsqu'elle reçut de Victor Hugo le personnage de Dona Sol, la compagne du bandit Hernani, il s'éleva maintes discussions entre le poëte et l'interprète.

Mais, une fois la bataille engagée, une fois sous le feu de la rampe, toutes les objections, toutes les hésitations cessaient. L'actrice paraissait seule, défendant les mots qu'elle avait attaqués lors des répétitions, et arrachant les bravos.

Elle devenait une véritable comédienne romantique.

Voici ce qu'a dit Victor Hugo de Mlle Mars à propos de Dona Sol :

« Quant à Mlle Mars, un de nos meilleurs journaux a dit, avec raison, que le rôle de Dona Sol avait été pour

elle ce que Charles VI a été pour Talma, c'est-à-dire son triomphe et son chef-d'œuvre. — Espérons seulement que la comparaison ne sera pas entièrement juste, et que Mlle Mars, plus heureuse que Talma, ajoutera encore bien des créations à celle-ci.

» Il est impossible, du reste, à moins que de l'avoir vue, de se faire une idée de l'effet que la grande actrice produit dans ce rôle. — Dans les quatre premiers actes, c'est bien la jeune Catalane, simple, grave, ardente, concentrée. — Mais au cinquième, Mlle Mars donne au rôle un développement immense. Elle y parcourt en quelques instants toute la gamme de son talent, — du gracieux au sublime, du sublime au pathétique le plus déchirant. — Après les applaudissements, elle arrache tant de larmes que le spectateur perd jusqu'à la force d'applaudir.

» Arrêtons-nous à cet éloge, car, on l'a dit spirituellement : « *Les larmes qu'ils font verser parlent contre les rois et pour les comédiens.* »

Et dans la Thisbé d'*Angelo!* ce n'était plus cette fois la mielleuse et capricieuse femme de Marivaux, ce n'était plus la grande dame éloignant les hommages indiscrets, mais la fière et décidée courtisane, aimant, rugissant devant sa rivale, douce, résignée dans sa reconnaissance, pathétique, sublime parfois.

O le contraste avec Valérie, la charmante aveugle que Paris, la France, l'Europe entière voulait admirer. Pauvre pièce, presque un conte pour les jeunes filles ! Mais comme Mlle Mars l'affectionnait! Ce rôle était une sorte d'enfant gâté. Elle qui savait toujours puiser dans elle-même les sentiments qu'exigeaient ses créations, ce fut à une véritable aveugle qu'elle demanda cette fois des leçons. Aussi atteignit-elle à la perfection dans la manière dont elle feignit l'infirmité terrible de la cécité.

Alexandre Dumas avait été le premier auteur romantique dont elle eût interprété l'œuvre ; ce fut dans une comédie du même qu'elle fit sa dernière création, dans *Mademoiselle de Belle-Isle.*

Dans ses *Mémoires*, ce ravissant conteur a donné nombre de détails curieux sur Mlle Mars.

« C'était, dit-il, une très-honnête femme de théâtre, je dirai presque un honnête homme, d'une exactitude sévère et devant laquelle tout le monde faisait son devoir, parce qu'elle faisait le sien comme une pensionnaire à sa première année. »

Une seule fois aux répétitions elle fut en retard de quelques minutes :

— Je vous demande pardon d'être en retard d'un quart d'heure, dit-elle en entrant, mais je viens de perdre quarante mille francs... Vite, commençons.

Un autre jour, avant d'entrer en scène, elle eut une espèce de coup de sang. Il lui restait l'intervalle d'un acte. On lui proposait de faire une annonce et de la remplacer. Elle se contenta d'envoyer chercher des sangsues, qu'elle s'appliqua elle-même à la poitrine, et chose incroyable, reprit son rôle le soir même.

Tous les contemporains se sont extasiés sur la douceur de la voix de Mlle Mars, sur cette mélodie charmante qui s'échappait de ses lèvres. Elle conaissait si bien la puissance de son organe sur le parterre, qu'à la fin elle soignait avec une tendresse particulière ce côté de son talent ; à tel point qu'on le lui reprocha.

Voici ce que dit à ce propos le même auteur :

Rien ne donnait moins l'idée de Mlle Mars chez elle que Mlle Mars au théâtre. — Mlle Mars, au théâtre, avait une voix ravissante, quelque chose comme un chant, un regard caressant, un charme infini.

Chez elle Mlle Mars avait la voix rude, le regard presque dur, les mouvements brusques et impatients.

La voix de théâtre était une chose factice, un instrument dont elle avait appris à jouer et dont elle jouait à merveille, mais dont elle doutait avec raison lorsqu'elle avait à exprimer les grandes crises de la passion, ou à suivre les larges développements de la poésie. Alors

elle avait peur d'érailler le satin de sa douce mélopée et elle enviait presque l'accent rauque et enroué de Mme Dorval, qui lui permettait de jeter de ces cris qui, partis du cœur, vont au cœur.

VII

Mars habita pendant longtemps un petit hôtel rue Larochefoucauld, où se réunissait dans des soirées intimes ou des réceptions à étiquette la meilleure compagnie.

C'est là que se commit le fameux vol des diamants dont les détails ont préoccupé quelques jours tout Paris. — Ils avaient été dérobés par le mari de sa femme de chambre, un certain Mulhon; ce trésor tenta un de ses anciens domestiques du nom de Garcin, et cette fois l'actrice échappa à un danger réel; un coutelas de cuisine fut trouvé caché sous le coussin d'un fauteuil, dans sa propre chambre.

Mlle Mars, pour se débarrasser de ce dangereux

voisinage, le fit déposer dans un lieu sûr, ce qui valut les mauvais vers qui suivent :

En confiant et diamants et bijoux
Aux solides caveaux de la Banque de France,
Vous n'avez pas caché le plus prisé de tous,
Votre rare talent, d'une valeur immense.
Avec tous vos voleurs, pour couper court enfin,
Et pour qu'au Trésor rien ne manque,
Il faut, charmante Mars, ainsi que votre écrin,
Aller vous loger à la Banque.

On cite de Mlle Mars plusieurs traits de bienfaisance qui l'honorent. Elle faisait un noble emploi de la fortune considérable que lui avait donnée son talent.

Si son jeu ne cessa d'être supérieur, elle apprit un jour, à ses dépens, qu'une actrice ne devrait jamais vieillir. Non pas qu'elle eût perdu tous ses charmes; au contraire, elle pouvait rivaliser de fraîcheur et de beauté avec de plus jeunes, mais, dans ses moments de mauvaise humeur, tel public ne veut pas juger sur le talent et l'illusion théâtrale. Ainsi agirent un jour les spectateurs de Nîmes qui, la voyant paraître dans un rôle de jeune personne, manquèrent de galanterie en se permettant tout haut quelques observations peu flatteuses pour la femme.

Jules Janin, dans les *Débats*, releva aussi vertement une sorte d'insulte dont elle fut la victime : — « Disons un mot, s'écrie-t-il, de la plus incroyable lâcheté qui se soit jamais faite dans aucun théâtre. C'est là un de ces crimes ignobles qu'on ne saurait punir de trop de mépris. Jeudi passé (22 février 1835), au Théâtre-Français, la reine de la Comédie-Française, la fille bien-aimée de Molière, cette belle Célimène que Marivaux a tenue sur les fonts baptismaux de la Comédie, cette femme de tant de grâces séduisantes, cette grande dame de la grande comédie, cette charmante voix toujours si jeune, spirituelle mélodie dont le son s'est mêlé aux plus beaux vers, Mlle Mars a été insultée sur son théâtre. Elle jouait dans une petite comédie de M. Andrieux, *le Manteau*, dont elle a fait une comédie. Elle était charmante comme toujours. Tout à coup tombe à ses pieds une grêle de gros sous ; brutale insulte qui, ne pouvant pas être une insulte, pouvait au moins faire l'effet d'une pierre brutalement lancée. Oui, ils ont jeté des gros sous à Mlle Mars ! Les misérables se sont privés de leur dîner du lendemain pour insulter plus complétement notre plus grande comédienne ! Ce sont là de ces lâchetés indignes, non pas d'un théâtre français, mais d'un parterre de Kalmoucks. Heureusement Mlle Mars n'a pas été blessée ; aucun de

ces projectiles de cuivre et de vert-de-gris ne l'a atteinte. Seulement un vieillard de l'orchestre a été frappé à la tête, et peut-être alors les lâches ont été satisfaits; ils voulaient blesser une femme, ils ont blessé un vieillard ! »

Sa représentation de retraite fut donnée le 31 mars 1841. Elle jouait les deux rôles qui avaient été ses triomphes, Célimène et Araminte. La soirée fut splendide. — Une couronne d'immortelles tomba aux pieds de la grande actrice; était-ce un hommage, était-ce au contraire un outrage? Cet incident que l'on doit, selon nous, interpréter dans le premier sens, affecta singulièrement Mlle Mars.

Une semaine après, elle parut dans une représentation à son bénéfice. Cette fois, son triomphe fut complet. Elle faisait ses adieux définitifs. Elle avait repris l'énergie et la beauté de ses plus beaux jours. — C'étaient des cris, des trépignements d'admiration. — Rappelée à la fin du spectacle, toute la salle se leva découverte, lorsqu'elle s'avança entourée de tous les artistes du Théâtre-Français. Une clameur immense la salua une dernière fois. Les larmes aux yeux, mademoiselle Mars se retira brisée par l'émotion.

Elle ne devait plus remonter sur le théâtre. — Nommée inspectrice des études dramatiques au Con-

servatoire, elle ne cessa de s'occuper de son art, de former des élèves dans sa retraite, mais se refusa courageusement à tenter une épreuve d'où elle craignait de ne pas sortir victorieuse.

Elle mourut, le 20 mars 1847, âgée de près de soixante-dix ans.

DORVAL

DORVAL

I

On a dit de Frédérick-Lemaître : « C'est plus qu'un artiste dramatique, c'est le drame. »

Il faut, de même, appliquer cette parole à une actrice dont le souvenir est encore vivant, à Marie Dorval.

Marie Dorval, à la scène, c'était la nature ardente, impétueuse, aux prises avec la pensée du poëte, la faisant sienne ou plutôt s'y incarnant tout entière, et donnant au public, subjugué par la magnifique manifestation de son talent, la rare volupté de se sentir vivre de la vie du personnage, d'aimer, de souffrir, de pleurer avec lui.

Laissons parler, du reste, l'homme du *drame* lui-même, Frédéric Soulié. Voici en quels termes il appréciait le talent de Marie Dorval, dans un feuilleton du *Journal des Débats*, au mois de juillet 1838, alors que l'artiste venait de débuter au Gymnase :

« Mme Dorval, disait le critique, ce n'est pas le débit net, précis et bien cadencé d'un organe posé, qui mesure exactement son haleine au mètre du vers ; c'est la voix fébrile et haletante d'où s'échappent parfois des cris d'une vérité effrayante. Ce n'est pas la tenue rigide et épinglée de la passion en habit de cour et en représentation : c'est l'abandon et la fougue du drame qui pénètre jusque dans les secrets du boudoir et de l'alcôve. Pour m'expliquer mieux enfin, par la comparaison de deux grands talents, je dois dire qu'il me semble que Mlle Mars montre aux femmes comment il faudrait qu'elles fussent dans leurs mouvements les plus emportés, et que Mme Dorval leur fait voir souvent comment elles sont. »

Cette femme pétrissait à son gré le cœur de la foule, quelle que fût la situation dans laquelle les exigences de l'œuvre la plaçaient. Duchesse ou fille du peuple, sous le velours ou couverte de haillons, c'était toujours la même artiste, grande, naturelle, sublime.

Pourtant, à deux ou trois reprises, lorsqu'elle voulut

toucher à l'idéal grec et se parer du manteau de la Phèdre d'Euripide, selon l'expression de Jules Janin, elle se sentit gênée dans les draperies de la Melpomène athénienne.

D'autres succès, dans un autre genre, l'attendaient.

Le drame de l'école de 1830 lui ouvrit une large voie où purent se déployer à l'aise toutes ses qualités. Ces grandes œuvres, trop applaudies peut-être alors, trop négligées aujourd'hui, pleines de passions et de larmes, l'eurent pour sublime interprète. Elle dominait la foule tempétueuse de toute la hauteur de son génie et de son inspiration, et bien des fois, quand ses camarades aiblissaient, quand leurs rôles semblaient les écraser, l'actrice, fière, sous l'audace de ses allures, ranima ces courages abattus et rendit le calme à ces cœurs troublés. Elle avait foi dans les œuvres.

Essayons de la suivre dans ses pérégrinations artisiques.

Fille d'actrice, elle naquit à Lorient, le 6 janvier 1798. Amélie-Thomase Delaunay essaya ses premiers pas sur les planches du théâtre, et à cinq ans, elle y fredonnait des airs d'opéra-comique et jouait des rôles enfantins.

Plus tard, nous la voyons faire les délices des amateurs de la ville de Bayonne, qui ne l'appellent que la *petite Boulotte*. — C'est qu'alors elle joue déjà réelle-

ment ; elle a de vrais rôles ; c'est l'interprète de *Camille*, une pièce vertueuse ; des *Deux petits Savoyards*. Comme elle était loin de son chemin ; mais les petits sentiers conduisent aux grandes routes. Que de temps aurait-elle passé et perdu dans les ornières qui obstruent la voie dramatique ? on ne sait ; mais au milieu de sa vie obscure un éclair se fit. Marie rencontra en province Potier, et le grand comique soupçonna le feu qui couvait dans le cœur de la jeune actrice. Il lui conseilla de venir à Paris et sa recommandation fut un laissez-passer pour le théâtre de la Porte-Saint-Martin.

C'était en 1818. Il est assez curieux que ce soit à l'acteur qui l'a fait le plus rire que Paris doive l'actrice qui lui a fait verser le plus de larmes. Toujours la loi des contrastes.

Avant de parvenir au faîte, Marie Dorval fut longtemps arrêtée aux derniers échelons. Pouvait-il en être autrement ? De quelles pièces la voyons-nous l'interprète ? De mélodrames dont les titres mêmes laissent deviner l'ineptie : *la Cabane de Montaynas ! les Catacombes ! les Pandours !*

L'actrice visait plus haut : la plate prose, les personnages stupides qu'elle montrait au public, l'écœuraient ; elle sentait sourdre dans son âme la vocation artistique. Un jour elle alla frapper au Conservatoire qui la traita

en petite fille. Blessée, elle se passa des leçons que les professeurs se montraient si peu disposés à lui donner et se jura de n'avoir plus qu'un guide : la nature.

Elle devait sortir triomphante de cette lutte.

Au milieu de ses victoires, alors qu'elle resplendissait dans le ciel du théâtre, Marie Dorval se plaisait à raconter, dans l'intimité, quelques-uns de ces épisodes de la vie de bohême que les acteurs arrivés aiment tant à se rappeler.

Il fut un temps, ô Dorval ! où, comme Mimi Pinson, vous n'aviez qu'une robe, et cette robe, il vous la fallait porter sur la scène et à la maison. Ornée de similor et de strass, elle vous faisait princesse de la rampe, et le public enviait votre richesse ; dégagée de ce clinquant, elle vous rendait la femme, qui est obligée de vaquer aux soins les plus modestes du ménage, et la laitière du coin ne se doutait pas, quand vous alliez lui demander votre frugal déjeuner, qu'on vous avait applaudie la veille avec cette même petite robe qui, lui semblait-il, était bien légère par le grand froid qui la faisait frissonner.

Il advint, un jour, pendant qu'elle faisait partie d'une troupe de comédiens ambulants, que la représentation eut lieu par une pluie battante. Le théâtre étant trop petit pour contenir les choristes — elle comptait dans

les chœurs! — on avait été obligé de les jucher par derrière sur des échelles, afin qu'ils pussent atteindre une ouverture qui les montrait en buste aux spectateurs.

Pour les préserver des injures du temps, il fallut user du moyen vulgaire : ce fut donc abrités par des parapluies qu'ils chantaient :

Ah! quel beau jour! Ah! quel plaisir!
Ah! pour nous quelle fête!

— C'était le bon temps, disait Dorval en racontant cette anecdote.

II

Le premier succès qu'enregistrèrent les journaux à l'actif de Marie Dorval, fut le rôle de Thérèse dans les *Deux Forçats*. Cette pièce qui fit courir tout Paris — expression consacrée — semblait condamné d'avance ; la réception en avait été quasi arrachée à la direction

et quand l'auteur demanda pour le principal rôle l'actrice à la mode, on lui répondit :

— Prenez Dorval !

— Mais son engagement va expirer dans un mois et vous n'avez pas voulu le renouveler.

— Il durera bien autant que la pièce.

L'auteur débutait, il lui fallut se résigner.

Grand fut l'étonnement du public, de l'administration et du dramaturge. Quelle est donc cette actrice qui déploie une telle puissance dramatique, quel est donc ce talent inspiré, cette passion entraînante ? C'est Dorval, Dorval, que l'on apercevait, sans la voir, sans la deviner, dans le *Vampire*, le *Solitaire*, *Jacques*, les *Frères invisibles* et tant d'autres productions éphémères.

Thérèse, épouse depuis quelques jours, et qui trouve sur l'épaule de son mari le stigmate infamant du bagne, voilà le rôle !

La soirée du 5 octobre 1822 révéla à la France un nouveau génie dramatique, et les acclamations de l'assemblée de la Porte-Saint-Martin saluèrent la reine théâtrale du boulevard. — Des gendarmes à cheval empêchaient que la foule ne se portât à l'arrestation du forçat.

Son talent, débarrassé des langes de l'inexpérience, grandit de jour en jour, passant par les rôles d'Elisa

beth, du *château de Kenilworth;* de Louise, de la *Fille du musicien*, d'Amy Robsart, la fiancée de Lamermoor, de Charlotte Corday, pour arriver à cette touchante et radieuse création d'Amélie de Germigny, la femme du *Joueur*, la compagne de Frédérick-Lemaître.

Il fallait la voir dans cette dernière œuvre, où, femme malheureuse, mère désespérée, épouse courageuse, elle se liait, innocente du crime de son mari, pour le suivre, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. On ne voyait plus Mme Dorval, on ne voyait qu'Amélie !

Et pourtant cette femme, qui d'un geste faisait frissonner la foule, qui d'un éclat de voix la faisait pleurer, possédait, comme Talma, la faculté d'exciter de vives émotions dans l'âme des spectateurs en restant toujours maîtresse d'elle-même.

Un soir, elle causait dans le coulisses du théâtre avec un journaliste. Tout à coup, au milieu de la conversation, elle se met à se frotter vivement les yeux; son interlocuteur lui demande si elle n'y avait point mal :

— Non répondit-elle, c'est que je vais pleurer.

Et l'artiste entre aussitôt en scène où elle se montre au public avec tous les signes de la plus profonde douleur.

Une minute avant, elle riait avec le journaliste qui a rapporté avec une admiration mêlée d'étonnement cette transition subite du rire aux larmes.

Les dramaturges les plus féconds et les plus célèbres taillent leur plume pour mettre à contribution cette intelligence si ardente, cette sensibilité si réelle, cette expansion du cœur si vive. C'est pour toi, reine, que nous travaillons ; nous sommes à tes pieds, accepte nos hommages, disent-ils, et elle puise dans ce fatras ce qui lui convient ; elle ennoblit les moindres œuvres ; elle galvanise les médiocrités qui, à force de ramper, viennent jusqu'à elle solliciter un de ses regards. Aujourd'hui, elle est Marguerite, elle se donne à Faust ; demain, folle, riante, jeune et belle, elle devient Jeanne Vaubernier ; ce n'est pas encore Dubarry, mais on pressent la courtisane royale dans ce sourire attrayant, dans les ondulations lascives de ce beau corps !

Il n'est pas jusque dans un ouvrage sans portée, dans un haillon dramatique affublé du titre ridicule de l'*Incendiaire*, ou *le Curé* et l'*Archevêché*, qu'au milieu de l'emphase et de l'exagération inhérentes au rôle, elle ne fasse jaillir des éclairs sublimes. — Elle arrive, dit un critique — elle ne pense plus qu'elle est sur un théâtre, elle se jette à deux genoux devant le prêtre, elle étouffe, elle crie, elle parle, elle sanglote, elle

porte son corps en avant, en arrière ; elle se frappe le visage avec ses deux mains, elle jette ses cheveux de côté et d'autre, elle se tord les bras, elle est folle, elle est raisonnable ; c'est une douleur de criminelle et de femme, puis elle se relève. Entre son amant, elle va se placer debout contre une table, elle tire son mouchoir, elle pleure ; elle essuie ses larmes et elle pleure encore ; ses yeux sont rouges et gonflés. On ne pousse pas plus loin la folie, la vérité, le silence et les sanglots de la douleur.

Jusqu'ici, Marie Dorval est restée reléguée aux extrémités de l'art. Les pièces qu'on lui présente sont pauvres, mesquines, peu lui importe : elle est là; et le drame, qui s'incarne en elle, suffit pour exciter l'émotion. Laissera-t-on ce talent aux prises avec la médiocrité ? Le poëte dramatique, qui tient dans sa main des trésors, ne l'ouvrira-t-il pas pour l'actrice inspirée qui viendra ajouter à sa gloire sa propre gloire ?

III

Non, les poëtes veillent; ils ne veulent pas permettre que le théâtre soit privé d'un talent comme le sien. Ils viennent tous, Victor Hugo à leur tête, puis Alfred de Vigny, puis Casimir Delavigne, puis Alexandre Dumas; ils lui crient : Tu seras Marion Delorme, Doña Sol, Catarina; tu seras Kettly Bell; tu seras Técla ; tu seras Adèle Hervey !

Et la noble femme n'hésite pas; elle se lance, yeux fermés, dans ce tourbillon des gigantesques inspirations de la poésie et du drame. — Son génie fait sa force, elle se prodigue, assurée qu'elle est de ne succomher à sa tâche qu'avec la mort.

Elle donne la vie aux personnages qu'elle interprète :

Adèle Hervey, subjuguée par le regard fatal d'Antony, succombe sous l'emportement du cœur et des sens; le même feu la brûle, la même passion la tue; elle se laisse entraîner aveuglément aux ardeurs de l'adultère. Femme vertueuse, et sous la domination d'un

amour invincible, elle est traînée pas à pas, de faute en faute, de douleur en douleur, d'outrage en outrage, par cet amour victorieux ; elle est méprisée, insultée par l'orgueilleuse jalousie, par des femmes dont la seule vertu est d'être criminelles en secret, et la pauvre femme innocente en vient à ce point de s'écrier dans son désespoir: « Antony ! mais sais-tu bien que je suis perdue, moi ! »

Qui ne se la rappelle dans cette situation ? Les sentiments outrés qui respirent dans le drame d'Alexandre Dumas, aujourd'hui si vieilli, mais que la génération précédente a tellement encensé, ces passions *ultra-romanesques*, nous semblent folles ; mais ce qui était vrai, ce qui est resté vrai, c'est Mme Dorval, devenue Adèle ; — c'est son pathétique, son geste héroïque, lorsque perdue, déshonorée, elle demandait au *bâtard* la mort comme dernière preuve d'amour.

Pourrions-nous mieux parler de l'actrice que le géant du siècle, Victor Hugo ? Prenons donc son témoignage sans y rien ajouter.

Voici ce qu'on lit dans les notes du poëte qui accompagnent les premières éditions de *Marion Delorme :*

« Quant à Mme Dorval, elle a développé, dans le rôle de Marion, toutes les qualités qui l'ont placée

au rang des grandes comédiennes de ce temps; elle a eu dans les premiers actes de la grâce charmante et de la grâce touchante. Tout le monde a remarqué de quelle façon parfaite elle a dit tous ces mots qui n'ont d'autre valeur que celle qu'on leur donne : — *Serait-ce un Huguenot?* — *Être en retard*, *déjà?* — *Monseigneur*, *je ne ris plus*, etc.

» Au cinquième acte, elle est constamment pathétique, déchirante, sublime, et, ce qui est plus encore, naturelle.

» Au reste, les femmes la louent mieux que nous ne pourrions faire : elles pleurent. »

Dans *Angelo,* le rôle de Catarina, si difficile à cause du voisinage de Mlle Mars, était tenu par elle avec une telle majesté de talent que la foule, émerveillée, leur prodiguait à toutes deux les bravos et les acclamations.

Après la folle gaieté , le caprice volage de Jeanne Vaubernier , l'enivrante ardeur d'Adèle Hervey[1], la pâle mélancolie, l'amour dévoué, le repentir et l'expiation de Marion Delorme, voici venir la pure et idéale figure de Kettly Bell. Alfred de Vigny avait déjà apporté à cette belle inspiration son génie ; mais, avec Dorval, cette œuvre devint une élégie sublime, un drame vainqueur ! Comme elle planait sur l'œuvre entière !

« Kettly Bell ressemble aux mères pudiques de Raphaël : sans effort, elle est posée comme elles ; comme elles aussi, elle se pare de ses enfants et les assied sur ses genoux. Kettly Bell a la voix tendre jusque dans la douleur et le désespoir. — Sa parole lente et mélancolique est celle de l'abandon et la pitié ; ses gestes, ceux de la religion bienfaisante ; ses regards ne cessent de demander grâce au ciel pour l'infortune ; ses main sont toujours prêtes à se croiser pour la prière ; on sent que les élans de son cœur contenus par le devoir lui seront mortels. Rien n'est innocent et doux comme ses ruses et ses coquetteries naïves pour obtenir que le quaker lui parle de Chatterton. Elle est bonne et modeste jusqu'au moment où cette âme délicate et chaste se brise dans l'émotion tragique de la terreur et de l'amour ! »[1]

Auxiliaire puissant du drame moderne, comme lui, elle s'attaquait aux règles acceptées et faisait triompher les innovations ; toujours debout, toujours sur la brèche, elle franchissait les sommets les plus ardus pour y cueillir la gloire ; elle s'engageait dans des chemins inconnus, sous l'invocation de la poésie, afin de faire entendre au plus loin la voix des dogmes

[1] *Galerie des Artistes dramatiques.*

nouveaux. Aucun obstacle ne l'arrêtait : ses camarades, courbant le front sous le poids d'une œuvre difficile, venaient-ils à faiblir ?

— En avant ! s'écriait-elle.

Et elle forçait les applaudissements.

Un petit journal, caustique par goût et par nécessité, portait, en 1842, cette appréciation sur notre actrice :

« Mme Dorval est la bacchante échevelée, palpitante, haletante du drame romantique. Elle est l'idole de tous les jeunes gens pâles, rêveurs, passionnés, enthousiastes, qui sont dévorés d'un feu grégeois sentimental, comme Werther et René, et meurent de faim comme Chatterton. »

Non, rédacteur inconnu du *Rivarol*, non, Dorval n'était pas aussi exclusivement romantique que vous voudriez le faire croire. La jeune génération, il est vrai, l'acclamait avec enthousiasme ; mais lorsqu'elle se présentait devant un paterre illettré, étranger à toutes ces luttes et aux passions du jour, devant le public qui travaille et gagne son pain à la sueur de son front, devant la foule qui vient demander au théâtre des émotions nées de sentiments vrais et naturels, alors elle attendrissait, elle faisait pleurer, elle faisait pénétrer jusqu'au fond de ces cœurs neufs, de ces âmes

naïves toutes les explosions de la pitié, de la terreur, de l'admiration !

IV

Bohême sublime, Marie Dorval ne possédait pas cette mesquine qualité qui est l'apanage du talent médiocre de s'arrêter dans sa course, de se fixer dans un milieu, si bon qu'il fût pour ses intérêts privés. Artiste, elle se donnait tout entière à l'art. Tous les théâtres lui ont dû des succès, aucun n'a pu l'accaparer. Tour à tour à la Porte Saint-Martin, à la Renaissance, au Gymnase, à la Comédie-Française, à l'Odéon, ella a traversé toutes es étapes de la carrière théâtrale.

Son départ de la Comédie-Française, en 1838, fut le signal d'une récrimination universelle contre ce cimetière des grands talents, des génies interprètes des génies. Son passage au Gymnase dramatique fut de courte durée, et cette lionne échappée, dit Jules Janin, s'en alla faire son tour de France, emportant avec elle tout le vieux bagage dramatique dont elle était bien plus que l'âme, dont elle était le tout-puissant galvanisme.

Les allures correctes du Théâtre-Français convenaient peu à sa spontanéité énergiqne, à la passion de son jeu. Il est vrai que son concours n'y avait été demandé que pour des œuvres en dehors des allures ordinaires de cette salle.

Cependant, une fois, à l'occasion d'un bénéfice à l'Opéra, elle parut dans *Phèdre*. Mais pour apporter un correctif à cette tentative, elle exhuma, sur l'avis d'un homme de lettres, la *Phèdre* de Pradon.

Elle écrivait à ce sujet à Charles Maurice :

« Mon ami, pouvez-vous me mener chez ce cher M. Véron, demain, avant ou après la répétition ? Il faut nous dépêcher, n'est-ce pas ?... Ah ! quels vers que ceux de M. Pradon ! Pour les retenir, je suis obligée de les mettre sur l'air : *Vive ! vive à jamais M. de Catinat !* Envoyez-moi un de vos esclaves pour me répondre. »

Dorval avait joué avec succès *Agnès de Méranie ;* elle s'était montrée une incarnation de chasteté et de sobriété d'interprétation dans la *Lucrèce* du même auteur, Ponsard ; la voir dans *Phèdre*, c'était un spectacle curieux. Y fit-elle oublier Rachel ? Ce serait sottise que de le prétendre. La jeunesse, la beauté, la grâce idéale de Rachel ne se rencontraient plus déjà, hélas ! chez Dorval, mais le public vraiment artiste de ces soi-

rées applaudissait à ses efforts, et si ce ne fut pas un triomphe, ce ne fut non plus une chute.

Elle disait à cette occasion : « Je n'ai pas la prétention de trouver mieux que n'a fait Rachel ; mais je peux trouver autre chose. Le public ne s'attend pas à me la voir imiter, je ne serais que sa parodie ; mais il doit s'intéresser à moi dans ce rôle, non pas à cause de l'actrice, mais à cause de Racine. Il ne s'agit pas de retrouver l'intention première du poëte. Il n'y a rien de puéril comme les recherches de la vraie tradition. Il s'agit de faire valoir la beauté de la pensée et le charme de la forme, en montrant qu'elles se prêtent à toutes les natures et peuvent être exprimées par les types les plus opposés. » Et elle érigeait ainsi en principe que, dans ses appréciations, la critique oublie trop souvent.

Une création qui suffirait à la gloire d'une actrice et lui assignerait un rang éminent dans l'histoire du théâtre, vint ajouter un nouvel et dernier fleuron à la couronne de Marie Dorval. Nous avons parlé de *Marie-Jeanne*.

Rencontrant un jour, en 1846, Alexandre Dumas :

— Tu sais que j'ai un rôle ? lui dit-elle.

— Dans quelle pièce ?

— Ah ! je ne sais pas, cela s'appelle *Marie-Jeanne*.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est une mère qui a perdu son enfant et qui crie: — Mon enfant! je veux qu'on me rende mon enfant! oh! je serai très-belle là-dedans.

Elle y fut plus que belle, elle y fut sublime!

« Dorval trouva dans ce rôle, dit George Sand, ces cris qui déchiraient l'âme, ces accents de douleur et de passion qu'on n'entendra plus au théâtre, parce qu'ils ne pouvaient partir que de ce cœur-là et de cette organisation-là; parce que ces cris et ces accents seraient sauvages et grotesques venant de toute autre qu'elle, et qu'il fallait une individualité comme la sienne pour les rendre terrifiants et sublimes. »

Elle atteignait plus qu'à l'idéal, elle réalisait toute la grandeur de la nature lorsqu'elle disait à son mari :

— Vous m'avez condamnée à être une mauvaise mère, je ne vous connais plus!

Manquant — par la débauche de l'homme auquel elle s'était donnée, âme naïve et aimante ; — manquant de pain, de feu, le lait tari, elle va porter son enfant à la froide demeure où sont reçus les enfants trouvés. Elle essaie de le réchauffer dans son sein, puis arrivée devant le tour où il va disparaître, elle le prend sur ses genoux :

— Adieu, mon petit ange, lui dit-elle; adieu, mon ange adoré; adieu mon enfant chéri; non pas adieu,

au revoir, car nous nous reverrons. Oh ! oui, oui, nous nous reverrons.

On entendait alors une vraie mère, abîmée dans la douleur et pleurant son véritable enfant.

Une fois, entre autres, elle interpréta ce rôle avec une force et une vérité surnaturelles. — Elle se trouvait sous le coup d'un horrible malheur, de la mort de son petit-fils ; à la suite de l'acte de l'hospice, la salle croulait sous les applaudissements :

— Jamais, lui dit quelqu'un, femme n'a été autant acclamée par le public.

— Je crois bien, répondit-elle, les autres femmes lui donnent leur talent, moi, je lui donne ma vie !

Tels étaient, en effet, l'abandon et l'impétuosité de son jeu, qu'elle se livrait tout entière au public, ne s'épargnant jamais, dût-il lui en coûter les souffrances les plus affreuses, dût-il lui en coûter la vie.

VI

Marie Dorval est une figure à part dans les annales théâtrales ; son existence artistique se mêle à l'existence de la femme ; et à l'une et à l'autre, se rattache une destinée fatale qui forme le secret de ses triomphes et la raison des grandes amitiés qu'elle a inspirées.

Intelligence éminente, son cœur était à la hauteur de son intelligence. Abreuvée dès son entrée au monde de souffrances inouïes, et s'arrêtant aux déceptions comme aux illusions, elle usait sa vie dans les joies éphémères et dans les regrets continuels : — « Tout était passion » chez elle, la maternité, l'art, l'amitié, le dévoûment, » l'indignation, l'aspiration religieuse ; et comme elle » ne savait et ne voulait rien modérer, rien refouler, » son existence était d'une plénitude effrayante, d'une » agitation au-dessus des forces humaines [1]. »

Mariée d'abord à Dorval, puis au spirituel vaudevil-

[1] George Sand.

liste et critique Merle, elle avait eu de sa première union trois filles. Frappée au cœur par l'ingratitude de l'une d'elles, elle reporta toute son affection sur l'enfant de la dernière ; Georges avait épousé un acteur que l'on applaudit tous les jours au Palais-Royal, Réné Luguet.

La naissance du petit Georges, réveilla en elle une tendresse immense, passionnée, dont l'art profita, mais qui la conduisit, elle, au tombeau.

Dès qu'il eut atteint sa troisième année, elle l'emmena avec elle dans ses excursions en province. Elle ne vivait que de lui et pour lui. Ne le quittant que pour entrer en scène, elle volait vers Georges aussitôt que la toile baissait, et couvrait des couronnes et des fleurs que lui donnait le public le berceau de l'enfant.

Georges mourut à quatre ans et demi, le 16 mai 1848.

Dorval faillit devenir folle de cette mort subite et inattendue.

Pendant les trois jours que l'on conserva le cadavre, elle riait et chantait ; elle ne sortit de cet état de stupeur que lorsqu'il fallut l'ensevelir.

Le premier coup qui frappa la bière de l'enfant, lui fit jeter un cri : on aurait cru que le clou fatal lui entrait dans le cœur.

Elle pleura : on la croyait sauvée ; c'était son agonie qui commençait.

Voici en quels termes elle épanchait sa douleur dans le sein de sa plus grande amie, l'illustre auteur d'*Indiana* et du *Champi :*

« J'ai perdu mon fils, mon Georges ! — Le savais-tu ? Mais tu ne sais pas la douleur profonde, irréparable que je ressens. — Je ne sais que faire, que croire ! Je ne comprends pas que Dieu nous enlève d'aussi chères créatures. Je veux prier Dieu et je ne sens que de la révolte et de la colère dans mon cœur... Je passe ma vie sur son petit tombeau. Me voit-il ? le crois-tu ? Je ne sais plus que faire de ma vie, je ne connais plus mon devoir. Je voudrais et je ne peux plus aimer mes autres enfants. J'ai cherché des consolations dans les livres des prières. Je n'y ai rien trouvé qui me parle de ma situation et des enfants que nous perdons. Il faudrait remercier Dieu d'un aussi affreux malheur ?—Non, je ne le peux pas ! Jésus lui-même n'a-t-il pas crié : — Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Si cette grande âme a douté, que devenir, nous autres créatures ? Ah ! ma chère, que je suis malheureuse ! C'était tout mon bonheur. — Je croyais que c'était ma récompense pour avoir été bonne fille et bien dévouée toujours à toute une famille, dont la charge était bien chère, — mais aussi bien lourde à mes

pauvres épaules... J'étais si heureuse ! Je n'enviais rien à personne. Je luttais avec courage dans une profession *haïssable,* que je remplissais de mon mieux, et quand la maladie ne m'arrêtait pas, dans l'idée de rendre tout mon monde plus heureux autour de moi... Les révolutions... l'art perdu... nous étions encore heureux. — Nos pauvres petits faisaient des barricades, chantaient la *Marseillaise!* les bruits de la rue redoublaient leur gaieté ! Eh bien ! quelques jours après, ces mêmes bruits redoublaient les convulsions de mon pauvre Georges. Il a eu quatorze jours d'agonie. Quatorze jours nous avons été sur la croix ! Il est tombé à nos pieds le 3 mai. Il a rendu sa petite âme le 16 mai, à trois heures et demie du soir. »

Laissons raconter à Alexandre Dumas un épisode navrant de cette grande douleur :

« Un jour Dorval, sortie le matin, resta dehors toute la journée. On devine les craintes de ses enfants pendant dix heures d'absence ; enfin, vers huit heures du soir, elle rentra très-agitée.

» Luguet lui fit timidement quelques questions, mais on vit bientôt qu'il y avait un secret qu'elle ne voulait pas dire.

» A partir de ce moment, cette sortie se renouvela tous les jours, et, comme tous les jours elle sortait et rentrait à la même heure, on s'était, dans la maison épuisée de forces, arrangé de cette absence, qui rendait à tout le monde un peu de calme.

» D'ailleurs, on pensait que Marie passait tout ce temps à l'église.

» Un soir, cependant, elle rentra malade. Elle avait un frisson violent et toussait beaucoup. Luguet l'examina attentivement et s'aperçut qne ses vêtements étaient trempés.

» Il avait fait une grande pluie dans la journée, on était au milieu de l'hiver. Où était-elle donc quand cette pluie était tombée, qu'elle paraissait l'avoir reçue tout entière. Cela devenait inquiétant.

» Luguet résolut de savoir où elle allait.

» Dès le lendemain, il le sut ; il n'y avait pour cela qu'à la suivre.

» Elle avait acheté un pliant. Elle l'avait fixé à la grille qui entourait la tombe du petit Georges par une grosse chaîne et un cadenas, et chaque matin, en hiver, pendant les mois les plus âpres de l'année, elle allait s'installer sur ce pliant avec sa Bible et un ouvrage de tapisserie.

» Et lorsque les passants, entendant gémir, de-

mandaient aux gardiens du cimetière : — Qu'est-ce que c'est que cela ?

» Ceux-ci répondaient :

» — C'est la pauvre Mme Dorval qui pleure son petit enfant.

» Et les passants qui voulaient la voir suivaient l'allée où elle gémissait ainsi, et se découvraient devant une femme en grand deuil, ployée, les genoux au menton et la Bible à la main. »

Si quelque chose, chez une femme comme Dorval, pouvait faire cesser cet engourdissement moral, cette annihilation de l'existence, c'étaient bien les émotions de la scène.

Et il fallait vivre, d'ailleurs; Dorval n'avait jamais su fermer la main devant la misère, et si elle ne gagnait rien, elle n'avait rien. — Elle donna donc, autant par distraction que par nécessité, quelques représentations en province.

Un jour Balzac vint lui offrir une création dans *la Marâtre*. — La femme redevint un instant artiste, et l'on put croire que la mort allait surseoir à la condamnation prononcée contre la mère douloureuse. — Une indisposition cruelle la cloua à son lit, et le rôle fut donné à une autre actrice.

Comme dédommagement, le directeur du Théâtre historique offrit à Dorval quelques représentations de *Marie-Jeanne.*

Mais elles cessèrent bientôt, et, harcelée par les besoins de la vie matérielle, Dorval, qui n'était jamais restée à la charge des siens, se demanda comment elle pourrait se suffire jusqu'au moment où elle mourrait, ce qui disait-elle, ne pouvait tarder.

Elle songea au Théâtre-Français, pensant qu'une administration subventionnée ne lui refuserait pas à elle, qui avait attiré la foule à Angelo, à Chatterton — à elle que le drame avait ennoblie, un refuge hospitalier; elle demandait cinq cents francs par mois, s'engageait à jouer tous les rôles, jusqu'aux utilités, et donnait en outre — tant elle se sentait proche de la tombe! — l'assurance qu'elle ne grèverait pas longtemps le budget du théâtre... elle demandait du pain pour quelques jours.

Les portes restèrent fermées, pas une voix ne s'éleva pour l'admission de Dorval. Ce sera la honte du Théâtre-Français d'avoir abandonné aux tortures de la misère la plus grande interprète du drame populaire, quand elle venait lui offrir non pas son talent, mais ses services; quand, laissant de côté tout amour-propre, elle

disait : Prenez-moi ; faites de moi ce que vous voudrez ; j'ai faim, mes enfants ont faim !

Nous nous trompons. Si le comité fut unanime à repousser la demande, le directeur prit sur lui de donner une réponse : — A l'aide de calculs intelligents, dit-il à l'actrice, je pourrai peut-être réaliser sur le luminaire une économie de 300 fr. par mois... Les voudriez-vous ?

Cette fois la mesure était comble. Un théâtre qui a plus de 200,000 fr. de subvention, offrir à Dorval l'économie que l'on pouvait faire sur l'éclairage !

La pauvre femme, car l'actrice ne reparaîtra plus, veut fuir bien loin de Paris où elle n'a trouvé que ingratitude, où l'on voulait lui faire l'aumône. Elle partit pour Caen, pensant y donner quelques représentations.

Le lendemain de son arrivée, elle tomba malade pour ne plus se relever. Après trente-sept jours d'horribles souffrances, où elle n'eut d'autre garde que son gendre, — toutes ressources faisant défaut,— Dorval, sentant sa fin, voulut revenir à Paris. Pendant le voyage, au milieu d'une horrible tempête, la diligence versa et l'on attendit, sur le bord de la route, par la pluie, que la voiture fût réparée.

Quelles angoisses ! la nature elle-même conspirait contre Dorval.

Que dire de plus? Le 20 mai 1849, un an et quatre jours après la mort de Georges, Dorval rendit son âme à Dieu; une dernière terreur lui restait — voyant autour d'elle la misère nue et cruelle, elle craignait d'être enterrée dans la fosse commune!

Au moment où elle mourut, une pétition signée de tous les représentants de la presse et de la littérature dramatique allait être adressée au ministère pour réclamer son admission au Théâtre-Français.

Il était bien temps!

RACHEL

1821-1858

RACHEL

I

« Hier, mendiante dans la rue, aujourd'hui reine de théâtre avec une liste civile de cent mille livres de rente servie par le peuple français, fils de la République et de Napoléon.

» Sans compter les couronnes et les acrostiches.

» Pour peu qu'elle daigne le vouloir, la grande tragédienne épousera le parent — pas trop éloigné — de quelque couronne russe, anglaise ou allemande, qui se trouvera fort honoré. Les autres prétendants dé-

daignés se brûleront la cervelle, et tout le monde concevra leur dépit. »

Voilà ce qu'écrivait en 1842 un des biographes de la grande tragédienne.

Rachel, qu'il met ici en scène, n'a épousé aucun prince russe, anglais ou allemand, et nous ne sachions pas qu'aucun prétendant se soit brûlé la cervelle par suite d'un refus de sa part.

Pourquoi — lorsqu'un astre paraît à l'horizon du théâtre — pourquoi mêler aussitôt à la noble et grandiose mission de l'actrice les calculs matériels de la position sociale? L'artiste se doit à l'art; souvent il tombe victime de ce vampire, mais respectons-le assez pour ne pas nous occuper à son endroit, des mesquines considérations de l'existence.

Élisa Rachel Félix naquit le 28 février 1821, dans une pauvre auberge du village de Mun, canton de Thurgovie, en Suisse. Son père, colporteur juif, avait déjà une fille, Sarah, et vit plus tard sa famille augmentée de Raphaël, Rébecca, Lia et Dinah, née à Paris en 1835. Chacun de ces noms est connu plus ou moins avantageusement au théâtre, et c'est à leur sœur plus que — por la plupart — à leur propre talent — qu'ils doivent leurs succès et leur réputation.

La mère aidait à l'entretien du ménage par le produit de son métier de revendeuse à la toilette.

Enfants, Sarah et Rachel, les deux aînées, allaient dans les cafés de Lyon, solliciter la pitié des consommateurs en chantant des chansonnettes et leur offrant des oranges. Il leur fallait chaque soir apporter au logis une certaine somme que souvent la maîtresse de l'établissement complétait de ses propres deniers. — La chronique dit même que cette brave femme rencontra depuis à Paris l'actrice au faîte de la fortune et peu après ne la vit plus — peut-être par la faute de celle qui avait reçu le bienfait.

Rachel rappelait souvent dans l'intimité ces temps précaires et remplis d'amertume. « Qui oserait affirmer, a dit un biographe — que le germe fatal du mal qui l'a emportée ne date pas des froides et brumeuses soirées où elle traversait les rues étroites, humides de la cité lyonnaise pour entrer dans une atmosphère brûlante, où elle quittait l'air chaud des cafés de la ville, pour retourner dans la mansarde glacée ? Qui osera dire que les lazzi cyniques de ces don Juan d'estaminet, qui ne s'arrêtent pas devant la majesté de l'enfance et de la pauvreté, n'avaient pas atteint cette jeune âme ? Et qui peut répondre que ces flétrissures impies n'ont pas fait naître ces doutes, ce scepticisme qui appelait plus tard

l'ironie sur ses lèvres, en face du dévouement infatigable de ses meilleurs amis? » Car, il faut l'avouer, si l'amitié parut jamais un vain mot — ce fut pour Rachel, grande égoïste qui n'avait que des éclairs de cœur et de bienfaisance et dont la devise était : *Tout ou rien.*

Ceci dit pour la femme qu'il faut bien mettre en scène, sans préjudice pour l'actrice.

Vers 1830, la famille Félix vint s'établir à Paris. Le célèbre professeur de chant, Choron, frappé un jour de la physionomie intelligente de Rachel, qui continuait avec Sarah son misérable métier — lui offrit de suivre ses cours. La proposition fut acceptée par le père.

Quel nom inscrire sur les registres de l'école? *Rachel* était peu en rapport avec l'interprétation de la musique religieuse; la jeune élève y figura donc sous celui d'Élisa. Bientôt, devinant son avenir tragique, le maître céda à Pagnon Saint-Aulaire, sociétaire du Théâtre-Français, le soin de cultiver le talent de Rachel.

L'enfant, ignorante, ne savait pas lire; ce fut par là qu'il fallut commencer avec elle. Le comédien lui fit apprendre en même temps par cœur différents rôles de a tragédie.

M. Védel, prié un jour par Rachel d'assister à une représentation que donnaient les élèves de M. de Saint-Aulaire, y vint avec M. Jouslin de Lasalle, alors direc-

teur du Théâtre-Français, et celui-ci devina plutôt qu'il n'admira le talent tragique de la jeune fille, puisqu'elle jouait un rôle de soubrette dans le *Philosophe marié.*

Le lendemain, 27 octobre 1836, elle entrait au Conservatoire, avec promesse d'un secours annuel de 600 fr., que la famille ne reçut point.

Un an plus tard, le directeur du Gymnase, M. Delestre-Poirson, assistant par hasard à une représentation du Théâtre-Chantereine, entendit l'élève; et le lendemain son régisseur apportait à la famille, installée alors dans une chambre de l'hôtel des Trois-Balances, en face la Morgue, un engagement de trois ans, aux appointements de trois mille francs par an, avec un tiers d'augmentation dès la seconde année.

Elisa devint *Rachel* pour le public.

Elle debuta dans *la Vendéenne,* pièce de M. Paul Duport, œuvre plus que médiocre, qu'accueillirent des sifflets, dont quelques-uns peut-être à l'adresse de l'actrice.

Et pourtant celle-ci avait rendu avec talent les détails de son rôle; le couplet où elle racontait que la vierge d'Aurey était venue lui donner le moyen de délivrer son père, était rendu avec une expression sublime; mais alors elle ne s'imposait pas au public.

Parmi les critiques, Jules Janin, Rolle, Edouard

Monnais et Frédéric Soulié, pressentirent son avenir.

Mais le directeur, qui voyait ses réclames dépensées en pure perte pour son théâtre, ayant tenté une seconde expérience, non plus heureuse, dans le *Mariage de raison*, de Scribe, résilia l'engagement à partir du 1er mai 1838.

Seulement il pallia cette disgrâce par un conseil auquel on doit peut-être la tragédienne. — « Étudiez avec Samson, lui dit-il, et vous serez bientôt en état de débuter avec bonheur au Théâtre-Français. »

M. Delestre-Poirson fut un bon prophète.

II

Le 12 juin 1838, l'affiche du Théâtre-Français annonçait les débuts de Mlle Rachel. L'intervention de Mlle Mars avait aplani les difficultés qu'opposaient les sociétaires à sa réception dans le cénacle. Outre que sa taille et son physique leur avaient déplu, le débit de la nouvelle venue, s'affranchissant des errements de la tradition, leur portait ombrage. Pour eux, en effet, la convention semblait préférable à la vérité ;

marteler hémistiche par hémistiche, scander syllabe par syllabe, les vers de Corneille, de Racine, de Corneille, était pour eux la dernière expression de l'art, et depuis Talma ils étaient revenus à la *chanson*.

La réprésentation des *Horaces* eut donc lieu sans tambour ni trompette : le public y fut peu ému, mais les amateurs y apprécièrent de véritables qualités tragiques, et la critique, avec Jules Janin et Merle, entonna les louanges de l'actrice.

Voici en quelques lignes son portrait tracé par un journal de l'époque : — « Elle a le teint pâle, l'œil renfoncé, petit, cerné, mais vif et pénétrant; les lignes de sa figure n'ont rien de correct; sa bouche est grande et sa lèvre, mince, a beaucoup d'expression dans l'ironie et le dédain; ses joues sont creuses, sa poitrine est maigre et son organisation frêle et chétive, mais sa physionomie est énergique, mobile et intelligente; sa voix, un peu voilée habituellement, est sonore, timbrée et quelquefois tragiquement rauque. »

Le siècle est aux chiffres; on cote, quelquefois à tort, souvent avec raison, le talent d'un acteur à la recette du théâtre. Nous donnons donc ici les sommes encaissées par le Théâtre-Français pendant l'année 1838, aux représentations de Rachel. — Le total nous dispensera de toute appréciation.

1838. — 12	Juin......	*Horace*.............	753	05
16	—	*Cinna*..............	558	80
23	—	*Horace*..............	303	10
9	Juillet.....	*Andromaque*.........	373	20
11	—	*Cinna*..............	342	45
15	—	*Andromaque*.........	736	85
9	Août......	*Tancréde*...........	623	20
12	—	Idem................	422	»
16	—	*Iphygénie en Aulide*..	715	»
18	—	*Horace*..............	594	30
22	—	*Tancrède*............	800	10
26	—	*Andromaque*.........	1,225	40
30	—	*Tancréde*............	650	90
4	Septembre.	*Andromaque*.........	929	70
9	—	*Tancréde*............	2,048	10
11	—	*Horace*..............	1,304	80
15	—	*Andromaque*.........	1,218	20
17	—	*Tancrède*............	1,118	25
23	—	*Andromaque*,........	2,129	90
27	—	*Cinna*..............	3,150	»
29	—	Idem................	2,448	90
3	Octobre...	*Andromaque*.........	4,281	»
5	—	*Mithridate*..........	3,669	90
9	—	Idem................	4,643	80
12	—	*Andromaque*.........	5,529	40
17	—	*Horace*..............	4,640	70
19	—	*Andromaque*.........	6,130	70
23	—	*Tancrède*............	5,187	70
26	—	*Cinna*..............	5,369	40
30	—	*Andromaque*.........	6,296	20

1er Novembre.	*Cinna*	6,300	55
6 —	*Mithridate*	6,176	35
10 —	*Horace*	6,124	25
13 —	*Andromaque*	6,434	70
16 —	*Tancrède*	5,051	30
19 —	*Cinna*	5,346	25
23 —	*Bajazet*	6,085	»
26 —	Idem	4,772	25
30 —	Idem	4,348	45
3 Décembre.	*Bajazet*	5,434	55
5 —	*Cinna*	5,781	15
7 —	*Andromaque*	6,211	55
12 —	*Bajazet*	5,710	10
14 —	*Mithridate*	4,748	90
18 —	*Andromaque*	6,152	85
22 —	*Horace*	4,685	40
25 —	*Bajazet*	5,954	60
29 —	*Andromaque*	6,308	75

Les recettes continuèrent dans la même proportion, à tel point que du 12 juin 1838 au 28 juin 1839, pendant moins de cent représentations, le total s'en éleva à la somme de 452,595 fr. 15 c., et si l'on continue ce travail jusqu'au 28 décembre 1852, on le voit porté au chiffre énorme de 3,804,048 fr. 15 c.

On le voit, ses premières créations, Camille, Emilie, Hermione, Aménaïde, elle les joua devant un public absent. — Cependant cette imprécation de Camille devenue

vulgaire à force d'avoir été récitée dans tous les conservatoires, Rachel s'en était emparée avec une intelligence, une verve sans égales, et bientôt dans les scènes d'Hermione avec Oreste et avec Pyrrhus, dans les fureurs d'Emilie, dans les scènes d'indignation d'Aménaïde, son énergie, l'expression et la vérité de son jeu, les sentiments, les passions qu'elle savait si bien exprimer de l'ironie, du mépris, du dédain, de l'indignation, de la jalousie, lui méritèrent tous les suffrages.

Mais ce qui manquait à Rachel, ce qui lui a toujours manqué, ce sont les sentiments tendres, les douces émotions de l'âme, l'amour élégiaque. *Les grandes douleurs sont muettes*, cette vérité elle la mettait trop en pratique au théâtre.

Devait-on bien réellement lui faire un reproche de cette insensibilité ? — « Rachel, dit Théophile Gautier, fut froide comme l'antiquité, qui trouvait indécentes les manifestations exagérées de la douleur, permettant à peine au Laocoon de se tordre entre les nœuds des serpents, et aux Néobides de se contracter sous les flèches d'Apollon et de Diane ; le monde héroïque était calme, robuste et mâle, il eût craint d'altérer sa beauté par des grimaces, et d'ailleurs nos souffrances nerveuses, nos désespoirs puérils, nos surexcitations sentimentales

eussent glissé comme de l'eau sur ces natures de marbre, sur ces individualités sculpturales que la fatalité pouvait seule briser avec une longue lutte, — elle restait donc dans les limites de la vraie tragédie antique. »

III

Six mois après ses débuts, la foule se pressait au Théâtre-Français quand Rachel devait jouer. Ce qui consacra, enfin, sa réputation fut la présence du roi Louis-Philippe à l'une de ses représentations.

Le lendemain on pouvait lire dans le *Moniteur universel :*

« Le roi a assisté ce soir à la représentation du Théâtre-Français.

» Mademoiselle Rachel jouait le rôle d'Emilie dans *Cinna*, et Sa Majesté avait voulu juger par elle-même du mérite de cette jeune actrice, dont le renom grandit chaque jour, et sur laquelle semblent reposer aujourd'hui les destinées de la tragédie.

» Le roi n'était pas venu au Théâtre-Français depuis

trois ans. Son arrivée, tout à fait inattendue au milieu d'une si nombreuse assistance, a été saluée par les plus bruyantes acclamations.

» Sa Mmajesté était accompagnée de la reine, du roi et de la reine des Belges, de madame la princesse Adélaïde, de madame la princesse Clémentine, de M. le duc de Nemours et des jeunes princes.

» Le roi a paru prendre un vif intérêt à l'ensemble de la représentation de *Cinna*, et il a donné plusieurs fois des marques de satisfaction à Ligier et à Beauvallet, qui ont joué avec un zèle remarquable; mais la jeune débutante attirait surtout l'attention de la famille royale. Son jeu si noble, sa déclamation si mesurée et si bien sentie, son ironie si pénétrante et si ferme, la chaleur si vraie et si pathétique de ses gestes et de son accent, ont à plusieurs reprises entraîné les applaudissements de Leurs Majestés, répétés avec enthousiasme par toute la salle.

» Dans l'entr'acte, M. le ministre de l'Intérieur qui était à la représentation, est venu rendre visite à Sa Majesté.

» Le roi a quitté la salle un peu avant la fin du spectacle et a été reconduit jusqu'à l'entrée de son appartement par M. Vedel, directeur du Théâtre-Français, assisté de MM. Monrose et Guiaud, semainiers de service, et portant, suivant un antique usage, les flambeaux d'honneur en avant du roi.

» Sa Majesté, en traversant le corridor du foyer intérieur, a trouvé mademoiselle Rachel qui attendait son passage ; le roi s'est alors arrêté et a adressé à la jeune débutante quelques paroles flatteuses, auxquelles la reine est venue joindre ses félicitations.

» — Vous faites renaître les beaux jours de la tragédie française, a dit le roi ; les affaires me permettent bien rarement d'aller au spectacle, mais je reviendrai vous voir... — La jeune actrice paraissait fort émue, et tout le monde remarquait le contraste de cette émotion presque enfantine et de cette grâce toute naïve avec le mâle et fier talent qu'elle venait de montrer sur la scène. Une fois rentrée dans les coulisses, la fière Hermione n'est plus qu'une petite fille craintive ; Emilie n'est plus qu'un enfant.

» On annonce prochainement, pour la continuation des débuts de mademoiselle Rachel, la reprise d'*Esther* et celle de *Bajazet*. L'intérêt que la famille royale vient de témoigner à cette jeune actrice ne peut qu'ajouter à la curiosité du public, déjà si vivement excitée et si fréquemment satisfaite. »

Toutes les appréciations les plus flatteuses des critiques hebdomadaires réunis eurent peut-être moins d'influence. sur la fortune de Rachel que ce pompeux article officiel.

A partir également de ce jour, les salons se dispu-

tèrent la tragédienne. — Ce fut une mode et un grand luxe de posséder, pour un instant, la sauvage Hermione, qui, reproduite par la peinture, la lithographie, la sculpture, frappait de tous côtés les regards des curieux.

Reçue par les plus illustres étrangers qui habitaient Paris, par la famille de Noailles, par le comte et la comtesse Duchâtel, l'*Abbaye-aux-Bois*, — avec sa charmante hôtesse, Mme Récamier et son illustre habitué, Chateaubriand, — appelait encore Rachel à toutes ses réunions, à toutes ses fêtes littéraires.

Et la jeune fille qui, un an auparavant, se présentait au cabinet directorial du Gymnase, avec une pauvre robe de toile — qui, le soir de son début au Théâtre-Français, était coiffée d'un chapeau de velours nacarat, orné d'une rose jaune, — travail de sa mère, — paraissait une reine de Paris, et portait d'un geste aisé les plus magnifiques parures !

Quel enivrement pour elle ! Ne croirait-on pas à un rêve, à un récit féerique des *Mille et une Nuits !* La chanteuse des rues devenue princesse ! Elle se souriait, s'admirait, se contemplait elle-même comme une enfant aime, à sa première robe de soie, se regarder dans un miroir. C'est qu'en dehors de la scène, aux commencements, elle redevenait une véritable enfant !

IV

N'est-ce pas un fait étonnant, et peut-être sans exemple, qu'une fille de dix-huit ans, élevée sous l'aile de parents dénués d'instruction, ignorante elle-même, se soit ainsi élevée de prime-abord à une sorte de perfection ? Car il est à remarquer — et pour tout autre c'eût été une raison de décliner dans l'opinion publique — que dès le début la tragédienne est parvenue à exprimer dans des œuvres de cette force, des beautés que l'on ne devinait pas, même après tant de grandes et intelligentes interprètes ?

On pourrait dire que Rachel a donné du premier coup tout son talent, tout son génie ; non pas certes, que, s'endormant sur ses succès, elle se confiât aux seules ressources de sa riche nature, sans rien demander de plus au travail. Au contraire, dans l'intimité, toutes ses conversations tendaient à l'art. Telle scène, telle expression de physionomie, tel mot, faisaient de sa part l'objet d'une investigation constante.

« Jamais, disait-elle, je ne risque un effet, une pose, un geste, une intonation dont je n'aie d'avance essayé la portée; et, quand je me trompe, mon erreur n'a pas l'excuse de l'improvisation. »

Mais suivons l'actrice dans chacun des rôles qu'elle a interprétés dans le répertoire tragique :

12 juin 1838, Camille dans *Horace.*
16 *id.* Émilie dans *Cinna.*
9 juillet, Hermione dans *Andromaque.*
9 août, Tancrède dans *Aménaïde.*
16 *id.* Ériphile dans *Iphigénie en Aulide.*
5 octobre, Monime dans *Andromaque.*
23 novembre, Roxane dans *Bajazet.*

Dans ce rôle, elle réussit encore, malgré l'opinion de Jules Janin lui-même, qui le croyant incompatible avec son jeu, lui refusa, même après le succès, son approbation, et ne se convertit que bien plus tard.

28 février 1839 — Esther, personnage pour lequel Rachel, la juive inspirée, semblait avoir été créée exprès, mais où elle fut au-dessous d'elle-même.

9 avril 1840 — Laodice, dans *Nicomède,* rôle joué par elle trois fois seulement au Théâtre-Français.

15 mai 1840 — Pauline, dans *Polyeucte.* Après deux

défaites, la vaillante actrice se relève. Quelle énergie, quelle grâce, quelle ardeur ! Et, au quatrième acte, au moment solennel où, remplie d'enthousiasme, elle s'écriait :

Je vois ! je crois ! je suis chrétienne !

« tout brillait, tout parlait, tout brûlait dans cette » personne héroïque ; elle avait dix coudées, elle » était immortelle. »[1] — Elle a joué soixante et une fois ce rôle, une de ses plus admirables révélations.

19 janvier 1842 — Chimène dans le *Cid*. Après quelques essais dans ce rôle, le plus complet peut-être de Corneille, Rachel en eut peur et l'abandonna. Elle n'osa ou ne put pas acquérir toute la grâce, toute l'éloquence, toute la passion qu'exige tour à tour la jeune fille qui aime et la grande dame qui doit se venger.

7 mai 1842 — Artane, de Th. Corneille.

6 janvier 1844 — Bérénice, succès douteux.

17 février 1844 — Léonor, de *don Sanche d'Aragon*

Enfin, elle joue Phèdre ! C'était là qu'on l'attendait. Ceux qui l'ont vue dans les derniers temps dans ce rôle gigantesque ne savaient pas ce qu'il lui fallut de tra-

[1] Jules Janin.

vail, d'hésitations, de tâtonnements pour y produire de si grands effets.

Dans le principe, elle comprenait, sans pouvoir les rendre, les détails multiples, les passions accumulées, l'assemblage monstrueux de crimes et d'idées qui composent ce rôle. Mais, lorsqu'après deux ans, elle le tint en entier, le spectateur, enchaîné à ses lèvres, frissonnait, était transporté.

Le 6 décembre 1845, Rachel tenta l'impossible, elle voulut ressusciter Electre, de l'*Oreste*, de Voltaire. Ses moyens physiques étaient impuissants à réchauffer le public : ni intérêt, ni passion, ni vraisemblance, rien ne se trouvait dans son jeu. Il lui fallut courber la tête sous le silence de la salle.

Après avoir réussi dans le rôle d'Athalie qu'elle joua dix-sept fois de suite, en 1847, Rachel vint lourdement échouer contre celui d'Agrippine, joué une fois seulement, le 12 octobre 1848. — « Mlle Rachel, disait la critique le lendemain de la représentation, a voulu jouer à l'impératrice, comme les petites filles jouent à la poupée ; à tout prendre, elle a bien fait puisque ça l'amuse. » La tentative était curieuse, mais elle ne fut point renouvelée.

V

On a reproché à Mlle Rachel d'avoir peu prêté son concours à la littérature contemporaine; d'avoir, en ressuscitant la vieille tragédie morte, enrayé le grand mouvement romantique. On a eu raison, mais elle fut sage et comprit l'intérêt de sa réputation. Chez elle, l'arrangement d'un pli de son manteau en disait plus qu'une longue tirade; elle réalisait à merveille l'idée de l'héroïne antique et de la victime de la fatalité; mais elle ne possédait pas la spontanéité de conception qui convient à la forme nouvelle, au drame.

Les rôles qu'elle interprétait, il fallait que de grands exemples en eussent consacré la beauté; elle ne jouait pas les drames discutés. Quand elle n'était pas saluée par les applaudissements de la salle, elle perdait courage. Elle n'osait jamais affronter la lutte.

Le nombre des œuvres du dix-neuvième siècle dans lesquelles elle parut est assez grand pourtant. C'est d'abord *Marie-Stuart*, de Lebrun, *Frédégonde*, de

Népomucène Lemercier, *Judith*, de Mme de Girardin, *Catherine II*, d'Hippolyte Romand, *Virginie*, de Latour de Saint-Ybars, *Jeanne d'Arc*, d'Alexandre Soumet, et le *Vieux de la Montagne*. — Rien ne reste de tout cela que le souvenir du splendide costume qu'elle portait dans *Judith*, et de la gracieuse copie qu'elle a montrée de la statue de la princesse Marie, dans l'Héroïne de Domremy.

Viennent ensuite *Cléopâtre, Lucrèce*, où la comparaison avec Dorval ne lui est pas favorable; *Mademoiselle de Belle-Isle*, qui la montre inférieure à Mlle Mars; puis *Lydie*, d'Horace, et Lydie de Ponsard; *Cytheris-Valeria*, de Jules Lacroix et Maquet, *Diane*, d'Émile Augier, *Louise de Lignerolles*.

Elle veut reprendre la Thisbé, d'*Angelo*, mais devenir simple mortelle lui est impossible, la soif de la tragédie l'appelle et la poursuit, la tragédie qui lui offre ses reines, ses grandes princesses.

Et pourtant, la France du XIXe siècle a, elle aussi, son génie ! « L'abstention du seul poëte qui fût à sa taille et qui eût trouvé des accents dignes de sa voix souveraine, a dit un grand critique, l'abstention de Victor Hugo fut le grand malheur de Mlle Rachel. Ses œuvres remplissent abondamment le théâtre moderne ; son écho est la voix même de la tragédie ;

absent, il brille encore par sa présence, et c'est sa voix que l'on écoute encore. Il avait créé Mme Dorval, il avait inventé Frédérick-Lemaître, il avait ranimé Mlle Mars éteinte, il admirait profondément Mlle Rachel, mais il se tenait à l'écart de cette virtuose insolente, qui avait porté le fer et la flamme au milieu des conquêtes de Victor Hugo lui-même. »

Comme elle eût été grandiose dans une œuvre puissante où le maître l'eût entraînée en plein éclat, en pleine lumière, et arrachée aux ornières de la tragédie !

Elle obtint cependant un triomphe éclatant dans une pièce moderne, composée exprès pour elle par MM. Scribe et Legouvé, dans *Adrienne Lecouvreur !* drame bien arrangé pour mettre en relief les qualités de la tragédienne. — Entre autres scènes, on se rappelle celle de l'outrage, quand Adrienne, se tournant vers la duchesse de Bouillon, lui lance à la face les vers de *Phèdre* que nous avons rapportés dans l'étude sur cette actrice. Elle surprit même ses plus fervents admirateurs, même J. Janin, qui renonçait à à expliquer « l'ironie, la colère, la fureur de cette femme *à sa proie attachée ;* cette arme tranchante qui blesse et qui tue ; ce soufflet du geste, du regard, de toute la personne ; cet œil qui brûle, ces dents qui grincent, ce masque, ce visage, cette scène d'Euménide

conduite par la vapeur du sang, cette imprécation muette après l'imprécation violente, » toute l'action du quatrième acte en un mot.

Et quelle mort admirable formait le dénoûment de la pièce ! Elle a arraché cette phrase à une personne qui, rencontrant Mlle Rachel, rentrant dans sa loge chargée de couronnes, s'écriait :

— Comment, vous n'êtes pas morte ! vous avez volé ces fleurs sur votre tombeau.

Dans le *Moineau de Lesbie* et *Lydie*, elle obtint un véritable succès de jolie femme. Ces rôles la reposaient des autres ; elle s'y complaisait ; elle voulait y être belle et elle y réussissait !

Quel triomphe, dans le récit de la *Marseillaise*, aux jours de 1848 ! C'était la nature animée de la muse héroïque, cachant, dans un pli de son manteau, la paix et la guerre du monde. Elle électrisait le parterre !

On lui reprochait un jour d'avoir chanté la *Marseillaise*.

— Pourquoi m'en faire un crime? répondit-elle. C'est comme si l'on m'attribuait le caractère de chaque personnage que j'ai traduit sur la scène. La *Marseillaise* est une belle chose, un chant passionné: j'ai vu là une occasion d'appliquer l'art, que j'ai étudié toute ma vie, et j'en ai profité.

VI

Rachel supportait difficilement les critiques — et encore moins les éloges donnés à d'autres qu'à elle. Une louange à l'adresse d'un camarade lui semblait un vol fait à elle-même. Aussi était-elle peu aimée des comédiens. L'importance que lui avaient faite ses succès l'enivrait. Se sentant nécessaire au théâtre, elle portait ses exigences et ses prétentions jusqu'à une sorte d'arbitraire despotique. De là des dissensions intestines qui, franchissant la rampe et le cabinet directorial, refroidissaient les hommages rendus à l'actrice.

— Vous ne faites pas d'argent sans moi, semblait-elle dire au Théâtre-Français ; payez-moi en conséquence !

Et, en effet, de 4,000, portés successivement à 8,000 et à 20,000 francs, ses appointements atteignirent bientôt, par suite de bénéfices et de feux, près de cent mille francs par an ; et même, depuis 1849, elle se réserva six mois de congé.

Etait-ce pour se reposer de ses fatigues ? Non, le dé-

mon du lucre, sous l'apparence de la famille, la poussait à des excursions qui détruisaient sa santé. Voici l'un de ses itinéraires, en 1849 :

Orléans, 29, 31 mai.
Tours, 1, 2 juin.
Poitiers, 3, 4.
Niort, 5.
La Rochelle, 6, 8.
Rochefort, 7, 9.
Saintes, 10, 12.
Cognac, 11, 13.
Angoulême, 14, 15, 17, 18.
Périgueux, 19, 20.
Libourne, 22, 23.
Mont-de-Marsan, 25.
Bayonne, 26, 27, 29, 30.
Pau, 1, 2 juillet.
Tarbes, 3, 4.
Bagnères, 5.
Auch, 7, 8.
Toulouse, 10, 11, 13, 14.
Narbonne, 16.
Perpignan, 17, 18, 20, 21.
Carcassonne, 23, 24.
Cahors, 26, 27.
Aurillac, 29,30.
Clermont, 1, 2 août.
Moulins, 3, 4.

Nevers, 5.
Bourges, 6.
Blois, 8, 9.
Le Mans, 10, 11.
Laval, 12.
Rennes, 13, 14.
Saint-Malo, 15.
Jersey, 17, 19, 21.
Guernesey, 18, 20.
Caen, 25, 26, 28, 29, 31.

Quelle route ! quelle fatigue ! — Mais quelle dot, ajoutait-elle.

Soixante-quatorze représentations en trois mois ! Quel tempérament eût pu supporter tant de travaux? Et déjà pourtant des avertissements sérieux lui étaient donnés par la nature ; souvent, le matin, elle se réveillait en agitant convulsivement les lèvres, la paume des mains mouillée, les yeux noyés.

N'importe, elle poursuivait sans relâche sa tâche au-dessus des forces humaines. Lorsque revenant de Russie, en 1853, elle rapportait 400,000 francs pour sa propre rémunération, elle oubliait à quel prix elle avait acheté cette fortune.

Fut-elle avare ? Non. Elle comptait sur de longues années et voulait s'assurer à jamais le bien-être pour

elle et les siens, excès de prévoyance qui la perdit.

Possédée de la manie de promettre, rien ne lui coûtait à promettre, mais elle ne tenait presque jamais. S'emportant, se récriant contre la chance, quand elle perdait dix sous au jeu, elle donnait 2,000 francs à son frère un instant après avec la meilleure grâce du monde. — Caractère fantasque, symptôme de la maladie qui l'a emportée.

L'amitié pour elle était un mythe; elle froissait souvent ses hôtes par des paroles, par une façon de vivre en dehors des usages. Elle invitait à dîner et ne se trouvait pas chez elle ce jour-là. Ses intimes virent avec peine, lors de la vente de son hôtel de la rue Trudon, des gages de souvenir, vendus à l'encan, passer dans des mains étrangères, sans souci de l'idée qu'attache le vulgaire à ces objets.

Le hasard lui rappela quelquefois son passé.

« Un jour — raconte le docteur Véron — mademoiselle Rachel sortait du Théâtre-Italien pendant une représentation. Un laquais fait avancer sa voiture ; elle allait poser le bout de son élégante chaussure sur le marche-pied, lorsqu'une petite marchande d'oranges, la reconnaissant, s'écrie avec cette inflexion de voix railleuse des halles et des marchés :

» — Oh ! Rachel ! Rachel !

»La tragédienne s'arrête, se retourne, et gaiement lui répond sur le même ton :

»— Tiens, c't'autre!

»Reprenant sa voix naturelle :

»— Eh bien, ma chère enfant, ajoute Mlle Rachel, vends-tu bien ta marchandise?

»Avant d'obtenir une réponse, elle jeta une pièce d'or au milieu des oranges.

»La petite marchande en haillons, intimidée, étonnée, combla de tendres et respectueux remercîments la grande dame au bon cœur, montant en équipage. »

Le voyage en Amérique fut la campagne de Russie de Rachel. Elle hésitait à partir ; trop de liens la rattachaient à la France, liens de reconnaissance, liens de réputation. Mais on lui présentait un résultat grandiose ; on allait chercher la Toison d'Or du Nouveau-Monde :

— J'y laisserai peut-être mes os, disait-elle, mais que voulez-vous, c'est pour ma famille que je vais là.

Cette exploitation ne produisit ni honneur ni gain ; le seul véritable succès de Rachel fut la *Marseillaise* que l'on venait entendre pour se retirer aussitôt après, laissant débiter devant les banquettes la poésie de Corneille et de Racine.

Triste, épuisée, la tragédienne quitta ce pays in-

hospitalier ; le germe de sa maladie s'était développé et elle alla ensuite inutilement demander au soleil de l'Égypte le rétablissement de ses forces.

Les médecins conseillèrent ensuite le séjour dans le midi de la France ; elle accepta l'hospitalité de M. Sardou, au village de Cannes, dans une vallée plantée d'orangers, de citronniers, dont le fond s'ouvrait sur la Méditerranée.

Elle y arriva le 15 septembre 1857, et mourut le 3 janvier suivant, dans le sein de la religion juive, malgré les bruits d'abjuration qui avaient couru. — Ses deux fils ont été, d'après son désir, élevés dans la religion chrétienne.

Son corps fut transporté à Paris, et les obsèques se célébrèrent le lundi 11 janvier 1858. Rachel avait loué un appartement spacieux de la Place royale, afin, disait-elle en souriant, que ses amis y fussent à l'aise le jour de ses funérailles.

Tout le grand Paris artistique, littéraire et dramatique suivait le convoi, escorté par une foule immense. Les cordons du poêle étaient tenus par MM. le baron Taylor, Geffroy, de la Comédie-Française, Auguste Maquet et Alexandre Dumas.

Des discours furent prononcés sur sa tombe par MM. Maquet, Battaille et Jules Janin. Nous ne saurions

nous empêcher de reproduire ici la magnifiqne et éloquente improvisation de ce dernier, dont la péroraison est un retentissement européen.

« Messieurs, dit-il, l'heure est sévère et la journée est sombre, et voici déjà bien longtemps que nous n'avons pas d'autre occupation que d'aller querir tantôt dans les riches maisons, tantôt sur le seuil de l'hôpital, les braves gens qui étaient la force et l'espérance de la glorieuse et poétique époque de 1830. Hélas ! nous avons déjà accompagné à leur demeure dernière Augustin Thierry, le père de l'histoire ; Alfred de Musset, le poëte de la jeunesse et de la vie heureuse ; hier, Béranger traversait la ville de Paris en deuil de son poëte ; Eugène Sue était déposé silencieusement dans la terre de l'exil. Nous avons vu mourir aussi le grand peintre Paul Delaroche, un des fidèles esprits de son siècle ; un autre jour nous avons déposé l'honnête politique Manin, à côté de sa fille Émilie, dans le tombeau hospitalier d'Ary Scheffer ; le lendemain, vous avez vu passer, entouré du respect des populations, le général Cavaignac, et maintenant voici que nous rapportons morte, au tombeau de sa sœur Rébecca, la plus jeune et la plus grande artiste de notre âge. Ici reposent en même temps l'éloquente Rachel et tous les grands

poëtes d'autrefois, qu'elle avait ranimés de son souffle ingénu et tout-puissant.

A l'aspect de tant de douleurs, Messieurs, notre voix est impuissante ; un seul homme aujourd'hui pourrait raconter toutes ces ruines et tous ces deuils. Cet homme est le plus grand poëte de notre âge, et, nouveau Prométhée, il habite un écueil au milieu de l'Océan. Tâchons cependant que ces deuils et ces douleurs nous profitent à nous-mêmes, et que nous en tirions une force, une espérance. Il est vrai que la gloire est d'un accès difficile, mais quoi qu'elle coûte, elle vaut toujours mieux que la misère dont on l'a payée. Et maintenant quittons ces lieux funèbres, en songeant au châtiment sévère de la Providence divine, qui frappe où il lui plaît de frapper. Enfin, par notre amour pour les belles choses, par notre fidélité pour ce qui est bon, par notre espérance dans l'immortalité d'ici-bas et de là-haut, méritons à notre tour cette récompense suprême, à savoir : les funérailles suivies de pitié, de sympathies et de respects. »

Rachel est morte à l'âge d'Adrienne Lecouvreur, à trente-sept ans.

Ce qui frappait surtout dans la tragédienne, c'était le côté sculptural de son talent; ses attitudes, ses poses,

malgré son ignorance de la statuaire, offraient une pureté que l'art grec seul a rêvé.

La sobriété et la profondeur, tels étaient les deux grands caractères de son jeu. Sa voix grave, profonde, vibrante, s'alliait souverainement avec sa physionomie. Elle ressuscita la tragédie qui, aujourd'hui, est enfermée avec elle dans son tombeau.

Et maintenant, pour clore son éloge à la satisfaction des personnes amoureuses de chiffres, disons que du 12 juin 1838 au 23 mars 1855, Rachel a joué 1,063 fois et a fait encaisser au Théâtre-Français la somme énorme de 4,369,329 fr. 15 c.

DÉJAZET

DÉJAZET

—

I

Comment louer ce qui est au-dessus de tout éloge? comment, inconnus dans la république des lettres, toucher à un sujet que les plumes les plus brillantes de la poésie et de la critique ont commenté, discuté, épuisé? comment, en un mot, parler dignement aujourd'hui de cette sirène à la voix de laquelle tous les soirs deux mille oreilles sont suspendues? comment parler de Déjazet enfin?

Pour ne pas rester trop au-dessous d'une pareille tâche, il faudrait avoir vingt ans et posséder toutes les

illusions de cet âge béni; il faudrait croire à la vérité des chants que nous gazouille la comédienne, croire à la vérité de l'amour qu'on lui proteste sur la scène, sentir les baisers qu'elle est censée donner à quelque cabotin ridicule et plâtré, ou qu'elle reçoit de lui; il faudrait se laisser entraîner par l'enthousiasme de la jeunesse. Alors peut-être parviendrait-on à arracher de l'encrier et du cœur quelques mots inédits de louange; l'émotion aidant, la pensée se détacherait encore originale!

Las! nous n'avons plus vingt ans, mais notre perception, Dieu merci, ne s'est pas émoussée pour cela; nous comprenons ce qui est beau et nous y applaudissons. Nous battons des mains à l'apparition de la fée du théâtre; nous admirons la verve, la jeunesse si ancienne et si nouvelle toujours, pourtant, de la comédienne, mais voilà tout.

Le temps des sonnets et des quatrains est passé pour nous. Ils seraient d'ailleurs ici hors de propos; c'est de l'histoire que nous écrivons; le seul mérite que nous ambitionnions et que l'on doive réclamer de nous, c'est de donner des détails vrais, complets sur la seule des comédiennes de cette galerie qu'il nous soit permis d'admirer encore.

Que les critiques l'encensent, que les poëtes la cé-

lèbrent, que tout le monde aille l'applaudir, nous nous contenterons, nous, de faire connaître les immenses et merveilleuses étapes de sa carrière dramatique, les nombreuses cordes de son talent, et les innombrables inepties auxquelles son jeu chaleureux a donné quelques jours, quelques mois ou quelques années d'existence.

Pauline-Virginie Déjazet est Parisienne. On ne le saurait pas qu'il suffirait pour le deviner, de la voir, gracieuse, spirituelle, sémillante, répandre autour d'elle ce charme irrésistible que Paris seul donne aux femmes.

Elle est née en .... faut-il le dire? nous croira-t-on? Nous avons sous les yeux cette date, écrite de sa propre main, mais l'année seulement, qui rajeunit d'un an l'actrice; ses biographes ont dit 1797, lisez avec nous ces chiffres à l'encre bleue et vous verrez 1798.

En ce temps-là, comme pour oublier les sombres jours que l'on venait de traverser, une saturnale de joie remplaçait les saturnales de l'horreur. Tout Paris sautait, dansait, chantait. Les couvents devenaient des théâtres; l'antique monastère des capucines, avec ses grands et vieux arbres, ses immenses jardins, était loué, vers 1804, à un directeur de théâtre, un certain Hurpy, qui est redevable à Déjazet de passer à la pos-

térité. — Le théâtre des capucines, aujourd'hui disparu — c'est le sort des théâtres, comme de tout le reste de disparaître — le théâtre des Capucines était situé dans la partie de Paris qui forme la rue de la Paix. A cinq ans, la petite *Virginie* débuta en qualité d'*actrice première danseuse* dans *Fanchon toute seule.* — Le bon Hurpy, qui prétendait se connaître en talent, pronostiquait bravement qu'avec « cette jambe la mieux faite, ce pied le plus mignon, cette taille la mieux prise, ce minois le plus gracieux et le plus agaçant » qu'il y eût au monde, sa petite pensionnaire brillerait à l'Opéra.

Déjazet avait mieux que son pied, que sa jambe, que sa taille, que son minois, apanages de la danseuse ; elle avait ce que l'on rencontre si rarement chez celle-ci, du talent. Au lieu de sauter sur les planches, elle y chanta, et le public ne se plaignit pas de donner tort à M. Hurpy.

Aujourd'hui, quand nous sortons d'une représentation de Déjazet où nous l'avons applaudie de concert avec la salle, nous nous prenons parfois à suivre par la pensée l'actrice rentrant dans son boudoir. Quelle fatigue si les bravos ne lui faisaient oublier le pénible exercice auquel elle vient de se livrer ! Il faut que l'amour de l'art soit bien fort chez cette actrice pour que ses forces

ne succombent pas à ces travaux multipliés d'études, de répétitions, de représentations qui parfois se succèdent sans interruption pendant des mois entiers. Et toujours la même verve, le même entrain, le même *diable au corps* qui fait disparate avec le jeu des actrices — si *jeunes*, hélas ! — qui souvent l'entourent.

Eh bien, à son début — voilà près de soixante ans ! — après avoir charmé son auditoire de ses grâces enfantines, la récompense qu'elle en recevait sous la forme de bonbons, de gâteaux et d'oranges, lui plut tellement, que, pendant qu'on la déshabillait, elle aurait voulu conserver son costume et recommencer de plus belle. — Elle s'étonnait qu'on lui demandât si elle était fatiguée et se répondait à elle-même :

— Fatiguée ! ah ! bien oui ! je ne suis pas fatiguée !... C'est fini ; quel malheur ! La prochaine fois je sais bien ce que je ferai : je n'irai pas si vite pour que cela dure plus longtemps !

Un an après, le petit prodige passait au théâtre des Jeunes-Artistes, placé non loin de la rue de Bondy et y jouait l'*Amour* dans la féerie; *les Sirènes*, *ou les Sauvages de la Montagne d'Or*. De là, elle fut engagée aux Jeunes-Élèves, rue de Thionville alors, aujourd'hui rue Dauphine. Deux troupes paraissaient sur cette scène, l'une d'enfants de cinq à dix ans, l'autre de quatorze à vingt

ans — C'était une grande troupe en miniature, avec ses pères nobles, ses duègnes, ses traîtres, etc. Virginie jouait les jeunes premières, et c'était merveille de voir cette enfant tenir sérieusement les rôles de grande princesse ou de jeune amoureuse.

Aussi son chagrin fut-il violent, son amour-propre ressentit-il un grand dépit lorsque en 1807, un décret ayant supprimé le spectacle de la rue de Thionville, elle dut, — entrant dans une scène plus vaste, — se contenter des rôles qui convenaient à son âge. Le vaudeville, dirigé par Barré, engagea la jeune actrice qui attendit trois ans pour voir se réaliser son rêve : jouer le rôle d'une femme. — Et quelle femme eut-elle à représenter? — La fée Nabotte dans la *Belle au Bois Dormant* de Bouilly. Ce fut le 20 février 1811 qu'elle aborda cette création avec le plus grand succès. Ce personnage demandait une composition savante qu'on n'eût pu trouver que chez une actrice consommée. Elle triompha des difficultés du rôle, et le public pressentit une véritable comédienne !

Désaugiers succéda à Barré et ratifia l'engagement de Virginie qui, bien que connue déjà, se voyait sacrifiée aux actrices à la mode, aux Rivière, aux Minette, aux Desmares. Le troisième et même le second plan ne lui suffisaient pas ; elle accepta les propositions

de Brunet, directeur des Variétés ; mais là elle eut le malheur d'obtenir tous les suffrages. Après Suzette dans *Quinze ans d'absence*, elle aborda le rôle de Félix, des *Petits braconniers.* — Elle était réellement ravissante avec son habit et son pantalon bleu, et son petit gilet à boutons blancs ; elle portait si crânement son chapeau militaire, ses galons de sergent et sa cocarde blanche et ses fleurs de lis, qu'on l'eût prise volontiers pour un véritable lycéen [1]. » — Or, ce personnage de Félix se trouvait être précisément une création et un des succès de l'actrice — sultane du théâtre, une Pauline que les journaux de l'époque nous donnent comme douée d'un certain talent.

Pas plus que deux rois ne peuvent occuper le même trône, deux actrices ne peuvent régner sur la même scène. Pour être directeur de spectacle, Brunet n'était pas moins homme. Afin d'avoir la paix *du ménage*, il sacrifia les intérêts du théâtre, en laissant la nouvelle venue sans rôle pendant plus de six mois.

On rompit, malgré l'avis de Potier qui ne cessait de répéter à Brunet :

— Tu as tort de la laisser partir. Elle ira loin ; tu n'as que des *actrices* à ton théâtre et tu fermes la porte à une véritable *comédienne.*

[1] E. Pierron.

II

La rupture une fois connue, le théâtre de Lyon s'empressa d'offrir à l'actrice des Variétés un engagement dans de bonnes conditions. Elle accepta et devint bientôt l'idole du public de la seconde ville de France. *Les Deux Pères ou la Leçon de botanique*, de Dupaty, *le Diable couleur de rose* la firent plus particulièrement remarquer. La sympathie qu'elle excitait à Lyon, l'eût attachée pour longtemps à son théâtre, si les dangereuses obsessions d'un être ridicule ne l'eussent déterminée à chercher un autre séjour.

Nous empruntons à M. E. Pierron, qui les a racontées tout au long dans sa remarquable étude sur M[lle] Déjazet, les diverses phases de poursuites de cet original.

« Un certain M. Perrin, dit-il, cousin d'un riche marchand de sel de la ville de Lyon, dont il était l'associé, s'éveilla un beau jour très-épris de Virginie, et il se mit en tête d'en faire sa maîtresse. Il assistait assi-

dûment à toutes les représentations des pièces dans lesquelles elle avait un rôle; il ne lui avait jamais adressé la parole, mais il disait à tous ses amis qu'il était au mieux avec elle.

» Un soir pourtant, disposé à tout oser, et persuadé de vaincre probablement, il voulut *en finir*, et monta résolûment, après le spectacle, chez Virginie. Celle-ci, étonnée d'entendre sonner chez elle à pareille heure, hésita quelques secondes à ouvrir; mais, peu poltronne de sa nature, elle se décida et ouvrit.

» — Pardon, mademoiselle, je suis Perrin.

» — Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, monsieur.

» — Mais je vous connais, moi, mademoiselle.

» — Je ne crois pas, monsieur.

» — Mais, mademoiselle, je...

» — Si vous me connaissiez, monsieur, vous sauriez que je n'ai pas l'habitude de recevoir de visites à pareille heure.

» Elle voulait fermer sa porte; mais M. Perrin passa vivement son pied de façon à lui en ôter les moyens, et il reprit vivement :

» — Mademoiselle, je suis un jeune homme *très-bien*, et je viens vous rendre un immense service : je ne vous demande que cinq minutes d'audience.

» — Cinq minutes, soit.

» M. Perrin entra, se jeta nonchalamment dans un fauteuil, garda son chapeau sur sa tête, son cigare à la main, son lorgnon dans l'œil, et se croisa les jambes en promenant autour de lui un regard inquisitorial.

» — Mademoiselle, je viens...

» — Pardon, monsieur... Vous êtes un jeune homme *très-bien*, dites-vous ?

» — Sans doute, mademoiselle.

» — Veuillez m'en donner trois preuves.

» — Quatre, mademoiselle.

» — Eh bien, quatre soit : ôtez votre chapeau, jetez votre cigare, quittez votre lorgnon et décroisez vos jambes.

» Virginie avait tant d'assurance et de sang-froid en prononçant ces paroles, que Perrin, tout interdit, ôta son chapeau, jeta son cigare, quitta son lorgnon, décroisa les jambes et se leva involontairement.

» — A la bonne heure, dit-elle en s'asseyant à son tour et en le regardant fixement ; maintenant vous avez presque l'air d'un jeune homme *très-bien*.

» — Presque ?

» — Oui, *presque*... Mais veuillez me dire ce qui me procure l'honneur de votre visite.

» — Mademoiselle, je viens... je voulais... c'était pour vous informer...

» Et le pauvre Perrin ne pouvait achever ses phrases, tant il était intimidé, lui qui croyait, au contraire, intimider Virginie. — L'audacieux visiteur ne savait plus réellement quelle contenance garder. Il cherchait en vain à retrouver son aplomb, soit en frisant sa moustache démesurément longue, soit en ricanant de ce petit rire nerveux et saccadé qui est un signe d'inquiétude, mais non une preuve de satisfaction. Il ne disait plus une seule parole. — Virginie fut obligée de rompre le silence.

» — Voyons, monsieur, lui dit-elle, remettez-vous, et surtout hâtez-vous, car je ne vous dois plus que trois minutes d'audience, d'après nos conventions.

» — En vérité, mademoiselle, vous me troublez..

» — Je le vois bien.

» — Je ne sais plus ce que j'ai à vous dire.

» — C'est qu'apparemment ce que vous avez à me dire ne vaut pas la peine d'être dit.

» — Voilà qui est méchant.

» — C'est vrai et voilà tout.

» — Mademoiselle, je venais pour vous annoncer que demain on doit vous siffler. Une cabale considérable est organisée contre vous.

» — Je vous disais bien que ce que vous aviez à me dire ne valait pas la peine d'être dit.

» — Comment ?

» — Sans doute. Eh quoi ! vous venez chez moi à minuit pour m'annoncer une pareille nouvelle ? Mais si je dois être sifflée, monsieur, il n'est pas en mon pouvoir d'empêcher cette cabale, et je trouve cruel celui qui vient dire à une femme qu'un grand chagrin la menace, sans lui offrir le moyen de le prévenir.

» — C'est précisément ce moyen que je viens vous offrir, mademoiselle.

» — Vous ?

» — Oui, mademoiselle, moi.

» — Et quel est ce moyen ?

» — On doit vous siffler demain soir. Eh bien, *je vous propose de partir avec moi pour Genève demain matin.*

» Virginie se mit à rire aux éclats, se leva, prit un flambleau, jeta les yeux sur la pendule, ouvrit la porte de son appartement et ne répondit pas.

» M. Perrin feignit de ne pas comprendre, s'étendit dans un fauteuil, comme il l'avait fait en entrant, remit son chapeau, ralluma son cigare, reprit son lorgnon, se croisa de nouveau les jambes et ne bougea point : il avait retrouvé toute son audace, tout son incroyable

aplomb. — On entendit sonner minuit. — Il ôta son carrick (le carrick était un vêtement très-bien porté en 1819), il le jeta négligemment sur un fauteuil, ce qui était une preuve significative qu'il n'était pas du tout disposé à quitter la place.

» Virginie commençait à devenir sérieusement inquiète : elle était seule, sans parents, sans domestiques ; elle n'avait personne pour l'aider à jeter dehors cet impertinent indiscret. Elle voulait, autant que possible, éviter le scandale : aussi se décida-t-elle à patienter encore ; seulement, elle ne lui adressa plus la parole, elle ne lui répondit plus, et, sans paraître s'apercevoir qu'il fût là, elle se mit à tout disposer pour son modeste souper, et soupa seule et silencieusement devant lui.

» M. Perrin ne rompit pas le silence, il la regarda souper sans lui dire un seul mot ; il ne fit qu'allumer un nouveau cigare. Le souper était terminé depuis longtemps déjà, et le silence régnait toujours. Minuit et demi sonna, puis une heure. Perrin ne bougeait pas, ne parlait pas. — Virginie perdit enfin patience et s'écria :

» — Ma foi, monsieur, puisque vous ne voulez pas quitter la place, je vous l'abandonne ; bonsoir !

» Et elle s'enfuit brusquement dans sa chambre à coucher, en emportant les lumières et tâchant de s'y

barricader solidement. -- Cette fugue inattendue, cette obscurité soudaine, firent sortir Perrin de son immobilité muette et contemplative ; il courut rapidement à travers les ténèbres, se heurtant contre chaque meuble, renversant et brisant tout ce qu'il touchait, cherchant à l'aveuglette la porte par laquelle Virginie s'était enfuie. — Il ne tarda pas à la trouver, et l'ouvrir ne fut pas difficile, car Virginie n'avait eu ni le temps ni la force de la défendre en y adossant quelques meubles ; et, pour comble de malheur, cette porte d'hôtel garni n'avait point de serrure ; elle fermait par un simple loquet. — Perrin pénétra donc sans peine dans la chambre à coucher.

» — Ah çà, monsieur, décidément que me voulez-vous ?

» Perrin ne répondit pas ; seulement il ôta son habit et l'accrocha à l'espagnolette de la fenêtre qui donnait sur la rue.

» — Que signifie cette plaisanterie de mauvais goût, je vous prie ?... que faites-vous ?...

» Perrin ôta sa cravate sans dire un seul mot.

» — Mais, monsieur, je vais appeler et vous faire jeter à la porte par le premier passant !

» Perrin tira de sa redingote deux petits pistolets de poche ; après s'être assuré qu'ils étaient chargés et en

bon état, il se débarrassa de son gilet, toujours sans proférer une seule parole.

» — Mais savez-vous bien, monsieur, que je porterai plainte à la police.

» Il ôta ses bretelles et passa derrière les rideaux du lit qu'il ferma hermétiquement.

» — Enfin, monsieur, votre conduite est indécente !... Que faites-vous encore ?

» Perrin ne répondit pas ; mais un pantalon dépossédé de son propriétaire vint tomber au milieu de la chambre.

» — Ah !... mais vous êtes fou, monsieur !

» — Je suis... couché, mademoiselle.

» — Couché !... dans mon lit ?...

» — Mon Dieu, oui, dans votre lit... Mon portier n'ouvre jamais après minuit, et je ne vous crois pas assez inhumaine pour m'envoyer coucher à la belle étoile, d'autant plus qu'il gêle à quinze degrés et que je suis très-frileux.

» — Couché ! couché ! s'écriait toujours Virginie, qui ne pouvait croire à tant d'arrogance.

» — Eh ! parbleu, oui, couché ! Voyez vous-même.

» Et Perrin ouvrit les rideaux. Il avait dit vrai.

» Virginie poussa un cri d'indignation, quitta vite la chambre, traversa plus vivement encore la première

pièce qui lui servait de salon et de salle à manger, et, après avoir pris soin de refermer la porte d'entrée de son appartement, à double tour, pour prendre au piége et punir l'insolent Perrin, elle se mit à gravir quatre à quatre les degrés de l'étage supérieur, où demeurait la duègne de la troupe, Mme Camus.

» Mme Camus était une personne très-obligeante, très-serviable. Elle offrit de fort bonne grâce la moitié de son lit à Virginie, lui conseillant de se reposer, maintenant qu'elle était à l'abri des poursuites de M. Perrin, car elle devait être bien certaine, puisqu'elle l'avait mis sous clef, qu'il ne viendrait pas la relancer jusque-là. — Virginie ne se le fit pas dire deux fois, elle était très-fatiguée et se coucha, remettant au lendemain le soin d'aviser aux moyens qu'elle emploierait pour se délivrer de cet étrange individu.

» Mais le lendemain, Mme Camus, pendant que sa jeune camarade dormait encore, alla sans hésiter requérir l'autorité. Un commissaire de police, accompagné de deux gendarmes, vint inviter Perrin, qui en ce moment était accoudé sur le balcon de la fenêtre de la chambre à coucher de Virginie, fumant et fredonnant une chanson bachique, à les suivre pour donner des explications sur sa présence illicite au domicile de Mlle Virginie.

» Tout penaud, l'oreille basse, honteux et confus, Perrin

suivit le commissaire, jurant tout bas qu'il se vengerait d'un tel affront. — Bien que sa liberté ne fût point longtemps compromise, Perrin n'en garda pas moins rancune à Virginie. Chaque fois qu'il la rencontrait, soit dans la rue, soit au théâtre, il la suivait toujours, la fatiguant de ses déclarations et de son éternel amour. — Enfin, les extravagances de Perrin devinrent insupportables.

» Un jour, en plein soleil, sur la place Bellecourt, il poursuivit Virginie le pistolet à la main, lui disant qu'il la *tuerait* si elle refusait de l'entendre. — De pareilles plaisanteries n'étaient pas faisables et devenaient très-inquiétantes. — Virginie commençait à avoir réellement peur de ce fou furieux ; dans son effroi, elle courut à la préfecture réclamer aide et protection.

» Ce fut quelques jours après cette dernière algarade de M. Perrin, et pour échapper plus sûrement à ses folies, que Virginie se décida à quitter Lyon, qu'elle aimait et où elle était tant aimée. »

De Lyon elle se rendit à Bordeaux, où les affiches du théâtre annoncèrent la représentation du *Marin, ou les Deux Ingénues,* pour les débuts de Virginie Déjazet. Elle se plaçait sous l'égide de sa famille, et Bordeaux eut l'honneur d'applaudir pour la première fois ce nom

16.

qui est devenu l'un des plus célèbres et des plus populaires au théâtre.

Jeanne d'Arc, le *Chien de Montargis*, les *Oies du frère Philippe*, le *Pied de Mouton*, le *Belvédère*, le *Petit Candide*, — telles furent les principales pièces où elle parut pendant le peu de temps qu'elle passa à Bordeaux.

Avant son départ pour cette ville, elle avait reçu de Delestre-Poirson, qui organisait la troupe du Théâtre du Gymnase, les plus brillantes propositions. Mais, fidèle à sa parole, elle voulut remplir les conditions d'un engagement contracté antérieurement. Cependant la faillite du Théâtre de Bordeaux la laissa libre, quelques mois avant l'expiration de l'année convenue, et elle vint se mettre à la disposition de l'habile auteur-directeur.

III

La voici donc de retour à Paris. De même que le Théâtre des Capucines avait pris la place d'un couvent, le Gymnase s'élevait sur l'emplacement de l'ancien

cimetière Bonne-Nouvelle. Des chants de joie allaient remplace r les prières des morts !

Il ouvrit le 23 décembre 1820, et Déjazet y joua d'abord *Caroline*, non sans recevoir des félicitations de tous.

C'est du Gymnase seulement que date Déjazet, a dit Eugène Guinot. Jusque-là cependant, bien des théâtres avaient vu passer tour à tour sur leur scène cette charmante enfant si vive, si espiègle, que la nature avait pétrie pour le théâtre et qui suivait gaîment son instinct dramatique, sans trop se soucier de l'avenir ni même du présent. — Au Gymnase, l'attention du public s'éveilla sur elle, et la jeune actrice entra dans une nouvelle voie. On s'occupait d'elle, elle s'occupa de son art; une lueur de célébrité commençait à poindre à l'horizon, elle s'élança vers ce premier rayon de gloire; la critique lui parlait de sa voix la plus douce, et elle l'écouta en femme d'esprit qui sait comprendre un bon conseil. Il s'agissait de réussir, il s'agissait surtout de plaire, et elle trouva une double émulation dans son amour-propre et dans son cœur. Ses progrès furent rapides. De la comédie enfantine, elle passa au grand vaudeville, tel que le faisait alors Scribe, et chacun des rôles qu'elle créa reçut d'elle un caractère et un relief tout particulier. Tous les rôles convenaient à son talent

flexible, mais déjà l'actrice montrait une prédilection décidée pour le travestissement masculin.

Suivons l'actrice dans son long séjour au Théâtre du boulevard Bonne-Nouvelle. Sa ressemblance avec la duchesse de Berry, qui l'avait prise sous son patronage, n'aida pas peu à son succès dans la *Petite Sœur*. Le mois de juin 1821 fut fécond en créations, dont la plus saillante fut celle du rôle d'Octave de Balainville dans le *Mariage enfantin*, auquel son apparition, à côté de Léontine Fay, assura plus de cent représentations.

S'il est constant que l'expérience aide beaucoup au théâtre, il faut avouer pourtant que pour les talents supérieurs, cette condition n'est encore que secondaire. Ils rendent des sentiments qu'ils pressentent, qu'ils n'ont pu ni éprouver chez eux, ni étudier chez les autres; ils reproduisent des caractères dont l'original ne leur est jamais passé sous les yeux.

Cette flexibilité de talent, les preuves incontestables de cette précieuse organisation dramatique apparurent, avec un bonheur plus ou moins grand dans la *Meunière*, le *Nouveau Pourceaugnac* (pièce qui a été mise depuis en opérette aux Bouffes-Parisiens), dans la *Loge du Portier*, *Partie et revanche*, les *Grisettes*, le *Bureau de Loterie*, *Rodolphe*, les *Femmes romantiques*, le *Bal*

champêtre, M. Tardif, Le plus beau jour de la vie, le *Baiser au Portier*, le *Coiffeur et le Perruquier*, les *Petites Saturnales*, la *Haine d'une femme*, l'*Ecarté*, la *Nouvelle Clary*, la *Famille Normande*.

Le Gymnase accaparait alors Scribe, qui était son fournisseur exclusif; toutes les pièces qui précèdent portent le cachet du procédé particulier de littérature qui amenait à ce théâtre la foule honnête, laquelle dans les petits drames intimes voyait le reflet exact de sa propre existence, une acceptation complète de ses principes. Il en résultait bien un peu de monotonie dans le jeu des acteurs, mais l'engouement le faisait oublier.

Vers la fin, cependant, Déjazet ne s'y sentait plus à l'aise. Il lui fallait plus de latitude; ses mouvements étaient gênés. Aussi, à l'ouverture du Théâtre des Nouveautés, en 1828, s'empressa-t-elle d'y apporter son concours. Là du moins son talent put se manifester sous une nouvelle forme, et quelques vieux amateurs se rappellent encore les délicieuses impressions que leur causa son apparition dans les rôles du Dauphin de *Henri IV en famille*, puis du duc de Reichstadt, dans le *Fils de l'Homme*, et enfin de *Napoléon à Brienne*. Nous taisons quelques autres créations peu importantes pour arriver à l'événement capital de la carrière artistique de Déjazet, c'est-à-dire à son entrée au Palais-

Royal, où elle trôna pendant plus de douze années consécutives, dont elle fit la fortune et qui ne fut jamais témoin d'un échec de sa part.

IV

Veut-on passer une soirée dans de joyeux éclats de rire, sans autre peine que d'ouvrir ses deux oreilles à des calembredaines impossibles : — Allons au Palais-Royal, dit-on. On peut, en sortant, être mécontent de soi, se demander comment et pourquoi l'on a ri, mais on a encore les larmes aux yeux, et cela suffit.

O génération actuelle, qui te contentes à si bon marché de ces folies que te débite chaque soir le personnel de l'endroit, combien tu as à envier à ton aînée ! Sans parler des pièces qui ne portaient pas comme aujourd'hui une marque de fabrique unique, sans parler de l'esprit d'alors, qui de nos jours est remplacé par un jargon accepté de quelques-uns seulement, quelle différence aussi entre les acteurs ! Devant l'impossibilité de

faire revivre tant et de si joyeux compères, jetons un soupir, et assistons au prologue, à l'inauguration de ce joyeux théâtre.

Qui compose la troupe ? — O Comédie-Française, voile ton front ! Ton idole que tu avais un peu délaissée, Samson, te gardait rancune et se mêlait à tes ennemis voisins ; Regnier, — mais il était bien jeune encore, — préludait à ses créations, dans la grande comédie, par l'interprétation du vaudeville au Palais-Royal.

Puis venaient : « Lepeintre aîné, encore assez jeune alors pour briller dans les rôles de troupiers et certaines caricatnres qui avaient fait sa réputation ; Philippe, autre vieille connaissance des amateurs du vaudeville, le chanteur et le *brûleur* par excellence ; puis, de jeunes comiques qui n'étaient pas encore ce qu'ils devaient être par la suite ; Sainville, s'ignorant lui-même et cherchant sa place dans les Gontier, qui commençaient à passer de mode ; Boutin, qui a créé avec tant de succès, aux boulevards, certains rôles populaires ; Paul, très-bon niais, que la Russie nous a enlevé bientôt ; Alcide Tousez, l'acteur le plus naïf, le plus naturellement comique que l'on eût vu depuis Brunet » et enfin Déjazet.

L'ouverture eut lieu le 6 juin 1831. Dans le prologue, sous le costume de la grisette Herminie, elle

venait lancer de sa voix si mordante et si sympathique, le couplet final suivant :

Les théâtres, en ce moment,
Ont besoin d'indulgence.
Un premier pas est si glissant,
Que nous tremblons d'avance.
Applaudissez au dénoûment
Pour que cela commence gaîment,
Pour que cela commence !

Oui, cela commença gaiement et continua de même, sans interruption, car, nous ne sachions pas qu'il se soit versé d'autres larmes que celles du rire dans cette salle, si triste, si laide pourtant.

La réussite du théâtre du Palais-Royal pendant longtemps, ne doit pas être attribuée seulement à la réunion des talents si orignaux et si divers des Déjazet, des Lepeintre, des Alcide Tousez, des Achard, des Levassor, des Sainville; le choix des pièces y contribua pour une large part. — A côté « du genre frondeur et malicieux qu'exploitait autrefois le Vaudeville, du genre de gaieté et d'observation populaire dont lemonopole est longtemps resté aux Variétés, et le directeur de cette scène, M. Dormeuil sut demander le succès à la fantaisie qui, depuis, hélas ! a dégénéré en bouffonnerie

et en excentricités, où la charge va jusqu'à l'extravagance.

Tel n'était pas le répertoire de Déjazet. On y applaudissait l'esprit, la gaieté, le brio, une intrigue bien mince, mais si finement nouée et dénouée, et ces fameux couplets auxquels son talent prêtait tant de charmes.

Le front sombre se fût déridé, le spleen le plus invétéré se fût guéri devant son jeu irrésistible.

Ce soir, le théâtre donne *Sous clef*, un vaudeville à tiroir, qui nous la montre dans la vie privée; nous assistons à des scènes de ménage et nous applaudissons.

Demain, l'affiche portera le *Philtre champenois*. Déjazet, coiffée d'un bonnet de paysanne, est vive, malicieuse, lance les œillades les plus assassines, remplit le théâtre à elle seule; elle est une fermière accomplie.

Et Frétillon et la grisette joyeuse, folle, ne l'a-t-on pas vue sous toutes les faces de son existence? Elle ne se gêne pas pour se livrer devant vous aux détails les plus intimes de la vie domestique: elle chante, danse, dévore des romans, menace d'arracher les yeux à son amant, s'il lui fait des traits, et lui ferme la porte quand il entre par la fenêtre; ce n'est plus l'actrice,

c'est une habituée de la chaumière, descendue au quartier latin.

Après avoir porté le tablier de la grisette, elle ne dédaigne pas de vêtir la robe de soie, la robe à queue. Pas fière! Et de même qu'elle a changé de vêtements, ses yeux, sa tournure, tout change; hier, elle répandait autour d'elle l'odeur des fleurs de sa mansarde, aujourd'hui, toute sa personne respire les parfums du boudoir.

— Voilà le meilleur garçon de mon théâtre, disait M. Dormeuil en montrant Déjazet.

— C'est pour ne pas dire la meilleure femme, répondit celle-ci.

Le public se plaisait souvent aussi à dire : « Quel joli garçon, et comme les femmes l'enviaient sous le costume masculin! Sa vue faisait épanouir les vieux de l'orchestre, et les collégiens eussent abandonné toutes leurs prétentions aux palmes universitaires pour être un jour à la place de Vert-Vert, du Cadet de famille, de Richelieu, de Letorière, de Lauzun et de tant d'autres. Après ces types d'élégance et d'amour, elle nous a montré J.-J. Rousseau, Voltaire et Napoléon, Napoléon surtout. Séminariste ou roué, soldat ou roi, aucun rôle ne l'effraie, elle n'est inférieure dans aucun.

Le 28 mars 1835, on joue un vaudeville en deux

actes, les *Beignets à la cour,* — Jules Janin taille pour elle sa plume la plus fine : — « Il faut voir, dit-il, il faut voir Mlle Déjazet devenue cette fois roi de France et de Navarre ! Depuis longtemps, Mlle Déjazet a l'entreprise des jeunesses impériales et royales. — Nous l'avons vue, sous le petit chapeau du jeune Napoléon, rêver la gloire ; nous la voyons, sous le cordon bleu du jeune Louis XV, rêver d'amour. C'est une intelligente personne qui comprend à merveille les passions qui commencent ; aucun rêve ne l'étonne, aucune grandeur ne l'épouvante. C'est que Mlle Déjazet a commencé sa carrière dramatique par représenter toutes les passions, tous les rêves de la grisette parisienne, cette passion qui contient toutes les passions, ce rêve qui comprend tous les rêves, cette grandeur de la femme libre et jeune qui est au niveau de toutes les grandeurs ! — Qu'aurait dit Bonaparte et qu'aurait dit Louis XV, l'un aussi grand que l'autre est élégant et spirituel, si on leur avait dit : — Vous ne serez bien compris l'un et l'autre que par une simple grisette de la rue Varennes, à Paris ! »

Oh ! le bon et beau temps de l'*Audience du Prince*, du *Philtre Champenois*, des *Chansons de Béranger,* des *Jeunes Bonnes et Vieux Garçons*, des *Deux Nourrices*, de *Vert-Vert*, de *Sophie Arnoult,* de

la Fille de Dominique, de *Sous Clef*, de *Un Scandale*, de l'*Enfance de Louis XII*, de *Judith respectant le chef d'Holopherne*, de *Frétillon*, des *Premières Armes de Richelieu*, d'*Indiana et Charlemagne!* Quelles bonnes soirées! Mais quelle affluence! On se pressait aux portes, car la salle ne pouvait contenir tous ceux qui brûlaient de l'entendre, de la voir, de l'admirer. Les applaudissements, qui n'avaient cessé d'éclater pendant la représentation, l'accompagnaient à la sortie du théâtre, la suivaient dans sa voiture, chez elle souvent. Son voyage ressemblait à une ovation; on eût dit une reine adorée que ses sujets conduisaient jusqu'au seuil de son palais.

Elle savait tout dire, tout faire écouter, a écrit quelqu'un; nous ajouterons : et tout faire applaudir, même les mots les plus grivois qui, d'une autre bouche, eussent effarouché les oreilles.

Le *Rivarol* de 1842, si mordant, a tracé d'elle ce portrait :

« Vive, spirituelle, égrillarde, imperturbable, anacréontique, effrontée, charmante.

» Vraie grisette ressuscitée de la Régence.

» L'actrice qui a peut-être fait le plus de jaloux au théâtre et à la ville.

» Elle semble dire au spectateur qui l'écoute :

» — Tu ne dois pas rougir, puisque je ne rougis pas, moi. »

La dernière pointe, quoique forte, est assez juste, eu égard à une certaine portion des rôles qu'elle eut à interpréter.

Cette royauté du Palais-Royal dura près de treize ans; survint entre le directeur et la comédienne une discussion d'argent ; M. Dormeuil ne sut pas garder sa *Poule aux Œufs d'Or,* et Déjazet se retira sous sa tente.

V

Elle n'y resta pas longtemps. De tous les côtés de la France lui arrivaient les sollicitations des directeurs de troupe, la priant d'illuminer leurs salles de son apparition. — Ainsi les villes briguent l'honneur de recevoir le souverain dans leurs murs.

Ce fut partout une fête, une ovation continuelle ; elle franchit même le détroit, et alla récolter à Londres une moisson de bouquets.

Après une année d'absence, Déjazet reparut à Paris,

sur la scène des Variétés, le 24 février 1846, dans *les Premières Armes de Richelieu.*

« Pourvu qu'elle soit toujours la même! se disait-on de tous côtés. Pourvu qu'elle n'ait pas vieilli!

» On lève le rideau; elle entre, toujours aussi jeune, toujours aussi séduisante. Sa voix n'a rien perdu de sa fraîcheur, sa tournure est toujours élégante, elle est toujours la même, toujours inimitable, toujours sans rivale, sans pareille, c'est toujours Déjazet!

» Déjazet fit au Théâtre des Variétés quatre créations importantes, dans quatre ouvrages qui peuvent être classés parmi les plus brillants et les meilleurs du répertoire de l'éminente actrice. La *Gardeuse de Dindons*, jouée par elle pour la première fois, le 14 juin 1845; *Gentil Bernard*, qu'elle créa, le 16 mars 1846; *le Moulin à Paroles* et *le Marquis de Lauzun*, firent courir tout Paris au théâtre des Variétés [1]. »

Cela dura jusqu'au 14 juin 1850. — Du boulevard, Déjazet passa place de la Bourse, reparut au Vaudeville dans le *Vicomte de Létorière*, et créa, le 5 novembre, la *Douairière de Brienne*, puis — après quelques mois d'une absence causée par la déconfiture du théâtre, —

[1] E. Pierron.

Ouistiti; Quand on va cueillir la noisette; les*Rêves de Matheus* et les *Paniers de la Comtesse.* — Toutes pièces fades, qui ne durent qu'à l'actrice de ne pas mourir avec les quinquets de la rampe. L'esprit et le faire réunis de plusieurs auteurs parviennent à peine à trouver un imbroglio plus ou moins ennuyeux. La chute serait inévitable, mais ils se reposent sur Déjazet. Après tout, ils ont raison.

La province la revoit de nouveau, après le dernier vaudeville; elle revient à Paris, crée en passant, le 22 novembre 1853, le rôle de Fanfan, dans les *Trois Gamins*, et repart pour le midi de la France, pousse jusqu'à Nice ; les mêmes ovations la suivent partout.

En 1855, elle eut aussi son règne de *cent jours*, mais sans Waterloo. Une scène de drame, la Gaîté l'engagea, et elle remporta encore la victoire du *Sergent Frédéric.* Quelque temps après, elle fit une nouvelle apparition au théâtre des Variétés, y reprit plusieurs de ses bons rôles et créa les *Chants de Béranger*, où, sous les traits de la plupart des personnages typiques du chansonnier, elle put faire valoir ses qualités diverses, et où la *Lisette de Béranger,* interprétée par elle, excitait tant d'enthousiasme.

Ainsi fut occupée, pendant près (ou plus !) de soixante ans, la vie de Déjazet. Toujours sur la brèche, toujours

travaillant, toujours applaudie. A ce rude métier de représentations à Paris et de voyages continuels en province, l'organisation la plus robuste aurait, sinon succombé, du moins perdu de sa vigueur. Il n'en a rien été. Déjazet est toujours jeune, vive, alerte, pimpante. Il faut le secours de la lorgnette pour voir, au théâtre, que l'on n'a pas affaire à une personne de vingt ans.

Est-elle riche? Non. La fortune s'accorde rarement avec les instincts généreux de l'artiste. — Avec les sommes qu'a gagnées Déjazet, vingt épiciers se seraient créé une douce retraite. Mais devient-on riche lorsque devant une misère à soulager, les doigts qui tiennent l'or se détendent; lorsque devant les pleurs d'un inconnu qui paraît souffrir, on abandonne même un avantage certain?

« Elle donnait des représentations à Genève, dit M. Pierron, lorsqu'à l'ouverture des bureaux, venant rôder sur le théâtre pour observer de ses propres yeux l'empressement avec lequel le public se précipitait dans la salle et se disputait les places, elle entendit derrière elle les doléances d'un artiste qu'elle ne connaissait point. Il se plaignait à son camarade de la première chanteuse de la troupe, qui se prétendait indisposée et refusait de jouer le lendemain la *Fille du Régiment* à son bénéfice.

— Il faut remettre la représentation.

— Impossible ! s'écriait le bénéficiaire au désespoir.

— Eh bien ! il faut jouer autre chose.

— Quoi ?

— Un drame.

— Tous les drames ont été joués trois fois et sont usés.

— Et les vaudevilles, monsieur, pensez-vous qu'ils puissent vous tirer d'embarras ! Je serais charmée, pour ma part, de vous être utile, et mon répertoire est tout à votre disposition, dit gracieusement Déjazet en quittant l'œil du rideau, d'où elle avait tout entendu, et en s'approchant du bénéficiaire.

— Eh quoi ! madame, s'écria celui-ci avec le plus grand étonnement, vous daigneriez... vous seriez assez bonne... vous consentiriez à jouer à mon bénéfice ?

— Sans doute.

— Demain ?

— Demain.

— Mais je croyais que vous deviez partir pour Lyon ?

— Je retarderai mon départ d'un jour.

— Comment, pour moi ! qui n'ai pas l'honneur d'être connu de vous ?

— Eh bien, justement, cela me procurera le plaisir de faire votre connaissance.

» Et ce qui fut promis fut religieusement tenu. Le lendemain soir, elle joua deux de ses meilleurs rôles au bénéfice de cet homme, à qui elle avait parlé la veille pour la première fois. »

Au bienfait, elle sait ajouter de bonnes paroles qui en doublent le prix.

— Si j'avais été à sa place, je serais millionnaire! disent quelques-uns avec l'accent de la jalousie.

— Oui, vous auriez été millionnaire! mais à quelles conditions? En vous renfermant dans l'égoïsme qui personnifie les gens de votre espèce, en fermant l'oreille à toute plainte, en détournant les yeux de toute infortune. Vos millions ne seraient pas à envier.

Beaucoup d'artistes, et de grands artistes, passent dans la médiocrité leurs derniers jours. Qu'importe, s'ils savent la porter noblement?

VI

Depuis peu d'années, il existe un Théâtre-Déjazet. Ce privilége, concédé à M. Eugène Déjazet, fils de la comédienne, lui-même compositeur de quelque mérite, est une juste récompense des travaux de la vaillante actrice.

Il a succédé aux Folies-Nouvelles, scène d'opérettes et de pantomimes, pour se livrer exclusivement à l'interprétation du vaudeville.

Nous nous rappelons qu'au moment où s'est opéré ce changement, au milieu des témoignages de sympathie dont on entourait l'événement, la plume d'un critique s'est élevée contre.

— Pourquoi, disait-il, pourquoi renfermer dans un seul théâtre Déjazet ; toutes les autres scènes ne s'ouvrent-elles pas devant elle ? N'est-il pas à craindre d'ailleurs que son talent n'ait plus, ni les coudées franches, ni un espace assez vaste ?

Critique, notre bel ami, vous n'aviez pas raison. Tout le monde à gagné à cette affaire. — Vous n'êtes point sans savoir que messieurs les directeurs de théâtres sont gens à manies, et à manies cruelles quelquefois ; si, lors d'un pressant besoin, ils viennent déposer l'or et l'encens aux pieds d'un acteur ou d'une actrice à recettes, ils ne se gênent pas le moins du monde pour les remercier et repousser les offres que la *nécessité* oblige souvent ceux-ci à leur adresser. Déjazet est à l'abri de cette dure éventualité ; elle est chez elle, peut se reposer quand elle veut, et si elle tient à se prodiguer, comme aux plus beaux jours, elle travaille pour elle.

Tout le monde y a gagné, le public aussi. Sur une autre scène, l'aurions-nous pu voir dans une de ses meilleures créations, dans *Garat?* La pièce elle-même ne resterait-elle pas encore inconnue dans quelque carton ? car le talent que l'on reconnaît universellement à son auteur n'a vraiment commencé que du jour de la première représentation de ce petit chef-d'œuvre.

Le patronage de Déjazet, qui a été si utile à nombre d'artistes, a été pour M. Sardou un patronage de fée ; tout lui a réussi depuis.

Déjazet habite, pendant la belle saison, une délicieuse

retraite, près Melun, à Seine-Port. Un jour qu'elle jardinait, elle vit s'avancer dans sa direction un jeune homme dont la figure lui était inconnue. Elle le reçoit avec son affabilité ordinaire, et s'enquiert de l'objet de sa visite. C'était un conscrit de la littérature dramatique; il venait lui faire entendre une de ses œuvres.

— Combien d'actes? demanda Déjazet.

— Cinq, mademoiselle.

— Et vous les avez apportés? — Vous devez être bien fatigué, monsieur, ajouta-t-elle en souriant et faisant à l'inconnu les honneurs de sa maison.

Ce jeune homme était alors le père de la *Taverne des étudiants*, sifflée à l'Odéon, et devenu depuis l'auteur des *Pattes de Mouche*, de *Piccolino*, de *Nos Intimes*, de la *Papillonne*, de la *Perle noire*, des *Ganaches*, des *Diables noirs*.

La Déjazet a porté bonheur à M. Sardou; celui-ci s'est montré reconnaissant. Il n'a pas tenu à lui qu'une pièce de sa façon, dont on dit d'avance le plus grand bien, *Candide* n'ait été représentée à son théâtre. — En revanche, il a donné les *Prés Saint-Gervais*, où Déjazet a remporté avec éclat la dernière victoire que nous ayons à enregistrer.

Depuis, l'ouverture du Théâtre-Déjazet a eu trois créa-

tions, dont les deux dernières surtout lui ont donné le moyen de déployer toutes ses qualités.

Figaro, dans les *Premières armes de Figaro*, pièce de début, de Vanderburk et Sardou.

Garat, dans la pièce de ce nom.

P'tit fi, p'tit mignon.

Le prince de Conti dans les *Prés Saint-Gervais.*

Elle a repris également plusieurs rôles de son répertoire.

A chaque nouvelle apparition, le public ému craint d'abord que quelque grâce, quelque charme ait été enlevé à son idole, que le temps, qui ne le respecte pas, lui, touche aussi à son actrice. La voici, on la salue, puis, on la regarde, on l'entend, la glace est rompue ; aux bravos du souvenir succèdent les ovatious du moment.

D'autres pièces l'attendent encore qui défraieront d'autres biographes.

Henri Heine a dit :

« Mademoiselle Déjazet est peut-être la meilleure actrice de France. Elle est supérieure dans le rôle de Frétillon, pauvre modiste qui, — par les libéralités d'un riche amateur, se voit subitement entourée de tout le luxe d'une grande dame ; — elle est sublime en blanchisseuse qui écoute les tendresses d'un carabin et se fait conduire par lui au *bal champêtre de la Grande-Chau-*

mière. — C'est-elle, enfin, qui s'entend à jouer si bien un rôle de grisette avec une effronterie exemplaire, avec un adorable dévergondage.

» Combien d'échecs dans les plaines de la vertu a-t-il fallu à cette femme pour arriver à un tel triomphe sur les planches de l'art ! »

FIN

TABLE

Imprimerie de L. TOINON et Cie, à Saint-Germain.

